

University of Virginia Library

PQ;2613;.l2;Z5;1924 V.2

ALD

Si le grain ne meurt.



RX 000 273 073

ALDERMAN LIBRARY
UNIVERSITY OF VIRGINIA
CHARLOTTESVILLE

ANDRÉ GIDE

SI LE GRAIN
NE MEURT

II

NOUVELLE ÉDITION

nrf

PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
3, RUE DE GRENELLE. 1924

SI LE GRAIN NE MEURT

B
I
N
D
E
R
Y

F
I
S
C

4
7
2
0

SI LE GRAIN NE MEURT

B
I
N
O
E
R
Y

U
S
E

C
O
L
L
E
G
E

ŒUVRES DU MEME AUTEUR :

DIVERS

Les Cahiers d'André Walter (épuisé)
Les Poésies d'André Walter (épuisé)
Le Retour de l'Enfant Prodigue (N. R. F.)
Le Voyage d'Urien (épuisé)
Souvenirs de la Cour d'Assises (N. R. F.)
Les Nourritures Terrestres (N. R. F.)
Amyntas (épuisé)

Ciel et de l'Enfer

RÉCITS

L'Immoraliste (Mercure de France)
La Porte Etroite (Mercure de France)
Isabelle (N. R. F.)
La Symphonie Pastorale (N. R. F.)

SOTIES

Paludes (N. R. F.)
Le Prométhée mal enchaîné (réimpr. sous presse)
Les Caves du Vatican (N. R. F.)

CRITIQUE

Prétextes (Mercure de France)
Nouveaux Prétextes (Mercure de France)
Dostoïewsky (Plon et N.)
Incidences (N. R. F.)

THEATRE

Saül (N. R. F.)
Le Roi Candaule (épuisé)

TRADUCTION

Rabindranath Tagore : L'Offrande Lyrique (N. R. F.)
" : Amal et la lettre du roi (N. R. F.)
Joseph Conrad : Typhon (N. R. F.)
Shakespeare : Antoine et Cléopâtre (Feuillets d'Art)
William Blake : Le mariage du Ciel et de l'Enfer
(Aveline)

MORCEAUX CHOISIS (N. R. F.)

ANDRÉ GIDE

SI LE GRAIN
NE MEURT

II

NOUVELLE ÉDITION

nrf

ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
3, RUE DE GRENELLE, PARIS

**LA PRÉSENTE ÉDITION A ÉTÉ TIRÉE A
5500 EXEMPLAIRES SUR PAPIER ORDINAIRE ET A
550 EXEMPLAIRES SUR PAPIER VAN GELDER,
SOUS COUVERTURE BLEUE, DONT 500 EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS DE I A 500 ET 50 EXEMPLAIRES
HORS-COMMERCE NUMÉROTÉS DE I A L.**

**TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION
RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS Y COMPRIS LA
RUSSIE. COPYRIGHT BY LIBRAIRIE GALLIMARD 1924.**

V

Ce devait être aux approches du nouvel an. Nous étions à Rouen de nouveau ; non seulement parce que c'était temps de vacances, mais parce qu'après un mois d'essai, j'avais de nouveau quitté l'École Alsacienne. Ma mère se résignait à me traiter en malade et acceptait que je n'apprenne rien que par raccroc. C'est-à-dire que de nouveau et pour longtemps mon instruction se trouvait interrompue.

Je mangeais peu ; je dormais mal. Ma tante Lucile était aux petits soins ; le matin Adèle ou Victor venait allumer le feu dans ma chambre ; du grand lit où je paressais longtemps après l'éveil, j'écoutais les bûches siffler, lancer contre le garde-feu d'inoffensives étincelles, et je sentais mon engourdissement se résorber dans le bien-être qui régnait du haut en bas de la maison. Séraphine me cuisinait pour les repas des petits plats spéciaux ; mais je restais devant

eux sans appétit. Je me revois entre ma mère et ma tante, dans cette grande salle à manger, à la fois aimable et solennelle, qu'ornaient aux quatre coins, dans des niches, les blanches statues des quatre saisons, décentes et lascives, selon le goût de la Restauration, et dont le piédestal était aménagé en buffet, (celui de l'hiver en chauffe-assiettes).

— Vous le voyez, chère amie ; il faut la croix et la bannière pour le faire manger, disait ma mère.

Alors ma tante: — Croyez-vous, Juliette, que des huîtres ne lui diraient rien?

Et maman : — Non ; vous êtes beaucoup trop bonne... Enfin ! on peut toujours essayer.

Il faut bien que je certifie que je ne faisais pourtant pas le difficile. Je n'avais goût à rien ; j'allais à table comme on marche au supplice ; je n'avalais quelques bouchées qu'au prix de grands efforts ; ma mère suppliait, grondait, menaçait et presque chaque repas s'achevait dans les larmes. Mais ce n'est pas là ce qu'il m'importe de raconter...

A Rouen j'avais retrouvé mes cousines.

J'ai dit comment mes goûts d'enfant me rapprochaient plutôt de Suzanne et de Louise ; mais cela même n'est pas parfaitement exact : sans doute je jouais plus souvent avec elles, mais c'est parce qu'elles jouaient plus volontiers avec moi ; je préférais Emmanuèle, et davantage à mesure qu'elle grandissait. Je grandissais aussi ; mais ce n'était pas la même chose ; j'avais beau, près d'elle, me faire grave, je sentais que je restais enfant ; je sentais qu'elle avait cessé de l'être. Une sorte de tristesse s'était mêlée à la tendresse de son regard, et qui me retenait d'autant plus que je la pénétrais moins. Même je ne savais pas précisément qu'Emmanuèle était triste ; car jamais elle ne parlait d'elle, et cette tristesse n'était pas de celles qu'un autre enfant pouvait deviner. Je vivais auprès de ma cousine déjà dans une consciencieuse communauté de goûts et de pensées, que de tout mon cœur je travaillais à rendre plus étroite et parfaite. Elle s'en amusait, je crois ; par exemple, lorsque nous dînions ensemble rue de M..., au dessert, elle jouait à me priver de ce que je préférais, en s'en privant d'abord elle-même, sachant bien que je ne

10 SI LE GRAIN NE MEURT

toucherais à aucun plat qu'à sa suite. — Tout cela paraît enfantin? — Hélas ! combien l'est peu ce qui va suivre.

Cette secrète tristesse qui mûrissait si précocement mon amie, je ne la découvris pas lentement, comme il advient le plus souvent qu'on découvre les secrets d'une âme. Ce fut la révolution totale et brusque d'un monde insoupçonné, sur lequel tout à coup mes yeux s'ouvrirent, comme ceux de l'aveugle-né quand les eut touchés le Sauveur.

J'avais quitté mes cousines vers la tombée du soir pour rentrer rue de M..., où je pensais que maman m'attendait ; mais je trouvai la maison vide ; je balançai quelque temps, puis résolu de retourner rue de Lecat ; ce qui me paraissait d'autant plus plaisant que je savais qu'on ne m'y attendait plus. J'ai dénoncé déjà cet enfantin besoin de mon esprit de combler avec du mystère tout l'espace et le temps qui ne m'était pas familier. Ce qui se passait derrière mon dos me préoccupait fort, et parfois même il me semblait que, si je me retournais assez vite, j'allais voir du je-ne-sais-quoi.

J'allai donc hors temps rue de Lecat, avec le désir de surprendre. Ce soir-là mon goût du clandestin fut servi.

Dès le seuil je flairai l'insolite. Contrairement à la coutume, la porte-cochère n'était pas fermée, de sorte que je n'eus pas à sonner. Je me glissais furtivement, lorsqu'Alice, une peste femelle que ma tante avait à son service, surgit de derrière la porte du vestibule, où apparemment elle était embusquée, et de sa voix la moins douce :

— Eh quoi ! c'est vous ! Qu'est-ce que vous venez faire à présent ?

Evidemment je n'étais pas celui qu'on attendait.

Mais je passai sans lui répondre.

Au rez-de-chaussée se trouvait le bureau de mon oncle Emile, un morne petit bureau qui sentait le cigare, où il s'enfermait des demi-journées et où je crois que les soucis l'occupaient beaucoup plus que les affaires ; il ressortait de là tout vieilli. Certainement il avait beaucoup vieilli ces derniers temps ; je ne sais trop si j'aurais remarqué cela de moi-même, mais, après avoir entendu ma mère dire à ma tante Lucile : — Ce pauvre

es soucis l'
cela de moi - même ,

12 SI LE GRAIN NE MEURT

Emile a bien changé ! — aussitôt m'était apparu le plissement douloureux de son front, l'expression inquiète et parfois harassée de son regard. Mon oncle n'était pas à Rouen ce jour-là.

Je montai sans bruit l'escalier sans lumière. Les chambres des enfants se trouvaient tout en haut ; au-dessous, la chambre de ma tante et celle de mon oncle ; au premier, la salle à manger et le salon, devant lesquels je passai. Je m'apprêtais à franchir d'un bond le second étage, mais la porte de la chambre de ma tante était grande ouverte ; la chambre était très éclairée et répandait de la lumière sur le palier. Je ne jetai qu'un rapide coup d'œil ; j'entrevis ma tante, étendue languissamment sur un sofa ; auprès d'elle Suzanne et Louise, penchées, l'éventaient et lui faisaient, je crois, respirer des sels. Je ne vis pas Emmanuèle, ou, plus exactement, une sorte d'instinct m'avertit qu'elle ne pouvait pas être là. Par peur d'être aperçu et retenu, je passai vite.

La chambre de ses sœurs, que je devais d'abord traverser, était obscure, ou du moins je n'avais pour me diriger que la

SI LE GRAIN NE MEURT 13

clarté crépusculaire des deux fenêtres dont on n'avait pas encore fermé les rideaux. J'arrivai devant la porte de mon amie ; je frappai tout doucement et, ne recevant pas de réponse, j'allais frapper encore, mais la porte céda, qui n'était pas close. Cette chambre était plus obscure encore ; le lit en occupait le fond ; contre le lit je ne distinguai pas d'abord Emmanuèle, car elle était agenouillée. J'allais me retirer, croyant la chambre vide, mais elle m'appela :

— Pourquoi viens-tu ? Tu n'aurais pas dû revenir...

Elle ne s'était pas relevée. Je ne compris pas aussitôt qu'elle était triste. C'est en sentant ses larmes sur ma joue que tout à coup mes yeux s'ouvrirent.

Il ne me plaît point de rapporter ici le détail de son angoisse, non plus que l'histoire de cet abominable secret qui la faisait souffrir, et dont à ce moment je ne pouvais du reste à peu près rien entrevoir. Je pense aujourd'hui que rien ne pouvait être plus cruel, pour une enfant qui n'était que pureté, qu'amour et que tendresse, que d'avoir à juger sa mère et à réprover sa conduite ; et ce qui renforçait le tourment,

14 SI LE GRAIN NE MEURT

c'était de devoir garder pour elle seule, et cacher à son père qu'elle vénérât, ce secret qu'elle avait surpris je ne sais comment et qui l'avait meurtrie — ce secret dont on jasait en ville, dont riaient les bonnes et qui se jouait de l'innocence et de l'insouciance de ses deux sœurs. Non, de tout cela je ne devais rien comprendre que plus tard; mais je sentais que, dans ce petit être que déjà je chérissais, habitait une grande, une intolérable détresse, un chagrin tel que je n'aurais pas trop de tout mon amour, toute ma vie, pour l'en guérir. Que dirais-je de plus?... J'avais erré jusqu'à ce jour à l'aventure; je découvrais soudain la raison, le but et la dévotion de ma vie.

En apparence il n'y eut rien de changé. Je vais reprendre comme devant le récit des menus événements qui m'occupèrent; il n'y eut de changé que ceci: qu'ils ne m'occupaient plus tout entier. Je cachais au profond de mon cœur le secret de ma destinée. Eût-elle été moins contredite et traversée, je n'écrirais pas ces mémoires.

C'est sur la Côte d'Azur que nous achevâmes de passer l'hiver. Anna nous

avait accompagnés. Une fâcheuse inspiration nous arrêta d'abord à Hyères, où la campagne est d'accès difficile, où la mer, que nous espérions toute proche, n'apparaissait au loin, par-delà les cultures maraîchères, que comme un mirage décevant ; le séjour nous y parut mortel ; de plus Anna et moi y tombâmes malades. Un certain docteur, dont le nom me reviendra demain, spécialiste pour enfants, persuada ma mère que tous mes malaises, nerveux ou autres, étaient dus à des flatuosités ; en m'auscultant il découvrit à mon abdomen des cavités inquiétantes et une disposition à enfler ; même il désigna magistralement le repli d'intestin où se formaient les vapeurs peccantes et prescrivit le port d'une ceinture orthopédique de cent cinquante francs, à commander chez son cousin le bandagiste, pour prévenir mon ballonnement. J'ai porté quelque temps, il m'en souvient, cet appareil ridicule qui gênait tous mes mouvements et avait d'autant plus de mal à me comprimer le ventre, que j'étais maigre comme un clou.

Les palmiers d'Hyères ne me ravirent point tant que les eucalyptus en fleurs. Au

16 SI LE GRAIN NE MEURT

premier que je vis, j'eus un transport; j'étais seul ; il me fallut courir aussitôt annoncer l'événement à ma mère et à Anna, et comme je n'avais pu rapporter la moindre brindille, les frondaisons fleuries restant hors de prise, je n'eus de cesse que je n'eusse entraîné Anna au pied de l'arbre de merveilles. Elle dit alors:

— C'est un eucalyptus ; un arbre importé d'Australie — et elle me fit observer le port des feuilles, la disposition des ramures, la caducité de l'écorce...

Un charriot passa ; un gamin haut perché sur des sacs cueillit et nous jeta un rameau couvert de ces fleurs bizarres qu'il me tardait d'examiner de près. Les boutons, couleur vert-de-gris, que couvrait une sorte de pruine résineuse, avaient l'aspect de petites cassolettes fermées ; on aurait cru des graines, n'eût été leur fraîcheur ; et soudain le couvercle d'une de ces cassolettes cédait, soulevé par un bouillonnement d'étamines ; puis, le couvercle tombant à terre, les étamines délivrées se disposaient en auréole ; de loin, dans le fouillis des feuilles coupantes, oblongues et retombées, cette blanche fleur sans pétales semblait une anémone de mer.

SI LE GRAIN NE MEURT 17

La première rencontre avec l'eucalyptus et la découverte, dans les haies qui bordaient les chemins vers Costebelle, d'un petit arum à capuchon, furent les événements de ce séjour.

Pendant que nous nous morfondions à Hyères, maman, qui ne prenait pas son parti de notre déconvenue, poussait une exploration par-delà l'Esterel, revenait éblouie, et nous emmenait à Cannes le jour suivant. Si médiocrement installés que nous fussions, près de la gare, dans le quartier le moins agréable de la ville, j'ai gardé de Cannes un souvenir enchanté. Aucun hôtel et presque aucune villa ne s'élevait encore dans la direction de Grasse ; la route du Cannet circulait à travers les bois d'oliviers ; où finissait la ville, la campagne aussitôt commençait ; à l'ombre des oliviers, narcisses, anémones, tulipes, croissaient en abondance ; à profusion dès que l'on s'éloignait.

Mais c'est principalement une autre flore qui recevait le tribut de mon admiration ; je veux parler de la sous-marine, que je pouvais contempler une ou deux fois par semaine, quand Marie m'emmenait prome-

18 SI LE GRAIN NE MEURT

ner aux îles de Lérins. Il n'était pas besoin de s'écarter beaucoup du débarcadère, à Sainte-Marguerite où nous allions de préférence, pour trouver, à l'abri du ressac, des criques profondes que l'érosion du roc divisait en multiples bassins. Là, coquillages, algues, madrépores déployaient leurs splendeurs avec une magnificence orientale. Le premier coup d'œil était un ravissement ; mais le passant n'avait rien vu, qui s'en tenait à ce premier regard : pour peu que je demeurasse immobile, penché comme Narcisse au dessus de la surface des eaux, j'admirais lentement ressortir de mille trous, de mille anfractuosités du roc, tout ce que mon approche avait fait fuir. Tout se mettait à respirer, à palpiter ; le roc même semblait prendre vie et ce qu'on croyait inerte commençait timidement à se mouvoir ; des êtres translucides, bizarres, aux allures fantasques, surgissaient d'entre le lacis des algues ; l'eau se peuplait ; le sable clair qui tapissait le fond, par places, s'agitait, et, tout au bout de tubes ternes, qu'on eût pris pour de vieilles tiges de jonc, on voyait une frêle corolle, craintive encore un peu, par petits soubresauts s'épanouir.

SI LE GRAIN NE MEURT 19

Tandis que Marie lisait ou tricotait non loin, je restais ainsi, durant des heures, sans souci du soleil, contemplant inlassablement le lent travail rotatoire d'un oursin pour se creuser une alvéole, les changements de couleur d'une pieuvre, les tâtonnements ambulatoires d'une actinie, et des chasses, des poursuites, des embuscades, un tas de drames mystérieux qui me faisaient battre le cœur. Je me relevais d'ordinaire de ces stupeurs, ivre et avec un violent mal de tête. Comment eût-il été question de travail ?

Durant tout cet hiver, je n'ai pas souvenir d'avoir ouvert un livre, écrit une lettre, appris une leçon. Mon esprit restait en vacances aussi complètement que mon corps. Il me paraît aujourd'hui que ma mère aurait pu profiter de ce temps pour me faire apprendre l'anglais par exemple ; mais c'était là une langue que mes parents se réservaient pour dire devant moi ce que je ne devais pas comprendre ; de plus j'étais si maladroit à me servir du peu d'allemand que Marie m'avait appris, que l'on jugeait prudent de ne pas m'embarrasser davantage. Il y avait bien dans le salon un piano, fort médiocre, mais sur lequel j'aurais pu

20 SI LE GRAIN NE MEURT

m'exercer un peu chaque jour ; hélas ! n'avait-on pas recommandé à ma mère d'éviter soigneusement tout ce qui m'eût coûté quelque effort?... J'enrage, comme Monsieur Jourdain, à rêver au virtuose qu'aujourd'hui je pourrais être, si seulement en ce temps j'eusse été quelque peu poussé.

De retour à Paris, au début du printemps, maman se mit en quête d'un nouvel appartement, car il avait été reconnu que celui de la rue de Tournon ne pouvait plus nous convenir. Evidemment, pensais-je au souvenir du sordide logement garni de Montpellier, évidemment la mort de papa entraîne l'effondrement de notre fortune ; et de toute manière cet appartement de la rue de Tournon est désormais beaucoup trop vaste pour nous deux. Qui sait de quoi ma mère et moi allons devoir nous contenter ?

Mon inquiétude fut de courte durée. J'entendis bientôt ma tante Démarest et ma mère débattre des questions de loyer, de quartier, d'étage, et il n'y paraissait pas du tout que notre train de vie fût sur le point

SI LE GRAIN NE MEURT 21

de se réduire. Depuis la mort de papa, ma tante Claire avait pris ascendant sur ma mère. (Elle était son aînée de beaucoup.) Elle lui disait sur un ton tranchant et avec une moue qui lui était particulière :

— Oui, l'étage, passe encore. On peut consentir à monter. Mais, quant à l'autre point, non Juliette ; je dirai même : absolument pas. — Et elle faisait du plat de la main un petit geste en biais, net et péremptoire qui mettait la discussion au cran d'arrêt.

Cet « autre point », c'était la porte cochère. Il pouvait paraître à l'esprit d'un enfant que, ne recevant guère et ne roulant point carrosse nous-mêmes, la porte cochère fût chose dont on aurait pu se passer. Mais l'enfant que j'étais n'avait pas voix au chapitre ; et du reste que pouvait-on trouver à répliquer, après que ma tante avait déclaré :

— Ce n'est pas une question de commodité, mais de décence :

Puis, voyant que ma mère se taisait, elle reprenait plus doucement, mais d'une manière plus pressante :

— Tu te le dois ; tu le dois à ton fils.

Puis, très vite et comme par-dessus le marché :

— D'ailleurs, c'est bien simple, si tu n'as pas de porte cochère, je peux te nommer d'avance ceux qui renonceront à te voir.

Et elle énumérait aussitôt de quoi faire frémir ma mère. Mais celle-ci regardait sa sœur, souriait alors d'un air un peu triste et disait :

— Et toi, Claire, tu refuserais aussi de venir ?

Sur quoi ma tante reprenait sa broderie en pinçant les lèvres.

Ces conversations n'avaient lieu que quand Albert n'était pas là. Albert certainement manquait d'usages. Ma mère l'écoutait pourtant volontiers, se souvenant d'avoir été d'esprit frondeur ; mais ma tante préférait qu'il ne donnât pas son avis.

Bref, le nouvel appartement choisi se trouva être sensiblement plus grand, plus beau, plus agréable et plus luxueux que l'ancien. J'en réserve la description.

Avant de quitter celui de la rue de Tournon, je regarde une dernière fois tout le passé qui s'y rattache et relis ce que j'en ai écrit. Il m'apparaît que j'ai obscurci à

SI LE GRAIN NE MEURT 23

l'excès les ténèbres où patientait mon enfance ; c'est-à-dire que je n'ai pas su parler de deux éclairs, deux sursauts étranges qui secouèrent un instant ma nuit. Les eussé-je racontés plus tôt, à la place qu'il eût fallu pour respecter l'ordre chronologique, sans doute se fût expliqué mieux le bouleversement de tout mon être, ce soir d'automne, rue de Lecat, au contact de l'invisible réalité.

* * *

Le premier me reporte loin en arrière ; je voudrais préciser l'année ; mais tout ce que je puis dire, c'est que mon père vivait encore. Nous étions à table ; Anna déjeunait avec nous. Mes parents étaient tristes parce qu'ils avaient appris dans la matinée la mort d'un petit enfant de quatre ans, fils de nos cousins Widmer ; je ne connaissais pas encore la nouvelle, mais je la compris à quelques mots que ma mère dit à Nana. Je n'avais vu que deux ou trois fois le petit Emile Widmer et n'avais point ressenti pour lui de sympathie bien particulière ; mais je n'eus pas plus tôt

24 SI LE GRAIN NE MEURT

compris qu'il était mort, qu'un océan de chagrin déferla soudain dans mon cœur. Maman me prit alors sur ses genoux et tâcha de calmer mes sanglots ; elle me dit que chacun de nous doit mourir ; que le petit Emile était au ciel où il n'y a plus ni larmes ni souffrances, bref, tout ce que sa tendresse imaginait de plus consolant ; rien n'y fit, car ce n'était pas précisément la mort de mon petit cousin qui me faisait pleurer, mais je ne savais quoi, mais une angoisse indéfinissable et qu'il n'était pas étonnant que je ne pusse expliquer à ma mère, puisqu'encore aujourd'hui je ne la puis expliquer mieux. Si ridicule que cela doive paraître à certains, je dirai pourtant que, plus tard, en lisant certaines pages de Schopenhauer, il me sembla tout à coup la reconnaître. Oui vraiment, pour comprendre (1).

.

c'est le souvenir de mon premier *schaudern* à l'annonce de cette mort que, malgré moi, et tout irrésistiblement, j'évoquai.

(1) Je renonce à citer ; ce serait beaucoup trop long.

SI LE GRAIN NE MEURT 25

Le second tressaillement est plus bizarre encore : c'était quelques années plus tard, peu après la mort de mon père ; c'est-à-dire que je devais avoir onze ans. La scène de nouveau se passa à table, pendant un repas du matin ; mais, cette fois, ma mère et moi nous étions seuls. J'avais été en classe ce matin-là. Que s'était-il passé ? Rien, peut-être... Alors pourquoi tout à coup me décomposai-je et, tombant entre les bras de maman, sanglotant, convulsé, sentis-je à nouveau cette angoisse inexprimable, la même exactement que lors de la mort de mon petit cousin. On eût dit que brusquement s'ouvrait l'écluse particulière de je ne sais quelle commune mer intérieure inconnue dont le flot s'engouffrait démesurément dans mon cœur ; j'étais moins triste qu'épouvanté ; mais comment expliquer cela à ma mère qui ne distinguait, à travers mes sanglots, que ces confuses paroles que je répétais avec désespoir :

— Je ne suis pas pareil aux autres ! Je ne suis pas pareil aux autres !

Deux autres souvenirs se rattachent encore à l'appartement de la rue de Tour-

non : il faut vite que je les dise avant de déménager. Je m'étais fait donner pour mes étrennes le gros livre de chimie de Troost. Ce fut ma tante Lucile qui me l'offrit ; ma tante Claire, à qui je l'avais d'abord demandé trouvait ridicule de me faire cadeau d'un livre de classe ; mais je criai si fort qu'aucun autre livre ne pouvait me faire plus de plaisir, que ma tante Lucile accéda. Elle avait ce bon esprit de s'inquiéter, pour me contenter, de mes goûts plus que des siens propres, et c'est à elle que je dus également, quelques années plus tard, la collection des *Lundis* de Sainte-Beuve, puis la *Comédie Humaine* de Balzac. Mais je reviens à la chimie.

Je n'avais encore que treize ans, mais je proteste qu'aucun étudiant jamais ne plongea dans ce livre avec plus d'avidité que je ne fis. Il va sans dire, toutefois, qu'une partie de l'intérêt que je prenais à cette lecture pendait aux expériences que je me proposais de tenter. Ma mère consentait à ce que cette office y servît, qui se trouvait à l'extrémité de notre appartement de la rue de Tournon, à côté de ma chambre, et où j'élevais des cochons de Barbarie.

SI LE GRAIN NE MEURT 27

C'est là que j'installai un petit fourneau à alcool, mes matras et mes appareils. J'admire encore que ma mère m'ait laissé faire ; soit qu'elle ne se rendît pas nettement compte des risques que couraient les murs, le plancher et moi-même, ou peut-être estimant qu'il valait la peine de les courir s'il devait en sortir pour moi quelque profit, elle mit à ma disposition, hebdomadairement, une somme assez rondelette que j'allais aussitôt dépenser place de la Sorbonne ou rue de l'Ancienne Comédie en tubes, cornues, éprouvettes, sels, métal-loïdes et métaux — acides enfin, dont certains, je m'étonne aujourd'hui qu'on consentît à me les vendre ; mais sans doute le commis qui me servait me prenait-il pour un simple commissionnaire. Il arriva nécessairement qu'un beau matin le récipient dans lequel je fabriquais de l'hydrogène m'éclata au nez. C'était, il m'en souvient, l'expérience dite de « l'harmonica chimique » qui se fait avec le concours d'un verre de lampe... La production de l'hydrogène était parfaite ; j'avais assujetti le tube effilé par où le gaz devait sortir, que je m'apprêtais à enflammer ; d'une main je

28 SI LE GRAIN NE MEURT

tenais l'allumette et de l'autre le verre de lampe dans le corps duquel la flamme avait mission de se mettre à chanter ; mais je n'eus pas plus tôt approché l'allumette, que la flamme, envahissant l'intérieur de l'appareil, projeta au diable verre, tubes et bouchons. Au bruit de l'explosion les cochons de Barbarie firent en hauteur un bond absolument extraordinaire et le verre de lampe m'échappa des mains. Je compris en tremblant que, pour peu que le récipient eût été plus solidement bouché, le verre même m'eût éclaté au visage, et ceci me rendit plus réservé dans mes rapports avec les gaz. A partir de ce jour, je lus ma chimie d'un autre œil. Comme Dieu départ les justes et les injustes, je désignai d'un crayon bleu les corps tranquilles, ceux avec lesquels il y avait plaisir à commercer, d'un crayon rouge tous ceux qui se comportent d'une façon douteuse ou terrible.

Il m'est arrivé ces temps derniers d'ouvrir un livre de chimie de mes jeunes nièces. Je n'y reconnais plus rien ; tout est changé : formules, lois, classification des corps, et leurs noms, et leur place dans le livre, et jusqu'à leurs propriétés... Moi qui les avais

SI LE GRAIN NE MEURT 29

crus si fidèles ! Mes nièces s'amuse-
ment de mon désarroi; mais, devant ces bouleverse-
ments, j'éprouve une secrète tristesse,
comme lorsqu'on retrouve pères de famille
d'anciens amis qu'on imaginait devoir tou-
jours rester garçons.

L'autre souvenir est celui d'une conversa-
tion avec Albert Démarest. Quand nous
étions à Paris, il venait dîner chez nous une
fois par semaine, avec sa mère. Après dîner,
ma tante Claire s'installait avec maman
devant une partie de cartes ou de jacquet ;
Albert et moi nous nous mettions au piano,
d'ordinaire. Mais, ce soir-là, la causerie
l'emporta sur la musique. Qu'avais-je pu
dire pendant le dîner, je ne sais plus, qui
parût à Albert mériter d'être relevé ? Il n'en
fit rien devant les autres et attendit quelle
repas fût achevé ; mais, sitôt après, me
prenant à part...

J'avais pour Albert, à cette époque déjà,
une espèce d'adoration ; j'ai dit de quelle
âme je pouvais boire ses paroles, surtout
lorsqu'elles allaient à l'encontre de mon
penchant naturel ; c'est aussi qu'il ne s'y
opposait que rarement et que je le trouvais

30 SI LE GRAIN NE MEURT

d'ordinaire extraordinairement attentif à comprendre de moi précisément ce qui risquait d'être le moins bien compris par ma mère et par le reste de la famille. Albert était grand ; à la fois très fort et très doux ; ses moindres propos m'amusaient inexprimablement, soit qu'il dît précisément ce que je n'osais point dire, soit même ce que je n'osais pas penser ; le seul son de sa voix me ravissait. Je le savais vainqueur à tous les sports, à la nage et au canotage surtout ; et, après avoir connu l'ivresse du grand air, du bel épanouissement physique, la peinture, la musique et la poésie l'occupaient à présent tout entier. Mais ce soir-là ce n'est de rien de tout cela que nous parlâmes. Ce soir, Albert m'expliqua ce que c'était que la patrie.

Certes sur ce sujet il restait beaucoup à m'apprendre ; car ni mon père, ni ma mère, si bons Français qu'ils fussent, ne m'avaient inculqué le sentiment très net des frontières de nos terres ni de nos esprits. Je ne jurerais pas qu'ils l'eussent eux-mêmes ; et, par tempérament naturel, disposé comme l'avait été mon père à attacher moins d'importance aux faits qu'aux idées, je

raisonnais là-dessus, à treize ans, comme un idéologue, comme un enfant et comme un sot. J'avais dû déclarer, pendant le dîner, qu'en 70 « si j'avais été la France » je ne me serais sûrement pas défendu — ou quelque ânerie de ce genre ; et que du reste j'avais horreur de tout ce qui est militaire. C'est là ce qu'Albert avait jugé nécessaire de relever.

Il le fit sans protestations, ni grandes phrases, mais simplement en me racontant l'invasion et tous ses souvenirs de soldat. Il me dit égale à la mienne son horreur de la force qui provoque, mais que, pour cela même, il aimait celle qui défend, et que la beauté du soldat venait de ce qu'il ne se défendait pas pour lui-même, mais bien pour protéger les faibles qu'il sentait menacés. Et, tandis qu'il parlait, sa voix devenait plus grave et tremblait :

— Alors tu penses qu'on peut de sang-froid laisser insulter ses parents, violer ses sœurs, piller son bien...? et l'image de la guerre certainement passait devant ses yeux que je voyais s'emplir de larmes, bien que son visage fût dans l'ombre. Il était dans un fauteuil bas, tout près de la grande

32 SI LE GRAIN NE MEURT

table de mon père sur laquelle j'étais juché, les jambes ballantes, un peu gêné par ses propos et d'être assis plus haut que lui. A l'autre extrémité de la pièce, ma tante et ma mère travaillaient un grabuge ou un bezigue, avec Anna qui était venue dîner ce soir-là. Albert parlait à demi-voix, de manière à n'être pas entendu par ces dames ; après qu'il eût achevé de parler, je pris sa grosse main dans les miennes et demeurai sans rien dire, assurément plus ému par la beauté de son cœur que convaincu par ses raisons. Du moins devais-je me rappeler ses paroles, plus tard, lorsque je fus mieux éduqué pour les comprendre.

L'idée de déménager m'exaltait immensément et l'amusement que je me promettais de la mise en place des meubles ; mais ce déménagement s'effectua sans moi. A notre retour de Cannes, maman m'avait mis en pension chez un nouveau professeur ; ce dont elle espérait plus de profit pour moi, plus de tranquillité pour elle.

Monsieur Richard, à qui je fus confié, avait eu le bon goût de se loger à Auteuil ; ou peut-être était-ce parce que logé à Auteuil,

SI LE GRAIN NE MEURT 33

que maman avait eu l'idée de me confier à lui? Il occupait, dans la rue Raynouard, au N° 12 je crois, une maison vieillotte, à deux étages, flanquée d'un jardin pas très grand mais qui formait terrasse et d'où l'on dominait la moitié de Paris. Tout cela existe encore; pour peu d'années sans doute, car le temps est loin où une modeste famille de professeur choisissait la rue Raynouard pour des raisons d'économie. M. Richard ne donnait alors de leçons qu'à ses pensionnaires, c'est-à-dire qu'à moi et qu'à deux demoiselles anglaises qui, je crois, payaient surtout pour le bon air et la belle vue. M. Richard n'était que professeur in partibus; ce ne fut que plus tard, ayant passé son agrégation, qu'il obtint un cours d'allemand dans un lycée. C'est au pastorat qu'il se destinait d'abord et pourquoi il avait fait, je pense, d'assez bonnes études, car il n'était ni paresseux, ni sot; puis des doutes ou des scrupules (les deux ensemble plus vraisemblablement) l'avaient arrêté sur le seuil de l'église. Il gardait de sa première vocation je ne sais quelle onction du regard et de la voix, qu'il avait naturellement pastorale, je veux dire propre à remuer

II. 3

les cœurs ; mais un sourire tempérerait ses propos les plus austères, mi-triste et mi-amusé, et je crois presque involontaire, à quoi l'on comprenait qu'il ne se prenait pas lui-même bien au sérieux. Il avait toutes sortes de qualités, de vertus même, mais rien dans son personnage ne paraissait ni tout à fait valide, ni solidement établi ; il était inconsistant, flâneur, prêt à blaguer les choses graves et à prendre au sérieux les fadaïses — défauts auxquels, si jeune que je fusse, je ne laissais pas d'être sensible et que je jugeais en ce temps avec peut-être encore plus de sévérité qu'aujourd'hui. Je crois que sa belle-sœur, la veuve du général Bertrand, qui vivait avec nous rue Raynouard, n'avait pas pour lui beaucoup de considération ; et cela m'en donnait beaucoup pour elle. Femme de grand bon-sens et qui avait connu des temps meilleurs, il me paraît qu'elle était la seule personne raisonnable de la maison ; avec cela beaucoup de cœur, mais ne le montrant qu'à la meilleure occasion. Madame Richard avait autant de cœur qu'elle sans doute ; même on eût dit qu'elle en avait davantage, car, de bon-sens aucun, il n'y avait jamais que

SI LE GRAIN NE MEURT 35

son cœur qui parlât. Elle était de santé médiocre, maigre, au visage pâle et tiré ; très douce, elle s'effaçait sans cesse devant son mari, devant sa sœur, et c'est assurément pourquoi je n'ai conservé d'elle qu'un souvenir indistinct ; tandis qu'au contraire, Madame Bertrand, solide, affirmative et décidée, a su graver ses traits dans ma mémoire. Elle avait une fille, de quelques années plus jeune que moi, qu'elle tenait précautionneusement à l'écart de nous tous, et qui, à ce qu'il me semblait, souffrait un peu de l'excès d'autorité de sa mère. Yvonne Bertrand était délicate, chétive presque, et comme réduite par la discipline ; même quand on la voyait sourire, elle avait toujours l'air d'avoir pleuré. Elle ne paraissait guère qu'aux repas.

Les Richard avaient deux enfants ; une fillette de dix-huit mois, que je considérais avec stupeur depuis le jour où, dans le jardin, je lui avais vu manger de la terre, au grand amusement du petit Blaise, son frère, chargé de la surveiller, bien qu'il ne fût âgé lui-même que de cinq ans.

Tantôt seul, tantôt avec M. Richard, je travaillais dans une petite orangerie, si j'ose

36 SI LE GRAIN NE MEURT

appeler ainsi un apprentis vitré, qui s'appuyait au mur aveugle d'une grande maison voisine, à l'extrémité du jardin.

A côté du pupitre où j'écrivais, végétait sur une planchette un glaïeul que je prétendais voir pousser. J'avais acheté l'oignon au marché de Saint-Sulpice et l'avais mis en pot moi-même. Un glaive verdoyant avait bientôt surgi de terre, et sa croissance de jour en jour m'émerveillait ; pour la contrôler, j'avais fiché dans le pot une baguette blanche sur laquelle, chaque jour, j'inscrivais le progrès. J'avais calculé que la feuille gagnait trois cinquièmes de millimètres par heure, ce qui tout de même, avec un peu d'attention, devait être perceptible à l'œil nu. Or j'étais tourmenté de savoir par où le développement se faisait. Mais j'en venais à croire que la plante donnait d'un coup toute sa poussée dans la nuit, car j'avais beau rester les yeux fixés sur la feuille... L'observation des souris était infiniment plus récompensante. Je n'étais pas depuis cinq minutes devant un livre ou mon glaïeul, que gentiment elles accouraient me distraire ; chaque jour je leur apportais des friandises, et je les avais

SI LE GRAIN NE MEURT 37

enfin si bien rassurées qu'elles venaient grignoter les miettes sur la table même où je travaillais. Elles n'étaient que deux ; mais je me persuadai que l'une des deux était pleine, de sorte que, chaque matin, avec des battements de cœur j'espérais l'apparition des souriceaux. Il y avait un trou dans le mur ; c'est là qu'elles rentraient quand approchait Monsieur Richard ; c'est là qu'était leur nid ; c'est de là que je m'attendais à voir sortir la portée ; et du coin de l'œil je guettais tandis que Monsieur Richard me faisait réciter ma leçon ; naturellement je récitais fort mal ; à la fin Monsieur Richard me demanda d'où venait que je paraissais si distrait. Jusqu'alors j'avais gardé le secret sur la présence de mes compagnes. Ce jour-là je racontai tout.

Je savais que les jeunes filles ont peur des souris ; j'admettais que les ménagères les craignissent ; mais Monsieur Richard était un homme. Il parut vivement intéressé par mon récit. Il me fit lui montrer le trou, puis sortit sans rien dire, en me laissant perplexe. Quelques instants après, je le vis revenir avec une bouillotte fumante. Je n'osais comprendre. Craintivement je demandai :

— Qu'est-ce que vous apportez, Monsieur?

— De l'eau bouillante.

— Pour quoi faire?

— Les échauder, vos sales bêtes.

— Oh! Monsieur Richard, je vous en prie! Je vous en supplie. Justement je crois qu'elles viennent d'avoir des petits...

— Raison de plus.

Et c'est moi qui les avais livrées! Décidément j'aurais dû lui demander d'abord s'il aimait les animaux... Pleurs, supplications, rien n'y fit. Ah! quel homme pervers! Je crois qu'il ricanait en vidant sa bouillotte dans le trou du mur; mais j'avais détourné les yeux.

J'eus du mal à lui pardonner. A vrai dire il parut un peu surpris ensuite, devant le grand chagrin que j'en avais; il ne s'excusa pas précisément, mais je sentais percer un peu de confusion dans l'effort qu'il faisait pour me démontrer à quel point j'étais ridicule, et que ces petits animaux étaient affreux, et qu'ils sentaient mauvais, et qu'ils faisaient beaucoup de mal; surtout ils m'empêchaient de travailler. Et comme Monsieur Richard n'était pas incapable de

ervers! Je crois qu'

er un peu de
àisaient beaucoup de

SI LE GRAIN NE MEURT 39

retour, il m'offrit, à quelque temps de là, en manière de réparation, tels animaux que je voudrais, mais qui du moins ne fussent pas nuisibles.

Ce fut un couple de tourterelles. Après tout, fut-ce bien lui qui me les offrit, ou simplement les toléra-t-il? Mon ingrate mémoire abandonne ce point... On suspendit leur cage d'osier dans une volière aux grillages à demi crevés qui faisait pendant à l'orangerie, et où vivaient deux ou trois poules, piailleuses, coléreuses, stupides, qui ne m'intéressaient pas du tout.

Les premiers jours je fus enthousiasmé par le roucoulement de mes tourterelles ; je n'avais rien encore entendu de plus suave ; elles roucoulaient comme des sources, sans arrêt et tout le long du jour ; de délicieux, ce bruit devint exaspérant. Miss Elvin, l'une des deux pensionnaires anglaises, à qui le roucoulis tapait particulièrement sur les nerfs, me persuada de leur donner un nid. Ce que je n'eus pas plus tôt fait, que la femelle se mit à pondre, et que les roucoulements s'espacèrent.

Elle pondit deux œufs; c'est leur coutume; mais comme je ne savais pas combien de

40 SI LE GRAIN NE MEURT

temps elle les devait couvrir, j'entrais à tout moment dans le poulailler ; là, juché sur un vieil escabeau, je pouvais dominer le nid ; mais, ne voulant pas déranger la couveuse, j'attendais interminablement qu'elle voulût bien se soulever pour me laisser voir que les œufs n'étaient pas éclos.

it au

Puis, un matin, dès avant d'entrer, je distinguai, sur le plancher de la cage, à hauteur de mon nez, des débris de coquilles à l'intérieur légèrement sanguinolent ! Enfin ! Mais quand je voulus pénétrer dans la volière pour contempler les nouveaux nés, je m'aperçus à ma profonde stupeur que la porte en était fermée. Un petit cadenas la maintenait, que je reconnus pour celui que Monsieur Richard avait été acheter avec moi l'avant-veille à un bazar du quartier.

— Ça vaut quelque chose ? avait-il demandé au marchand.

— Monsieur c'est aussi bon qu'un grand, lui avait-il été répondu.

Monsieur Richard et Madame Bertrand, exaspérés de me voir passer tant de temps auprès de mes oiseaux, avaient résolu d'y apporter obstacle ; ils m'annoncèrent au

SI LE GRAIN NE MEURT 41

déjeuner qu'à partir de ce jour le cadenas resterait mis, dont Madame Bertrand garderait la clef, et qu'elle ne me prêterait cette clef qu'une fois par jour, à quatre heures, à la récréation du goûter. Madame Bertrand arrivait à la rescousse chaque fois qu'il y avait lieu de prendre une initiative ou d'exercer une sanction. Elle parlait alors avec calme, douceur même, mais grande fermeté. En m'annonçant cette décision terrible, elle souriait presque. Je me gardai de protester ; mais c'est que j'avais déjà mon idée : Ces petits cadenas à bon marché ont tous des clefs semblables ; j'avais pu le constater l'autre jour tandis que Monsieur Richard en choisissait un. Avec les quelques sous que j'entendais tinter dans ma poche... sitôt après le déjeuner, m'échappant, je courus au bazar.

Je proteste qu'il n'y avait place en mon cœur pour aucun sentiment de révolte. Jamais, alors ou plus tard, je n'ai pris plaisir à frauder. Je prétendais jouer avec Madame Bertrand, non la jouer. Comment l'amusement que je me promettais de cette gaminerie put-il m'aveugler à ce point sur le caractère qu'elle risquait de prendre à ses

42 SI LE GRAIN NE MEURT

yeux ? J'avais pour elle de l'affection, du respect, et même, je l'ai dit, j'étais particulièrement soucieux de son estime ; le peu d'humeur que peut-être je ressentais venait plutôt de ce qu'elle eût eu recours à cet empêchement matériel, alors qu'il eût suffi de faire appel à mon obéissance ; c'est aussi là ce que je me proposais de lui faire sentir ; car, à bien considérer les choses, elle ne m'avait pas précisément défendu d'entrer dans la volière ; simplement elle y mettait obstacle, comme si... Eh bien ! nous allions lui montrer ce que valait son cadenas. Naturellement, pour entrer dans la cage, je ne me cacherais point d'elle ; si elle ne me voyait pas, ce ne serait plus amusant du tout ; j'attendrais pour ouvrir la porte qu'elle fût au salon, dont les fenêtres faisaient face à la volière (déjà je riais de sa surprise) et ensuite je lui tendrais la double clef en l'assurant de mon bon vouloir. C'est tout cela que je ruminais en revenant du bazar ; et qu'on ne cherche point de logique dans l'exposé de mes raisons ; je les présente en vrac, comme elles m'étaient venues et sans les ordonner davantage.

En entrant dans le poulailler, j'avais

SI LE GRAIN NE MEURT 43

moins d'yeux pour mes tourterelles que pour Madame Bertrand ; je la savais dans le salon, dont je surveillais les fenêtres ; mais rien n'y paraissait ; on eût dit que c'était elle qui se cachait. Comme c'était manqué ! Je ne pouvais tout de même pas l'appeler. J'attendais ; j'attendais et il fallut bien à la fin se résigner à sortir. A peine si j'avais regardé la couvée. Sans enlever ma clef du cadenas, je retournai dans l'orangerie où m'attendait une version de Quinte Curce et restai devant mon travail, vaguement inquiet et me demandant ce que j'aurais à faire, quand sonnerait l'heure du goûter.

Le petit Blaise vint me chercher quelques minutes avant quatre heures : sa tante désirait me parler. Madame Bertrand m'attendait dans le salon. Elle se leva quand j'entrai, évidemment pour m'impressionner davantage ; me laissa faire quelques pas vers elle, puis :

— Je vois que je me suis trompée sur votre compte : j'espérais que j'avais à faire à un honnête garçon... Vous avez cru que je ne vous voyais pas tout à l'heure...

— Mais...

— Vous regardiez vers la maison dans la crainte que...

— Mais précisément c'est...

— Non, je ne vous laisserai pas dire un mot. Ce que vous avez fait est très mal. D'où avez-vous eu cette clef ?

— Je...

— Je vous défends de répondre. Savez-vous où l'on met les gens qui forcent les serrures ? En prison. Je ne raconterai pas vos tromperies à votre mère, parce qu'elle en aurait trop de chagrin ; si vous aviez un peu plus songé à elle, jamais vous n'auriez osé faire cela.

Je me rendais compte, à mesure qu'elle parlait, qu'il me serait à tout jamais impossible d'éclairer pour elle les mobiles secrets de ma conduite ; et, à dire vrai, ces mobiles, je ne les distinguais plus bien moi-même ; à présent que l'excitation était retombée, mon espièglerie m'apparaissait sous un jour autre et je n'y voyais plus que sottise. Au demeurant, cette impuissance à me justifier avait amené tout aussitôt une sorte de résignation dédaigneuse qui me permit d'essayer sans rougir le sermon de Madame Bertrand. Je crois qu'après

le en aurait trop de

s mobiles , je ne les
meurant , cette
s qu ' après

SI LE GRAIN NE MEURT 45

m'avoir défendu de parler, elle s'irritait à présent de mon silence, qui la forçait de continuer après qu'elle n'avait plus rien à dire. A défaut de voix, je chargeais mes yeux d'éloquence :

— Je n'y tiens plus du tout, à votre estime, lui disaient-ils ; dès l'instant que vous me jugez mal, je cesse de vous considérer.

Et pour exagérer mon dédain, je m'abstins, quinze jours durant, d'aller visiter mes oiseaux. Le résultat fut excellent pour le travail.

* * *

Monsieur Richard était bon professeur ; plus que le besoin de s'instruire, il avait le goût d'enseigner ; il s'y prenait avec douceur et avec une sorte d'enjouement qui faisait que ses leçons n'étaient pas ennuyeuses. Comme il me restait tout à apprendre, nous avions dressé un emploi du temps compliqué, mais que brouillaient sans cesse mes maux de tête persistants. Il faut dire aussi que mon esprit

46 SI LE GRAIN NE MEURT

prenait facilement la tangente ; Monsieur Richard s'y prêtait, tant par crainte de me fatiguer que par goût naturel, et la leçon dégénérait en causerie. C'est l'inconvénient ordinaire des professeurs particuliers.

Monsieur Richard avait du goût pour les lettres, mais n'était pas assez lettré pour que ce goût fût excellent. Il ne se cachait pas de moi pour bâiller devant les classiques ; force était de se soumettre aux programmes, mais il se remettait d'une analyse de *Cinna* en me lisant *le Roi s'amuse*. Les apostrophes de Triboulet aux courtisans m'arrachaient des larmes ; avec des sanglots dans la voix je déclamaï :

*Oh! voyez! Cette main, main qui n'a rien d'illustre
Main d'un homme du peuple, et d'un serf et d'un rustre,
Cette main qui paraît désarmée aux rieurs
Et qui n'a pas d'épée, a des ongles, Messieurs!*

Ces vers dont aujourd'hui la soufflure m'est intolérable, à treize ans me paraissaient les plus beaux du monde, et autrement émus que le

Embrassons-nous, Cinna...

qu'on proposait à mon admiration. Je

SI LE GRAIN NE MEURT 47

répétais après Monsieur Richard la tirade fameuse du Marquis de Saint-Vallier

*Dans votre lit, tombeau de la vertu des femmes
Vous avez froidement, sous vos baisers infâmes
Terni, flétri, souillé, déshonoré, brisé,
Diane de Poitiers, Comtesse de Brézé.*

Qu'on osât écrire ces choses ; et en vers encore ! voici qui m'emplissait de stupeur lyrique. Car ce que j'admirais surtout en ces vers, c'était assurément la hardiesse. Le hardi, c'était de les lire à treize ans.

Devant mon émotion, et constatant que je vibraïis comme un violon, Monsieur Richard résolut de soumettre ma sensibilité à de plus rares épreuves. Il m'apporta les *Blasphèmes* de Richepin et les *Névroses* de Rollinat, qui étaient à ce moment ses livres de chevet, et commença de me les lire. Bizarre enseignement !

Ce qui me permet de préciser la date de ces lectures, c'est le souvenir exact du lieu où je les fis. Monsieur Richard, avec qui je travaillai trois ans, s'installa au centre de Paris l'hiver suivant ; le *Roi s'amuse*, les *Névroses* et les *Blasphèmes* ont pour décor la petite orangerie de Passy.

48 SI LE GRAIN NE MEURT

Monsieur Richard avait deux frères. Edmond le puîné était un grand jeune homme mince, distingué d'intelligence et de manières, que j'avais eu comme précepteur l'été précédent en remplacement de Gallin le dadais. Depuis je ne l'ai plus revu ; il était de santé délicate et ne pouvait vivre à Paris. (J'ai récemment appris qu'il avait fait, depuis, une brillante carrière dans la banque.)

Je n'étais que depuis peu de temps rue Raynouard lorsqu'y vint habiter le second frère, qui n'avait que cinq ans de plus que moi. Il vivait précédemment à Guéret, chez une sœur dont je connaissais l'existence parce que, l'été passé, Edmond Richard avait parlé d'elle à ma mère ; répondant aux interrogations de ma mère qui, le soir de son arrivée à La Roque, s'informait affablement de ses proches, comme elle lui demandait :

— Vous n'avez pas de sœurs, n'est-ce pas ?

— Si, Madame, avait-il dit. Puis, en homme bien élevé, trouvant son monosyllabe un peu bref, il ajoutait d'une voix douce :

— J'ai une sœur, qui vit à Guéret.

— Tiens ! faisait maman ; à Guéret... Et que fait-elle ?

— Elle est pâtissière.

Ce colloque avait lieu pendant le dîner ; mes cousines étaient là ; nous étions suspendus aux lèvres du nouveau précepteur, cet inconnu qui venait partager notre vie et qui, pour peu qu'il se montrât prétentieux, niais ou grincheux, allait nous gâter nos vacances.

Edmond Richard nous paraissait charmant, mais nous guettions ses premiers propos sur lesquels notre jugement collectif allait s'asseoir, ce jugement si implacable, si irrévocable, que sont disposés à porter ceux qui ne connaissent rien de la vie. Nous n'étions pas moqueurs et c'est un rire sans méchanceté, mais un fou rire incoercible, qui s'empara de nous à ces mots : Elle est pâtissière — qu'Edmond Richard avait dits pourtant bien simplement, droitement, et courageusement, si tant est qu'il ait pu pressentir ces rires. Nous les étouffâmes de notre mieux, sentant bien à quel point ils étaient indécents et vils ; la pensée qu'il a pu les entendre me rend ce souvenir très douloureux.

Abel Richard était, sinon simple d'esprit, du moins sensiblement moins ouvert que ses deux aînés ; et c'est pourquoi son instruction avait été très négligée. Grand garçon d'aspect flasque, au regard tendre, à la main molle, à la voix plaintive, il était serviable, empressé même, mais pas très adroit, de sorte que, pour prix de ses soins, il recevait moins de remerciements que de rebuffades. Bien qu'il tournât sans cesse autour de moi, nous ne causions pas beaucoup ensemble ; je ne trouvais rien à lui dire, et lui semblait tout essoufflé dès qu'il avait sorti trois phrases. Un soir d'été, un de ces beaux soirs chauds où vient se reposer dans l'adoration toute la peine de la journée, nous prolongions la veillée sur la terrasse. Abel s'approcha de moi selon son habitude et, comme à l'ordinaire, je feignais de ne pas le voir ; j'étais assis un peu à l'écart, sur une escarpolette où, durant le jour, se balançaient les enfants de Monsieur Richard ; mais ils étaient couchés depuis longtemps ; du bout du pied je maintenais immobile la balançoire, et, sentant Abel tout près de moi maintenant, immobile lui aussi, appuyé contre un montant de la balançoire à laquelle

sans le vouloir il imprimait un léger tremblement, je restais la face détournée, les yeux dirigés vers la ville dont les feux répondaient aux étoiles du ciel. Nous demeurions ainsi depuis assez longtemps l'un et l'autre ; à un petit mouvement qu'il fit, enfin je le regardai. Sans doute il n'attendait que mon regard ; il balbutia d'une voix étranglée, et que je pouvais à peine entendre :

— Voulez-vous être mon ami ?

Je ne ressentais à l'égard d'Abel qu'une affection des plus ordinaires ; mais il aurait fallu de la haine pour repousser ce cœur qui s'offrait. Je répondis :

— Mais oui, ou : — Je veux bien — gauchement, confusément. Et lui, tout aussitôt, sans transition aucune :

— Alors, je vais vous montrer mes secrets. Venez.

Je le suivis. Dans le vestibule il voulut allumer une bougie ; il était si tremblant que plusieurs allumettes se cassèrent. A ce moment, la voix de Monsieur Richard :

— André ! Où êtes-vous ? Il est temps d'aller vous coucher.

Abel me prit la main dans l'ombre.

52 SI LE GRAIN NE MEURT

— Ce sera pour demain, dit-il avec résignation.

Le jour suivant il me fit monter dans sa chambre. J'y vis deux lits ; mais un restait inoccupé depuis le départ d'Edmond Richard. Abel, sans un mot, se dirigea vers une armoire de poupée, qui se trouvait sur une table, l'ouvrit avec une clef qu'il portait pendue à sa chaîne de montre ; il sortit de là une douzaine de lettres ceinturées d'une faveur rose, dont il défit le nœud ; puis, me tendant le paquet :

— Tenez ! Vous pouvez toutes les lire, fit-il avec un grand élan.

A dire vrai, je n'en avais aucun désir. L'écriture de toutes ces lettres était la même ; une écriture de femme, déliée, égale, banale, pareille à celle des comptables ou des fournisseurs, et dont le seul aspect eût glacé la curiosité. Mais je ne pouvais me dérober ; il fallait lire ou mortifier Abel cruellement.

J'avais pu croire à des lettres d'amour ; mais non : c'étaient des lettres de sa sœur, la pâtissière de Guéret ; de pauvres lettres éplorées, lamentables où il n'était question que de traites à payer, de termes échus,

d' « arriéré » — je voyais pour la première fois ce mot sinistre — et je comprenais à des allusions, des réticences, qu'Abel avait dû généreusement faire l'abandon à sa sœur d'une part qui lui serait revenue de la fortune de leurs parents ; je me souviens spécialement d'une phrase où il était dit que son geste ne suffirait pas, hélas ! à « couvrir l'arriéré »...

Abel s'était écarté de moi pour me laisser lire ; j'étais assis devant une table de bois blanc, à côté de l'armoire minuscule d'où il avait sorti les lettres ; il n'avait pas refermé l'armoire et, tout en lisant, je louchais vers celle-ci, craignant que n'en sortissent d'autres lettres ; mais l'armoire était vide. Abel se tenait près de la fenêtre ouverte ; assurément il connaissait ces pages par cœur ; je sentais qu'il suivait de loin ma lecture. Il attendait sans doute quelque parole de sympathie, et je ne savais trop que lui dire, répugnant à marquer plus d'émotion que je n'en éprouvais. Les drames d'argent sont de ceux dont un enfant sent le plus difficilement la beauté ; j'aurais juré qu'ils n'en avaient aucune, et j'avais besoin de quelque sorte de beauté pour

m'émouvoir. J'eus enfin l'idée de demander à Abel s'il n'avait pas un portrait de sa sœur, ce qui m'épargnait tout mensonge et cependant pouvait passer pour un témoignage d'intérêt. Avec une hâte bégayante, il tira de son portefeuille une photographie :

— Comme elle vous ressemble ! m'écriai-je.

— Oh ! n'est-ce pas ! fit-il dans une jubilation subite. J'avais dit ce mot sans intention, mais il y trouvait plus de réconfort que dans une protestation d'amitié.

— Maintenant vous savez tous mes secrets, reprit-il, après que je lui eus rendu l'image. Vous me raconterez les vôtres, n'est-ce pas ?

Déjà, tout en lisant les lettres de sa sœur, j'avais distraitemment évoqué Emmanuèle. Auprès de ces tristesses désenchantées, de quel rayonnement se nimbait le beau visage de mon amie ! Le vœu que j'avais fait de lui donner tout l'amour de ma vie ailait mon cœur où foisonnait la joie ; d'indistinctes ambitions déjà tout au fond de moi s'agitaient, mille vellétés confuses ! chants, rires, danses et bondissantes harmonies formaient cortège à mon amour... A la

question d'Abel je sentis, gonflé de tant de biens, mon cœur s'étrangler dans ma gorge. Et, décemment, devant sa pénurie, puis-je étaler mes trésors, pensais-je? En détacheraï-je quelque miette? Mais quoi! c'était le bloc d'une fortune immense, un lingot qui ne se laissait pas monnayer. Je regardai de nouveau le paquet de lettres autour duquel Abel renouait avec application la faveur, la petite armoire vide; et quand Abel de nouveau me demanda :

— Dites-moi vos secrets, voulez-vous ?

Je répondis :

— Je n'en ai pas.

VI

La rue de Commaille était une rue nouvelle taillée au travers des jardins qui, dans cette partie de la rue du Bac sur quoi elle donnait, longtemps se dissimulèrent derrière la façade protectrice des hautes maisons. La porte cochère de celles-ci restait-elle, par hasard, entr'ouverte, l'œil émerveillé s'enfonçait curieusement vers d'insoupçonnables, de mystérieuses profondeurs, jardins d'hôtels particuliers, auxquels

56 SI LE GRAIN NE MEURT

d'autres jardins faisaient suite, jardins de ministères, d'ambassades, jardins de Fortunio, jalousement protégés, mais sur lesquels les fenêtres des maisons voisines les plus modernes avaient parfois le coûteux privilège de plonger.

Les deux fenêtres du salon, celle de la bibliothèque, celles de la chambre de ma mère et de la mienne ouvraient sur un de ces merveilleux jardins, qui n'était séparé de nous que par la largeur de la rue. Celle-ci n'était bâtie que d'un côté ; un mur bas, face aux maisons, ne gênait que les premiers étages ; nous habitions au quatrième.

C'est dans la chambre de ma mère qu'elle et moi nous nous tenions le plus souvent. C'est là que nous prenions notre thé du matin. Je parle déjà de cette seconde année où, Monsieur Richard ayant réintégré le centre de Paris, je n'étais plus que son « demi-pensionnaire », c'est-à-dire que je rentrais dîner et coucher à la maison chaque jour. J'en repartais au matin, à l'heure où Marie commençait de coiffer ma mère, aussi ne m'était-il donné d'assister, que les jours de congé, à cette opération, qui durait une demi-heure. Maman, recouverte d'un

blanc peignoir, s'asseyait, bien au jour, devant la fenêtre. En face d'elle, et de manière qu'elle s'y pût mirer, Marie dressait une glace ovale échassière, articulée, montée sur tige de métal à trépied, qui se haussait à volonté ; un minuscule plateau rond ceinturait la tige, sur lequel peignes et brosses étaient posés. Ma mère, alternativement, lisait trois lignes du *Temps* de la veille au soir, qu'elle tenait en main, puis regardait dans le miroir. Elle y voyait le dessus de sa tête et la main de Marie armée du peigne ou de la brosse, qui sévissait ; quoi que fît Marie, c'était avec l'apparence de la fureur.

— Oh ! Marie, que vous me faites mal !
geignait ma mère.

Je lisais, vautré dans un des deux grands fauteuils qui, de droite et de gauche, encombraient les abords de la cheminée, (mastodontesques fauteuils de velours grenat, dont la monture et la forme même se dissimulaient sous l'intumescence du capiton). Je levais un instant les yeux vers le beau profil de ma mère ; ses traits étaient naturellement graves et doux, un peu durcis occasionnellement par la blancheur crue du peignoir et par la résistance qu'elle opposait,

quand Marie lui tirait les cheveux en arrière.

— Marie, vous ne brossez pas, vous tapez!

Marie s'arrêtait un instant ; puis repartait de plus belle. Maman laissait alors glisser de dessus ses genoux le journal et mettait ses mains l'une dans l'autre en signe de résignation, de cette manière qui lui était familière, les doigts exactement croisés, à l'exception des deux index, arqués l'un contre l'autre et pointant en avant.

— Madame ferait bien mieux de se coiffer elle-même ; comme ça elle ne se plaindrait plus.

Mais la coiffure de maman comportait un peu d'artifice et se fût malaisément passée de l'assistance de Marie. Séparés par le milieu, de dessous un couronnement de tresses formant chignon plat, deux bandeaux lisses, au-dessus des tempes ne bombaient de manière séante qu'à l'aide de quelques adjonctions. En ce temps on en fourrait partout : c'était l'époque hideuse des « tournures ».

Marie n'avait pas précisément son franc-parler — maman ne l'eût point toléré — elle s'en tenait aux boutades : quelques

le tresses formant
ut : c' était l'

mots partaient en sifflant, chassés par une furia comprimée. Maman tremblait un peu devant elle, et lorsqu'elle servait à table on attendait qu'elle fût sortie pour dire :

— J'ai beau le répéter à Désirée (c'est à ma tante Claire que la phrase s'adressait) sa mayonnaise est encore trop vinaigrée.

Désirée avait succédé à Delphine, l'expression de Marie ; mais quelle qu'eût été la cuisinière, Marie aurait pris toujours son parti. Alors, le lendemain, comme je sortais avec elle :

— Tu sais, Marie, — commençais-je, à la manière des plus vilains cafards — si Désirée ne veut pas écouter ce que lui dit maman, je ne sais pas si nous pourrons la garder. — (C'était aussi pour faire l'important.) — Sa mayonnaise, hier...

— Était encore trop vinaigrée, je sais, interrompait Marie, d'un air vengeur. Elle pinçait les lèvres, retenait son ire un instant, puis, quand la pression était devenue assez forte, on entendait jaillir :

— Allez ! Vous êtes des fins-becs.

Marie n'était pas réfractaire à toute émotion esthétique ; mais chez elle, comme

60 SI LE GRAIN NE MEURT

essayeur chez
l' abuse ; son jeu
blanches , noires et

chez beaucoup de Suisses, le sentiment de la beauté se confondait avec celui de l'altitude ; et pareillement ses dispositions musicales se limitaient au chant des cantiques. Un jour pourtant, tandis que j'étais au piano, elle entra brusquement dans le salon ; je jouais une *Romance sans paroles* assez fadement expressive.

— Au moins voilà de la musique, dit-elle en hochant la tête avec mélancolie ; puis furieusement : — Je vous demande si ça ne vaut pas mieux que toutes vos trioles ?

Elle appelait indifféremment « des trioles » toute la musique qu'elle ne comprenait pas.

Les leçons de M^{lle} de Gœcklin ayant été jugées insuffisantes, je fus confié à un professeur mâle, qui ne valait, hélas ! pas beaucoup mieux. Monsieur Merriman était essayeur chez Pleyel ; il avait fait du métier de pianiste sa profession, sans vocation aucune ; à force de travail était parvenu à décrocher au Conservatoire un premier prix, si je ne m'abuse ; son jeu correct, luisant, glacé, ressortissait plutôt à l'arithmétique qu'à l'art ; quand il se mettait au piano, on croyait voir un comptable devant sa caisse ; sous ses doigts, blanches, noires et croches

s'additionnaient ; il faisait la vérification du morceau. Assurément il aurait pu m'entraîner pour le mécanisme ; mais il ne prenait aucun plaisir à enseigner. Avec lui, la musique devenait un pensum aride ; ses maîtres étaient Cramer, Steibelt, Dusseck, du moins ceux dont il préconisait pour moi la férule. Beethoven lui paraissait libidineux. Deux fois par semaine, il venait, ponctuel ; la leçon consistait dans la répétition monotone de quelques exercices, et encore point des plus profitables pour les doigts, mais des plus niaisement routiniers ; quelques gammes, quelques arpèges, puis je commençais de rabacher « les huit dernières mesures » du morceau en cours, c'est-à-dire les dernières étudiées ; après quoi, huit pas plus loin, il faisait une sorte de grand V au crayon, marquant la besogne à abattre, comme on désigne dans une coupe de bois les arbres à exécuter ; puis disait en se levant, tandis que sonnait la pendule :

— Pour la prochaine fois, vous étudierez les huit mesures suivantes.

Jamais la moindre explication. Jamais le moindre appel, je ne dis pas à mon goût musical ou à ma sensibilité (comment en

62 SI LE GRAIN NE MEURT

eût-il été question?) mais non plus seulement à ma mémoire ou à mon jugement. A cet âge de développement, de souplesse et d'assimilation, quels progrès n'eussé-je point faits, si ma mère m'avait aussitôt confié au maître incomparable que fut pour moi, un peu plus tard (trop tard, hélas!) M. de la Nux. Hélas! après deux ans d'ânonnements mortels, je ne fus délivré de Merriman que pour tomber en Schifmacker.

Je reconnais qu'en ce temps il n'était pas aussi facile qu'aujourd'hui de trouver un bon professeur ; la *Schola* n'en formait pas encore ; l'éducation musicale de la France entière restait à faire, et, de plus, le milieu où fréquentait ma mère n'y entendait à peu près rien. Ma mère indéniablement faisait de grands efforts pour s'instruire elle-même et m'instruire ; mais ses efforts étaient mal dirigés. Schifmacker lui était chaudement recommandé par une amie :

— Croiriez-vous, disait-elle à ma mère, qu'il a su m'y faire prendre goût? A la musique! Un homme extraordinaire, je vous dis. Essayez-en.

Le premier jour qu'il vint chez nous, il

nous exposa son système. C'était un gros vieux homme ardent, essoufflé, qui rougeoyait comme une forge, qui bredouillait, sifflait et postillonnait en parlant. On eût dit qu'il était sous pression et laissait échapper sa vapeur. Il portait les cheveux en brosse et des favoris ; tout cela, blanc de neige, avait l'air de fondre sur sa face qu'il lui fallait sans cesse éponger. Il disait :

— Les autres professeurs, qu'est-ce qu'ils racontent ? Faut faire des exercices, des exercices, et patati, et patata. Mais est-ce que j'en ai fait, moi, des exercices ? Laissez-moi donc tranquille ! On apprend à jouer en jouant. C'est comme pour parler. Voyons ! vous qui êtes raisonnable, Madame, est-ce que vous accepteriez que chaque matin on fît faire à votre enfant des exercices de langue, sous prétexte qu'il aura à se servir de sa langue dans la journée : ra, ra, ra, ra, gla, gla, gla, gla. (Ici ma mère, positivement terrifiée par l'humide exubérance de Schifmacker reculait sensiblement son fauteuil ; l'autre approchait le sien d'autant.) — Qu'on ait la langue bien ou mal pendue, ce qu'on dit, c'est ce qu'on a à dire, et au piano on a toujours assez de doigts pour exprimer

64 SI LE GRAIN NE MEURT

ce qu'on sent. Ah ! si l'on ne sent rien, quand on aurait dix doigts à chaque main, la belle affaire ! — Alors il partait d'un gros rire, puis s'étranglait et toussait, puis suffoquait durant quelques instants, roulait des yeux tout blancs, puis s'épongeait, puis s'éventait avec son mouchoir. Ma mère proposait d'aller lui chercher un verre d'eau ; mais il faisait signe que ce n'était rien, agitait un dernier coup ses petits bras, ses courtes jambes, expliquait qu'il avait voulu rire et tousser à la fois, faisait un : Hhm ! retentissant et, tourné vers moi :

— Alors, mon petit, c'est compris : plus d'exercices. Regardez Madame ! regardez ce farceur comme il est content ! Il se dit déjà : on ne va pas s'embêter avec le papa Schifmacker. Il a raison cet enfant.

Ma mère, complètement submergée, éberluée, amusée tout de même par tant de pitrerie, mais effrayée plutôt encore, et n'approuvant pas trop une méthode qui supprimait la contrainte et l'effort, elle qui en apportait à tout dans la vie et s'appliquait sans cesse et à quoi que ce soit qu'elle fît, tâchait en vain de placer une phrase

complète ; on l'entendait, à travers cet éclaboussement continu :

— Oui, pourvu que... mais il ne demande pas à... évidemment... à condition de...

Et tout à coup Schiffmacker se levait :

— Maintenant je vais vous jouer quelque chose, pour que vous n'alliez pas penser : ce professeur de piano, il ne sait que parler.

Il ouvrit le piano, frappa quelques accords, puis se lança dans une petite étude de Stephen Heller, en forme de fanfare, qu'il mena d'un train d'enfer et avec un étourdissant brio. Il avait de petites mains courtes et rouges avec lesquelles, presque sans agiter les doigts, il semblait pétrir le piano. Son jeu ne rappelait rien que j'eusse jamais entendu ou que je dusse jamais entendre ; ce qu'on appelle « mécanisme » lui faisait complètement défaut et je crois qu'il aurait trébuché dans la simple gamme ; aussi n'est-ce jamais précisément le morceau tel qu'il était écrit qu'on entendait avec lui, mais quelque approximation pleine de fougue, de saveur et d'étrangeté.

Je n'étais pas tellement ravi qu'il supprimât de ma vie les exercices ; déjà j'aimais étudier ; c'est pour plus de progrès que je

changeais de professeur, et je doutais si, avec ce diable d'homme... Il avait de bizarres principes ; celui-ci, par exemple : que le doigt, sur la touche ne doit jamais demeurer immobile ; il feignait que ce doigt continuât de disposer de la note, comme fait le doigt du violoniste ou l'archet qui porte sur la corde vibrante elle-même, et se donnait ainsi l'illusion d'en grossir ou d'en diminuer le son et de le modeler à son gré, suivant qu'il enfonçait ce doigt plus avant sur la touche ou au contraire le ramenait à lui. C'est là ce qui donnait à son jeu cet étrange mouvement de va et vient par quoi il avait l'air de malaxer la mélodie.

Ses leçons prirent fin brusquement sur une scène affreuse. Voici ce qui la motiva : Schifmacker était corpulent, je l'ai dit. Ma mère, craignant pour les petites chaises du salon, et que leur complexion délicate s'accommodât mal d'un tel poids, avait été chercher dans l'antichambre un robuste siège, hideux, recouvert de molesquine et qui jurait étrangement avec le mobilier du salon. Elle mit ledit siège à côté du piano, et écarta les autres, « pour qu'il comprît bien où il devait s'asseoir, » disait-elle. La

SI LE GRAIN NE MEURT 67

première leçon tout alla bien, la chaise tenait bon et résistait à l'oppression et à l'agitation de ce gros corps. Mais la fois suivante il se passa quelque chose d'épouvantable : la molesquine, amollie sans doute à la leçon précédente, commença de lui coller aux chausses. On ne s'en aperçut, hélas ! qu'à la fin de la séance, au moment qu'il voulut se lever. Vains efforts ! Il tenait à la chaise, et la chaise tenait à lui. Son mince pantalon (nous étions en été) si l'étoffe en était un peu mûre, le fond allait y rester, c'était sûr ; il y eut quelques secondes d'angoisse... Et puis, non ! sur un nouvel effort, ce fut la molesquine qui céda, doucement, doucement, abandonnant du sien, comme par conciliation. Je maintenais la chaise, encore trop consterné pour oser rire ; lui, tirait de l'avant, disait :

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! qu'est-ce que c'est encore que cette invention d'enfer ? — et tâchait, par-dessus son épaule, de surveiller le décollement, ce qui rendait sa face plus rouge encore.

Tout se passa sans déchirure, heureusement, et sans dommage, que pour la molesquine dont il emportait avec lui tout

68 SI LE GRAIN NE MEURT

l'apprêt, laissant sur le siège, imprimée, l'effigie de son volumineux derrière.

Le plus curieux, c'est qu'il ne se fâcha qu'à la leçon suivante. Je ne sais ce qui lui prit ce jour-là, mais, après la leçon, comme je le raccompagnais dans l'antichambre, subitement il éclata en invectives d'une violence extrême, déclara qu'il y voyait clair dans mon jeu, que j'étais « un faux bonhomme », qu'il ne supporterait pas plus longtemps qu'on se fichât de lui et qu'il ne remettrait plus les pieds dans une maison où on le traitait en paltoquet.

Effectivement il ne reparut plus ; et nous apprîmes par les journaux, à quelque temps de là, qu'il s'était noyé pendant une partie de canotage.

Je n'entrais guère dans le salon qu'à cause du piano qui s'y trouvait. La pièce restait à demi fermée d'ordinaire, les meubles soigneusement protégés par des housses de percale blanche, striée de minces raies rouge vif. Ces housses habillaient si exactement la forme des chaises et des fauteuils, que c'était un plaisir que de les remettre chaque jeudi matin, après la parade du

mercredi, jour de réception de ma mère ; la percale avait de savants retours, et de petites agrafes la maintenaient appliquée contre les soutiens des dossiers. Je ne suis pas bien sûr que je n'aimasse pas mieux le salon, ainsi revêtu de son uniforme de housses, décent, modeste et, l'été, délicieusement frais derrière les volets clos, que lorsque éclatait aux regards son luxe morne et inharmonieux. Il y avait diverses chaises en tapisserie, des fauteuils faux Louis XVI, recouverts d'un damas bleu et vieil or, dont étaient faits également les rideaux, rangés le long des murs ou en deux files qui, partant du milieu du salon, rejoignaient, aux deux côtés de la cheminée, deux fauteuils beaucoup plus importants que les autres, et dont le faste m'éblouissait ; je savais qu'ils étaient en « velours de Gênes », mais j'imaginai mal sur quel métier compliqué pouvait être tissée cette étoffe qui tenait à la fois du velours, de la guipure et de la broderie ; elle était de couleur havane ; les bois de ces fauteuils étaient noirs et dorés ; je n'avais pas la permission de m'y asseoir. Sur la cheminée, des candélabres et une pendule en cuivre doré : la décente

70 SI LE GRAIN NE MEURT

Sapho de Pradier. Que dirai-je du lustre et des appliques ? J'ai fait un grand pas dans l'émancipation de ma pensée, le jour où j'osai me persuader que tous les lustres de tous les salons « comme il faut » n'étaient pas forcément en girandoles de cristal, comme ceux-ci.

Devant la cheminée, un écran en tapisserie de soie présentait, sous des églantines, une espèce de pont chinois dont les bleus me sont restés dans l'œil ; des pendeloques agrémentaient la monture de bambou, balançant de droite et de gauche des glands de soie, du même azur que celui de la tapisserie, suspendus deux par deux à la tête et à la queue de poissons de nacre et retenus par des fils d'or. Il me fut raconté, plus tard, que ma mère l'avait brodé en secret dans les premiers temps de son mariage ; le regard de mon père, le jour de sa fête, avait été buter contre, en entrant dans son cabinet. Quelle consternation ! Lui, si doux, et qui adorait ma mère, il s'était presque fâché :

— Non, Juliette ! s'était-il écrié ; non, je vous en prie. Ici, je suis chez moi. Cette pièce au moins, laissez-moi l'arran-

SI LE GRAIN NE MEURT 71

ger moi-même, tout seul, à ma façon.

Puis, rappelant à lui son aménité, il avait persuadé ma mère que l'écran lui faisait beaucoup de plaisir, mais qu'il le préférait dans le salon.

Depuis la mort de mon père nous dînions tous les dimanches avec ma tante Claire et Albert ; nous allions chez eux et ils venaient chez nous, alternativement ; on n'enlevait pas les housses pour eux. Après le repas, tandis que nous nous mettions au piano, Albert et moi, ma tante et ma mère s'approchaient de la grande table, éclairée par une lampe à huile que coiffait un de ces abat-jour compliqués comme on en faisait alors ; je crois qu'on n'en voit plus de pareils aujourd'hui ; une fois par an, à même époque, nous allions en choisir un nouveau, maman et moi, chez un papetier de la rue de Tournon qui en avait un grand choix ; dans leur carton opaque, des gaufrures savantes et des crevés laissaient passer des onglets de lumière à travers des papiers très minces et diversement colorés ; c'était proprement enchanteur.

La table du salon était couverte d'un épais tapis de velours, marginé d'une très

72 SI LE GRAIN NE MEURT

large bande de tapisserie laine et soie, qui je crois, avait été l'œuvre patiente d'Anna et de ma mère, du temps qu'elles vivaient rue de M... Elle débordait la table et retombait sur les côtés, verticale, de sorte qu'on ne la pouvait admirer que de loin. Elle représentait, cette bordure, une torsade de pivoinés et de rubans, ou du moins de quelque chose de jaune et de contourné qui pouvait passer pour tel. La bordure avait fait effort pour se raccorder au velours, c'est-à-dire qu'il y avait, mordant la bordure, en guise d'amorce ou de provocation, une régulière indentation de faux prolongements du velours ; mais le velours, lui, n'avait fait aucun effort pour s'harmoniser avec la bordure ; il avait préféré s'assortir aux fauteuils de velours de Gênes, adoptant leur couleur havane, tandis que les amorces restaient vert chou.

Alors, tandis que ma tante et ma mère faisaient leur partie de cartes, Albert et moi nous nous plongeons dans les trios, les quatuors et les symphonies, de Mozart, de Beethoven et de Schumann, déchiffrant avec frénésie tout ce que les éditions allemandes ou françaises

SI LE GRAIN NE MEURT 73

nous offraient d'arrangements à quatre mains.

J'étais devenu à peu près de sa force, ce qui n'était du reste pas beaucoup dire, mais ce qui nous permettait de goûter ensemble des joies musicales qui sont restées parmi les plus vives et les plus profondes que j'aie connues.

Tout le temps que nous jouions, ces dames n'arrêtaient pas de causer; leurs voix s'élevaient à la faveurd en os fortissimos; mais dans les pianissimos, hélas! elles ne baisaient guère et nous souffrions beaucoup de ce défaut de recueillement. Il ne nous arriva que deux fois de pouvoir jouer dans le silence, et ce fut un ravissement. Maman m'avait laissé pour quelques jours, dans les circonstances que je vais dire, et Albert, deux soirs de suite, avait eu la gentillesse de venir dîner avec moi; a-t-on compris ce qu'était pour moi mon cousin, on comprendra du même coup quelle fête ce put être de l'avoir ainsi pour moi tout seul, et qui n'était venu que pour moi. Nous prolongeâmes la soirée fort avant dans la nuit, et nous jouâmes si suavement que les anges dûrent entendre,

74 SI LE GRAIN NE MEURT

C'est à La Roque qu'était allée maman ; une épidémie de fièvre typhoïde s'était déclarée sur une de nos fermes, et maman ne l'avait pas plus tôt appris, qu'elle était partie pour soigner les malades, estimant qu'il était de son devoir de le faire, puisque ces gens étaient ses fermiers. Ma tante Claire avait essayé de la retenir, disant qu'avant de se devoir à ses fermiers, elle se devait à son fils ; qu'elle risquait beaucoup, pour n'être que d'un secours très médiocre ; et ce que ma tante aurait pu ajouter, c'est que ces gens, assez neufs sur la ferme, butés, rapaces, étaient incapables à tout jamais d'apprécier un geste désintéressé comme celui de ma mère. Albert et moi faisons chorus, très alarmés, car déjà deux des gens de la ferme étaient morts. Conseils, objurgations, rien n'y fit : ce que maman reconnaissait pour son devoir, elle l'accomplissait contre vents et marées. S'il n'y paraissait pas toujours nettement, c'est qu'elle avait encombré sa vie de maintes préoccupations adventices, de sorte que l'idée de devoir, souvent, se brésillait chez elle en un tas de menues obligations.

Ayant à parler souvent de ma mère, je

comptais que ce que je rappellerais d'elle en cours de route allait la peindre suffisamment ; mais je crains d'avoir bien imparfaitement laissé voir la *personne de bonne volonté* qu'elle était (je prends ce mot dans le sens le plus évangélique). Elle allait toujours s'efforçant vers quelque bien, vers quelque mieux et ne se reposait jamais dans la satisfaction de soi-même. Il ne lui suffisait point d'être modeste ; sans cesse elle travaillait à diminuer ses imperfections, ou celles qu'elle surprenait en autrui, à se corriger, à s'instruire. Du vivant de mon père, tout cela se soumettait, se fondait dans un grand amour. Son amour pour moi était sans doute à peine moindre, mais toute la soumission qu'elle avait professée pour mon père, à présent, c'est de moi qu'elle l'exigeait. Des conflits en naissaient, qui m'aidaient à me persuader que je ne ressemblais qu'à mon père ; les plus profondes similitudes ancestrales ne se révèlent que sur le tard.

En attendant, ma mère, très soucieuse de sa culture et de la mienne, et pleine de considération pour la musique, la peinture, la poésie et en général tout ce qui la sur-

plombait, faisait de son mieux pour éclairer mon goût, mon jugement, et les siens propres. Si nous allions voir une exposition de tableaux — et nous ne manquions aucune de celles que le *Temps* voulait bien nous signaler — ce n'était jamais sans emporter le numéro du journal qui en parlait, ni sans relire sur place les appréciations du critique, par grand peur d'admirer de travers, ou de n'admirer pas du tout. Pour les concerts, le resserrement et la timide monotonie des programmes d'alors laissaient peu de champ à l'erreur ; il n'y avait qu'à écouter, qu'à approuver, qu'à applaudir.

Maman me menait chez Padeloup à peu près tous les dimanches ; un peu plus tard nous prîmes un abonnement au Conservatoire où, deux années de suite, nous allâmes ainsi, de deux dimanches l'un. Je remportais de certains de ces concerts des impressions profondes, et ce que je n'étais pas d'âge encore à comprendre (c'est en 79 que maman commença de m'y mener) n'en façonnait pas moins ma sensibilité. J'admirais tout, à peu près indifféremment, comme il sied à cet âge, sans choix presque, et par urgent besoin d'admirer : la *Symphonie en*

SI LE GRAIN NE MEURT 77

ut mineur et la *Symphonie Ecossaise*, la suite de concertos de Mozart que Ritter (ou Risler) débitait chez Padeloup de dimanche en dimanche, et *le Désert* de Félicien David, que j'entendis plusieurs fois, Padeloup et le public affectant un goût particulier pour cette œuvre aimable, qu'on trouverait sans doute un peu surannée et manquant d'épaisseur aujourd'hui ; elle me charmait alors comme avait fait un paysage oriental de Tournemine, qui, lors de mes premières visites au Luxembourg avec Marie, me paraissait le plus beau du monde : il montrait, sur un fond de couchant couleur de grenade et d'orange, reflété dans de calmes eaux, des éléphants ou des chameaux allongeant trompe ou cou pour boire, et tout au loin une mosquée allongeant ses minarets vers le ciel.

Si vifs que soient certains souvenirs de ces premiers « moments musicaux », il en est un près duquel tous pâlissent : En 83 Rubinstein vint donner une suite de concerts, à la salle Erard ; les programmes prenaient la musique de piano à ses débuts et la menaient jusqu'à nos jours. Je n'assistai pas à tous, car les places étaient « hors

78 SI LE GRAIN NE MEURT

de prix », comme disait maman, mais à trois seulement — dont j'ai gardé souvenir si lumineux, si net, que je doute parfois s'il s'agit bien du souvenir de Rubinstein lui-même, ou seulement du souvenir des morceaux que, depuis, j'ai tant de fois lus et étudiés. Mais non ; c'est bien précisément lui que j'entends et que je revois ; et certains de ces morceaux : quelques pièces de Couperin par exemple, la sonate en C dur de Beethoven (op. 53) et le rondo de celle en mi (op. 90), *l'oiseau prophète* de Schumann, je ne les pus ensuite écouter jamais qu'à travers lui.

Son prestige était considérable. Il ressemblait à Beethoven, de qui certains le disaient fils (je n'ai pas été vérifier si son âge rendait cette supposition vraisemblable) ; visage plat aux pommettes marquées, large front à demi noyé dans une crinière abondante, sourcils broussailleux ; un regard absent ou dominateur ; la mâchoire volontaire, et je ne sais quoi de hargneux dans l'expression de la bouche lippue. Il ne charmait point, il domptait. L'air hagard, il paraissait ivre, et l'on disait que souvent il l'était. Il jouait les yeux clos et comme ignorant du public.

SI LE GRAIN NE MEURT 79

Il ne semblait point tant présenter un morceau que le chercher, le découvrir, ou le composer à mesure, et non point dans une improvisation, mais dans une ardente vision intérieure, une progressive révélation dont lui-même éprouvât et ravissement et surprise.

Les trois concerts que j'entendis étaient consacrés, le premier à la musique ancienne, les deux autres à Beethoven et à Schumann. Il y en eut un consacré à Chopin auquel j'aurais bien voulu également assister, mais ma mère tenait la musique de Chopin pour « malsaine » et refusa de m'y mener.

L'an suivant j'allai moins au concert ; davantage au théâtre, à l'Odéon, aux Français ; à l'Opéra-Comique surtout, où j'entendis à peu près tout ce qu'on voulait bien donner du répertoire vieillot de l'époque : Grétry, Boïeldieu, Hérold, dont la grâce m'emplissait d'aise, qui m'emplirait aujourd'hui d'un ennui mortel. Oh ! ce n'est pas à ces maîtres charmants que j'en ai, mais à la musique dramatique ; mais au théâtre en général. Y ai-je été trop naguère ? Tout m'y paraît prévu, conventionnel, outré, fastidieux... Si par mégarde encore

80 SI LE GRAIN NE MEURT

parfois je m'y aventure, et si quelque ami près de moi ne me retient, j'ai bien du mal à attendre le premier entr'acte pour m'éclipser du moins décemment. Il a fallu dernièrement le Vieux Colombier, l'art et la ferveur de Copeau et la bonne humeur de sa troupe pour me réconcilier un peu avec les plaisirs de la scène. Mais je réserve les commentaires et reviens à mes souvenirs.

Depuis deux ans un enfant de mon âge venait passer près de moi les vacances ; maman, qui s'était ingéniée à me procurer ce camarade, y voyait un double avantage : faire profiter du bon air de la campagne un enfant peu fortuné qui sinon n'aurait pas quitté Paris de tout l'été, et m'arracher aux trop contemplatives joies de la pêche. Armand Bavretel avait pour fonction de me promener. Fils de pasteur, nécessairement. Il vint la première année avec Edmond Richard ; la seconde avec Richard l'aîné, chez qui j'étais déjà pensionnaire. C'était un enfant d'aspect plutôt frêle, aux traits délicats, fins, presque jolis ; son œil très vif et son aspect craintif lui donnaient l'air d'un écureuil ; il était de naturel espiègle et devenait rieur sitôt qu'il se sentait à

SI LE GRAIN NE MEURT 81

l'aise, mais le premier soir, tout dépaycé dans le grand salon de La Roque, malgré l'accueil affectueux d'Anna et de ma mère, le pauvre petit éclata en sanglots. Comme j'y allais aussi de toute mon affection, je fus plus que surpris et presque choqué par ces larmes ; il me semblait qu'il reconnaissait mal les prévenances de ma mère ; pour un peu j'aurais trouvé qu'il lui manquait. Je ne pouvais comprendre alors tout ce que le visage de la fortune peut présenter d'offensant pour un pauvre ; et pourtant le salon de La Roque n'avait rien de bien luxueux ; mais on s'y sentait à l'abri de cette meute de soucis qu'excite et fait aboyer la misère. Armand aussi quittait les siens pour la première fois, et je crois qu'il était de ceux qui se blessent à tout ce qui ne leur est pas familier. Du reste la fâcheuse impression de ce premier soir dura peu ; bientôt il se laissa cajoler par ma mère et par Anna qui avait de bonnes raisons pour le comprendre mieux encore. Pour moi j'étais ravi d'avoir un camarade, et remisai mes hameçons.

Notre plus grand amusement était de nous lancer à travers bois, à la manière des

82 SI LE GRAIN NE MEURT

« *Trappeurs de l'Arkansas* » dont Gustave Aimard nous racontait les aventures, dédaigneux des chemins tracés, ne reculant devant fourrés ni marécages, et ravis au contraire lorsque l'épaisseur des taillis nous obligeait à avancer péniblement sur les genoux et sur les mains, voire à plat-ventre, car nous tenions à déshonneur de biaiser.

Nous passions les après-midi du dimanche à Blancmesnil ; c'étaient alors d'épiques parties de cache-cache, fécondes en péripéties, car elles se jouaient dans la grande ferme, à travers granges, remises et n'importe quels bâtiments. Puis, après que nous eûmes éventé leurs mystères, nous en cherchâmes d'autres à La Roque, où vinrent Lionel et sa sœur Blandine ; nous montions à la ferme de la Cour Vesque (que mes parents appelaient Cour l'Evêque) et, là, les parties reprirent de plus belle, dans l'imprévu de ce décor nouveau. Blandine allait avec Armand, et je restais avec Lionel ; les uns cherchant, les autres se cachant sous des fagots, sous des bottes de foin, dans la paille ; on grimpait sur les toits, on passait par tous les pertuis, toutes les trappes, et par ce trou dangereux, au

dessus du pressoir, par où l'on fait crouler les pommes; on inventait, poursuivi, mainte acrobatie... Mais si passionnante que fût la poursuite, peut-être le contact avec les biens de la terre, les plongeurs dans l'épaisseur des récoltes, et les bains d'odeurs variées, faisaient-ils le plus vrai du plaisir. O parfum des luzernes séchées, âcres senteurs de la bauge aux pourceaux, de l'écurie ou de l'étable ! effluves capiteux du pressoir, et là, plus loin, entre les tonnes, ces courants d'air glacé où se mêle aux relents des futailles, une petite pointe de moisi. Oui, j'ai connu plus tard l'enivrante vapeur des vendanges, mais, pareil à la Sulamite qui demandait qu'on la soutînt avec des pommes, c'est l'éther exquis de celles-ci que je respire, de préférence à la douceur obtuse du moût. Lionel et moi, devant l'énorme tas de blé d'or qui s'effondrait en pentes molles sur le plancher net du grenier, nous mettions bas nos vestes, puis, les manches haut relevées, nous enfonçons nos bras jusqu'à l'épaule et sentions entre nos doigts ouverts glisser les menus grains frais.

Nous convînmes un jour de nous aménager, chacun séparément et secrètement, une

84 SI LE GRAIN NE MEURT

sorte de résidence particulière où chacun inviterait les trois autres qui apporteraient le goûter. Le sort me désigna le premier. J'avisai pour mon installation un bloc calcaire énorme, blanc, lisse et de fort bel aspect, mais perdu dans un fouillis d'orties, que je ne pus traverser que par un bond énorme, en m'aidant d'une perche et prenant un formidable élan. Je baptisai *le Pourquoi pas* mon beau domaine. Puis m'assis sur le bloc comme sur un trône, et j'attendis mes invités. Ils s'amènèrent enfin, mais quand ils virent le rempart d'orties qui me séparait d'eux, ils poussèrent les hauts cris. Je leur tendis la perche qui m'avait servi, afin qu'ils sautassent à leur tour ; mais ils ne s'en furent pas plus tôt saisis en riant, qu'ils s'enfuirent à toutes jambes, emportant et perche et goûter, m'abandonnant dans ce diable de retiro d'où, sans élan, j'eus le plus grand mal à sortir.

Armand Bavretel ne vint passer chez nous que deux étés. L'été de 84, mes cousines ne vinrent pas non plus, ou que peu de temps, et, me trouvant seul à La Roque, je fréquentai davantage Lionel. Non contents de

nous retrouver ouvertement le dimanche, jour où il était convenu que je goûtais à Blancmesnil, nous nous donnions de vrais rendez-vous d'amoureux, auxquels nous courions furtivement, le cœur battant et la pensée frémissante. Nous avions convenu d'une cachette, qui nous pût servir de poste restante ; pour savoir où et quand nous retrouver, nous échangeions des lettres bizarres, mystérieuses, cryptographiées et qu'on ne pouvait lire qu'à l'aide d'une grille ou d'une clef. La lettre était déposée dans un coffret clos, lequel se dissimulait dans la mousse, à la base d'un vieux pommier, dans un pré à l'orée du bois, à mi-distance exactement entre nos deux demeures. Sans doute il entraît de la simagrée dans l'exagération de nos sentiments l'un pour l'autre, et comme eût dit La Fontaine « un peu de faste », mais nullement d'hypocrisie, et après que l'un à l'autre nous eûmes fait serment d'amitié fidèle, je crois que, pour nous joindre, nous aurions traversé le feu. Lionel me persuada qu'un pacte aussi solennel nécessitait un gage ; il rompit en deux un fleuron de clématite, m'en remit une moitié, garda l'autre, qu'il jura de porter

sur lui comme talisman. J'enfermai mon demi-fleuron dans un petit sachet brodé que je suspendis à mon cou à la façon d'un scapulaire et que je gardai ainsi contre ma poitrine jusqu'à ma première communion.

Si passionnée que fût notre liaison, il ne s'y glissait de sensualité pas la moindre. Lionel, d'abord, était richement laid ; puis sans doute éprouvais-je déjà cette inhabileté foncière à mêler l'esprit et les sens, qui je crois m'est assez particulière, et qui devait bientôt devenir une des répugnances cardinales de ma vie. De son côté, Lionel, en digne petit-fils de Ch..., affichait des sentiments à la Corneille. Certain jour de départ, comme je m'approchais pour une accolade fraternelle, il me repoussa à bras tendus et, solennel :

— Non ; entre eux, les hommes ne s'embrassent pas !

Il avait un amical souci de m'introduire davantage dans sa vie et dans la coutume de sa famille. J'ai dit qu'il était orphelin ; Blancmesnil appartenait alors à son oncle, également gendre de Ch..., les deux frères de R... ayant épousé les deux sœurs. Monsieur de R... était député, et le fût resté

jusqu'à la fin de sa vie si, au début de l'affaire Dreyfus, il n'avait eu le courage unique de voter contre son parti (c'est dire qu'il était de la droite). Extrêmement bon et honnête, il manquait un peu de caractère, d'étoffe, ou enfin de je ne sais quoi qui lui eût permis de présider autrement que par l'âge et qu'en apparence, à cette table de famille nombreuse où les éléments les plus jeunes n'étaient pas toujours les plus soumis ; mais l'excellent homme avait déjà de la peine à faire figure suffisante aux côtés de sa femme, dont la supériorité l'exténuait. Madame de R... était du reste très calme, très douce et suffisamment prévenante ; rien dans le ton de sa voix ou dans ses manières ne cherchait à imposer ; mais, sans dire peut-être des choses bien neuves ou bien profondes, elle ne parlait jamais pour ne rien dire et n'exprimait jamais rien que de sensé (j'ajoute à mes souvenirs d'enfant d'autres souvenirs plus récents) de sorte que l'ascendant était réel qu'elle exerçait sur tous comme une naturelle souveraineté. Il ne me paraît pas que ses traits rappelassent beaucoup ceux de M. Ch...; mais elle avait été sa secrétaire, la confidente de sa pensée,

88 SI LE GRAIN NE MEURT

et certainement son prestige s'aggravait du poids conscient de ce passé.

En plus de Monsieur de R..., tout le monde dans la famille s'occupait plus ou moins de politique. Lionel, dans sa chambre, me faisait me découvrir devant une photographie du duc d'Orléans (je ne savais, alors, absolument pas qui c'était). Son frère aîné, qui travaillait l'opinion dans un département du midi, s'était fait blaquebouler et reblaquebouler aux élections. Le facteur apportait de Lisieux le courrier ; il arrivait pendant qu'on était à table ; chacun, grand ou petit, s'emparait aussitôt d'un journal ; on arrêtait de manger et, durant un long temps, sur tout le tour de la table l'invité que j'étais ne voyait plus un visage.

Le dimanche matin, dans le salon, Madame de R... faisait le culte ; auquel assistaient parents, enfants et serviteurs. Lionel, d'autorité, me faisait asseoir près de lui ; et, durant la prière, alors que nous étions agenouillés, il me prenait la main, qu'il gardait serrée dans la sienne, comme pour offrir à Dieu notre amitié.

Pourtant Lionel ne respirait pas toujours le sublime. A côté de la salle de culte

(j'ai dit que c'était le salon) se trouvait la bibliothèque, une vaste pièce carrée, aux murs tapissés de livres, où la *Grande Encyclopédie* avoisinait les œuvres de Corneille. A portée de la main, elle s'ouvrait aux curiosités de l'enfant ; dès que Lionel savait trouver déserte la pièce, il y fouillait éperdument. Un article menait à l'autre ; tout y était présenté avec vivacité, agrément et vigueur ; ces impertinents esprits forts du XVIII^e siècle s'entendaient admirablement à amuser, à étonner et à distraire en instruisant. Quand nous traversions la pièce, Lionel me poussait du coude (le dimanche il y avait toujours du monde à côté) et d'un clin d'œil m'indiquait les fameux bouquins, que je n'eus jamais l'heur de toucher. Du reste, d'esprit plus lent que Lionel, ou plus occupé, j'étais beaucoup moins curieux que lui de ces choses — on a compris de quoi je veux parler ; et lorsque ensuite il me racontait ses explorations au travers du dictionnaire, me faisait part de ses découvertes, je l'écoutais, mais plus ahuri qu'excité ; je l'écoutais, mais je ne l'interrogeais point. Je ne comprenais rien à demi-mot, et, l'an suivant encore, comme Lionel me racon-

90 SI LE GRAIN NE MEURT

tait, avec cet air supérieur et renseigné qu'il savait prendre, qu'il avait trouvé dans la bibliothèque abandonnée de son frère un livre des plus suggestifs : « *Les souvenirs d'un chien de chasse* », je crus d'abord qu'il s'agissait de vénerie.

Cependant la nouveauté de l'Encyclopédie s'épuisait et le temps vint que Lionel n'y trouva plus guère à apprendre. Par le plus singulier retour, nous fîmes alors, mais cette fois de conserve, des lectures du genre le plus sérieux : ce fut Bossuet, ce fut Fénelon, ce fut Pascal. A force de dire « l'année suivante » j'en arrive à ma seizième année. Je préparais mon instruction religieuse et la correspondance que j'avais commencé d'entretenir avec ma cousine m'inclinait également l'esprit. Cette année, passé l'été, Lionel et moi nous ne cessâmes pas de nous voir ; à Paris nous allions alternativement l'un chez l'autre. Rien de plus prétentieux que nos entretiens de cette époque, pour profitables qu'ils fussent ; nous avions la présomption d'étudier les grands écrivains susnommés ; nous commentions à qui mieux mieux des passages philosophiques, et que nous choisissions de

SI LE GRAIN NE MEURT 91

préférence dans le plus touffu du taillis. Les traités « de la concupiscence », « de la connaissance de Dieu et de soi-même », etc. furent mis en coupes réglées ; férus de grandiloquence, nous pensions cheminer terre à terre, tant que nous n'avions pas perdu pied ; nous élaborions d'abstruses gloses, des paraphrases qui me feraient rougir aujourd'hui si je les revoyais, mais qui tout de même nous bandaient l'esprit, et dont surtout était ridicule la satisfaction de nous-mêmes que nous y puisions.

J'achève avec Lionel, car notre belle amitié n'eut pas de suites, et je n'aurai pas l'occasion d'y revenir. Nous continuâmes de nous voir encore quelques années, mais avec de moins en moins de joie. Mes goûts, mes écrits lui déplaisaient et lui devinrent à scandale ; il tenta de m'amender d'abord, puis cessa de me fréquenter. Il était, je crois, de cette famille d'esprits qui ne sont susceptibles que d'amitiés dévalantes, je veux dire : accompagnées de condescendance et de protection. Même au plus chaud de notre passion il me faisait sentir que je n'étais pas né comme lui. La correspondance du comte de Montalembert avec son ami

92 SI LE GRAIN NE MEURT

Cornudet venait de paraître ; le livre (la nouvelle édition de 84) était sur les tables du salon de La Roque et de celui de Blancmesnil ; Lionel et moi, cédant au mouvement, nous nous exaltions sur ces lettres où Montalembert faisait figure de grand homme ; son amitié pour Cornudet était touchante ; Lionel rêvait notre amitié pareille ; bien entendu, c'était moi, Cornudet.

C'est sans doute aussi ce qui fait qu'il ne supportait pas qu'on lui apprît rien ; toujours il savait tout avant vous, et parfois il lui arrivait de vous réciter votre propre opinion comme sienne, oubliant qu'il vous la devait, ou de vous redonner avec suffisance le renseignement qu'il tenait de vous. En général il servait comme de son cru ce qu'il avait glané par ailleurs. Avec quel amusement j'avais retrouvé, dans une revue, le mot, absurde du reste, qu'il avait laissé tomber de si haut, comme un fruit de ses réflexions personnelles, du temps que nous découvrons Musset : « C'est un garçon coiffeur qui a dans son cœur une belle boîte à musique ». (Je n'aurais peut-être pas parlé de ce travers, si je n'avais lu dans les

Cahiers de Sainte-Beuve que Ch... en était pareillement entiché).

— Et Armand?

— Durant quelques mois je continuai d'aller le voir à Paris de loin en loin. Il habitait avec sa famille rue de l'A....., contre les halles centrales. Il vivait là, aux côtés de sa mère, digne femme, douce et réservée ; avec deux sœurs ; l'une, sensiblement plus âgée, s'était faite insignifiante, par effacement et affectueuse abnégation devant sa sœur cadette, comme il advient souvent, prenant à sa charge, pour autant qu'il pouvait me paraître, toutes les corvées et les soins les plus rebutants du ménage. La seconde sœur, du même âge à peu près qu'Armand, était charmante ; on eût dit qu'elle acceptait son rôle de représenter la grâce et la poésie dans cette sombre maison ; on la sentait choyée par tous et particulièrement par Armand, mais par celui-ci de la façon bizarre que je vais dire ensuite. Armand avait encore un grand frère, qui venait d'achever ses études de médecine et commençait à chercher clientèle ; je n'ai pas souvenir de l'avoir jamais rencontré. Quant au pasteur Bavretel, le père, la phi-

94 SI LE GRAIN NE MEURT

lanthropie le retenait sans doute et je ne le connaissais pas encore, lorsque soudain, certaine fin d'après-midi que Madame Bavretel avait convié à goûter quelques amis d'Armand, il fit, dans la salle à manger où nous partagions le gâteau des rois, une apparition sensationnelle. Ah ! juste ciel ! qu'il était laid ! C'était un homme court, carré des épaules ; avec des bras et des mains de gorille ; la dignité de la redingote pastorale accentuait encore l'inélégance de son aspect. Que dire de son chef ? Les cheveux grisonnants, huileux, par paquets de mèches plates lustrèrent son col ; les yeux globuleux roulaient hagardément sous des paupières épaisses ; le nez faisait un encombrement informe ; sa lèvre inférieure, tuméfiée, retombait en avant, molle, violette et baveuse. Il parut, et notre animation figea net. Il ne demeura parmi nous qu'un instant prononça quelque phrase insignifiante, comme :

— « Amusez-vous bien mes enfants, » ou

— « Que Dieu vous ait en sa sainte garde, » et sortit, entraînant à sa suite Madame Bavretel à qui il voulait dire quelques mots.

SI LE GRAIN NE MEURT 95

L'an suivant, dans les mêmes circonstances exactement, il fit exactement la même entrée, dit la même phrase, ou une exactement équivalente, et allait ressortir exactement de la même manière, suivi de son épouse, lorsque, celle-ci ayant eu la malencontreuse attention de m'appeler pour me présenter à lui, qui jusqu'alors ne me connaissait que de nom, le pasteur me tira à lui, ô horreur ! et, avant que j'eusse pu m'en défendre, m'embrassa.

Je ne le vis que ces deux fois, mais mon impression fut si vive qu'il ne cessa depuis lors de hanter mon imagination ; même il commença d'habiter un livre que je projetais d'écrire, et qu'il n'est pas encore dit que je n'écrirai pas, au travers duquel se fût répandue un peu de la fuligineuse atmosphère que j'avais respirée chez les Bavretel. Ici la pauvreté cessait d'être seulement privative, comme la croient les riches trop souvent ; on la sentait réelle, agressive, attentionnée ; elle régnait affreusement sur les esprits et sur les cœurs, s'insinuait partout, touchait aux endroits les plus secrets et les plus tendres, et faussait les ressorts délicats de la vie. Tout ce qui

s'éclaire à mes yeux aujourd'hui, j'étais mal éduqué pour le comprendre d'abord ; bien des anomalies, chez les Bavretel, ne me paraissaient étranges sans doute que parce que j'en discernais mal l'origine, et ne savais pas faire intervenir toujours et partout cette gêne que, par pudeur, la famille prenait tant de soin de cacher. Je n'étais pas précisément un enfant gâté ; j'ai dit déjà la vigilance de ma mère à ne m'avantager en rien sur d'autres camarades moins fortunés ; mais ma mère ne s'était jamais proposé de me faire échapper à mes habitudes et de rompre le cercle enchanté de mon bonheur. J'étais privilégié sans le savoir, comme j'étais Français et protestant sans le savoir ; sorti de quoi, tout me paraissait exotique. Et de même qu'il fallait une porte cochère à la maison que nous habitions, ou mieux : que « nous nous devons » comme disait ma tante Claire, d'avoir une porte cochère, de même « nous nous devons » de ne voyager jamais qu'en première classe, par exemple ; et de même, au théâtre, je ne concevais pas que des gens qui se respectent pussent aller ailleurs qu'au balcon. Quelles réactions une telle éducation me préparait,

SI LE GRAIN NE MEURT 97

il est prématuré d'en parler ; j'en suis encore au temps où, emmenant Armand à une matinée de l'Opéra-Comique, pour laquelle ma mère avait retenu deux places de seconde galerie — car, nous laissant, pour la première fois, aller seuls, elle avait jugé ces places suffisantes pour deux galopins de notre âge — je fus littéralement éperdu de me trouver sensiblement plus haut que de coutume, environné de gens qui me paraissaient du commun ; me précipitant au contrôle je versai tout l'argent que j'avais en poche, pour des suppléments qui nous permissent de regagner mon niveau. Il faut dire aussi que, pour une fois que j'invitais Armand, je souffrais de ne pas lui offrir le meilleur.

Donc, au jour de l'Épiphanie, Madame Bavretel conviait les amis d'Armand à venir « tirer les rois ». J'assistai plusieurs fois à cette petite fête ; pas chaque année pourtant, car à ce moment de l'hiver nous étions plus volontiers à Rouen ou dans le Midi, qu'à Paris ; mais je dus y aller encore assez tard, car je me souviens que cette bonne Madame Bavretel me présentait déjà comme un auteur illustre aux autres jeunes gens, tous plus ou moins illustres eux aussi.

II. 7

Evidemment l'arrière-souci du problématique avenir de la jeune sœur n'était pas absent de ces réunions. Madame Bavretel pensait que, parmi ces jeunes célébrités, un parti s'offrirait peut-être, et cette préoccupation, qu'elle eût voulu dissimuler et désavouer presque, était au contraire brutalement mise en lumière par la cynique intervention d'Armand, qui profitait du jour des rois pour se permettre les allusions les plus directes et les plus gênantes ; c'est lui qui taillait les parts du gâteau, et, connaissant la place de la fève, il s'arrangeait de manière à ce qu'elle échût à sa sœur ou à l'éventuel prétendant. En l'absence d'autres jeunes filles, force était qu'il la choisît pour reine. Mais alors, quelles plaisanteries ! Certainement Armand souffrait déjà du mal bizarre qui le porta quelques années plus tard à se tuer. Je ne puis m'expliquer autrement l'acharnement qu'il y mettait ; il n'avait de cesse que sa sœur ne fût en larmes, et, si les mots n'y suffisaient pas, il s'approchait pour la brutaliser, la pincer. Quoi ! la détestait-il ? Je crois qu'il l'adorait au contraire, et qu'il souffrait pour elle de tout, et aussi de ces mortifications qu'il lui

faisait subir, car il était de tendre nature et nullement cruel ; mais son obscur démon se plaisait à détériorer son amour. Avec nous Armand était nerveux, sémillant, mais toujours ce même esprit caustique envers soi-même, envers les siens, envers tout ce qu'il aimait, le poussait à rengerger sur la misère ; il désolait sa mère en exposant et désignant tout ce qu'elle aurait voulu cacher : les taches, les dépareillements, les déchirures, et mettait tous les invités mal à l'aise. Madame Bavretel s'affolait, concédait à demi, comme faisant la part du feu, mais gâtait le reste par trop d'excuses, par des : « Je sais bien que chez Monsieur Gide on n'oserait pas servir le gâteau des rois dans un plat ébréché », dont Armand soulignait la gaucherie en éclatant de rire insolemment ou s'écriant : « C'est le plat dans lequel j'ai mis les pieds », ou : « Ça te la coupe, mon vieux », exclamations qui s'échappaient de lui nerveusement et dont il paraissait à peine responsable. Qu'on imagine pour couronner la scène — Armand gouaillant, la mère protestant, la sœur pleurant, tous les hôtes dans leurs petits souliers — qu'on imagine l'entrée solennelle du pasteur!

100 SI LE GRAIN NE MEURT

J'expliquais à quel point mon éducation me rendait sensible à l'exotisme de la misère, mais il s'y joignait ici je ne sais quoi de grimaçant et de contraint, de courtois et de saugrenu qui portait à la tête et, au bout de peu de temps, me faisait perdre complètement la notion de la réalité ; tout commençait à flotter autour de moi, à se déconsister, à verser dans le fantastique, non seulement le lieu, les gens, les propos, mais moi-même, ma propre voix, que j'entendais comme à distance et dont les sonorités m'étonnaient. Parfois il me paraissait qu'Armand n'était pas inconscient de toute cette bizarrerie, mais s'efforçait d'y concourir, tant était juste et pour ainsi dire : attendue la note aigre qu'il apportait dans ce concert ; bien plus, il me semblait enfin que Madame Bavretel elle-même se grisait de cette affolante harmonie, lorsqu'elle présentait à l'auteur des *Cahiers d'André Walter* « ce livre si remarquable que vous avez lu certainement », Monsieur Dehelly, « premier prix de diction au Conservatoire, dont tous les journaux ont fait l'éloge » et chaque invité sur ce mode, de sorte que moi-même, et Dehelly et tous les autres,

SI LE GRAIN NE MEURT 101

bientôt, fantoches irréels, nous parlions, nous gesticulions sous la dictée de l'atmosphère que nous avions nous-mêmes créée. On était tout surpris, en sortant, de se retrouver dans la rue.

Je revis Armand... Ce jour-là, je fus reçu par la sœur aînée. Elle était seule dans l'appartement. Elle me dit que je trouverais Armand, deux étages au-dessus, dans sa chambre ; car il avait fait dire qu'il ne descendrait pas. Je savais où était sa chambre, mais n'y étais encore jamais entré. Elle donnait directement sur l'escalier, en face du logement où son frère avait ouvert un cabinet de consultation, si je ne me trompe. C'était une pièce point trop petite, mais très sombre, qui prenait air sur une courette, et vers laquelle un hideux réflecteur de zinc gondolé rabattait des reflets blafards. Armand était étendu, tout vêtu, sur son lit défait ; il avait gardé sa chemise de nuit ; il était mal rasé ; sans cravate. Il se leva quand j'entrai, et me serra dans ses bras, ce qu'il ne faisait pas d'habitude. Je ne me souviens pas du début de notre conversation. Sans doute étais-je beaucoup plus

102 SI LE GRAIN NE MEURT

entait si mauvais

occupé par l'aspect de sa chambre que par ce qu'il me disait. Il n'y avait pas dans toute la pièce le moindre objet où poser agréablement le regard ; la misère, la laidéur, la noirceur étaient étouffantes, au point que bientôt je lui demandai s'il ne consentirait pas à m'accompagner au dehors.

— Je ne sors plus, dit-il sommairement ?

— Pourquoi ?

— Tu vois bien que je ne peux pas sortir comme je suis.

J'insistai, lui dis qu'il pouvait mettre un col et que je me souciais peu qu'il fût ou non rasé.

— Je ne suis pas lavé non plus, protesta-t-il. Puis, avec une sorte de ricanement douloureux, il m'annonça qu'il ne se lavait plus, et que c'était pour cela que ça sentait si mauvais dans la pièce ; qu'il n'en sortait que pour les repas et n'avait plus mis les pieds dehors depuis vingt jours.

— Que fais-tu ?

— Rien.

Voyant que je cherchais à distinguer les titres des quelques livres qui traînaient sur un coin de table, auprès de son lit :

— Tu veux savoir ce que je lis?

Il me tendit la *Pucelle* de Voltaire, que depuis longtemps je savais être son livre de chevet, le *Citateur* de Pigault-Lebrun, et le *Cocu* de Paul de Cock. Puis, mis en veine de confiance, il m'expliqua bizarrement qu'il s'enfermait parce qu'il n'était capable de faire que du mal, qu'il savait qu'il nuisait aux autres, leur déplaisait, les dégoûtait; que d'ailleurs il avait beaucoup moins d'esprit qu'il n'avait l'air d'en avoir, et que même le peu qu'il en avait il ne savait plus s'en servir.

Je me dis aujourd'hui que je n'aurais pas dû l'abandonner dans cet état; que du moins j'aurais dû lui parler davantage; il est certain que l'aspect d'Armand et sa conversation ne m'affectèrent pas alors autant qu'ils eussent fait plus tard. Il faut que j'ajoute ceci: il me semble bien me souvenir qu'il me demanda brusquement ce que je pensais du suicide, et qu'alors, le regardant dans les yeux, je répondis que, dans certains cas, le suicide me paraissait louable — avec un cynisme dont en ce temps j'étais bien capable — mais je ne suis pas certain de n'avoir pas imaginé tout cela par la suite, à

104 SI LE GRAIN NE MEURT

force de remuer dans ma tête ce dernier entretien et de l'apprêter pour le livre où je me proposais de faire figurer également le pasteur.

J'y repensai particulièrement lorsqu'à quelques années de là, (je l'avais, entre temps, perdu de vue) je reçus le faire-part de la mort d'Armand. J'étais en voyage et ne pus aller à son enterrement. Quand je revis un peu plus tard sa malheureuse mère, je n'osai l'interroger. C'est indirectement que j'appris qu'Armand s'était jeté dans la Seine.

VII

Sur le seuil de cette année (1884) il m'arriva une aventure extraordinaire. Au matin du premier jour de l'an j'étais allé embrasser Anna qui, comme je l'ai dit, habitait rue de Vaugirard. Je revenais, joyeux déjà, content de moi, du ciel et des hommes, curieux de tout, amusé d'un rien et riche immensément de l'avenir. Je ne sais pourquoi, ce jour-là, je pris pour m'en revenir, au lieu de la rue Saint-Placide qui était mon chemin habituel, une petite rue sur la gauche, qui lui est parallèle ; par amusement, par simple plaisir de changer. Il était près de midi ; l'air était clair et le soleil presque chaud coupait l'étroite rue dans sa longueur, de sorte qu'un trottoir était lumineux, l'autre sombre.

A mi-chemin, quittant le soleil, je voulus goûter de l'ombre. J'étais si joyeux que je chantais en marchant et sautais en levant les yeux vers le ciel. C'est alors que je vis

106 SI LE GRAIN NE MEURT

descendre vers moi, comme une réponse à ma joie, une petite chose voletante et dorée, comme un morceau de soleil trouant l'ombre, qui m'approcha, battant de l'aile, et vint se poser sur ma casquette, à la manière du Saint-Esprit. Je levai la main; un joli canari s'y logea; il palpitait comme mon cœur, que je sentais léger et comme ailé dans ma poitrine. Certainement l'excès de ma joie était manifeste au dehors, si non aux sens obtus des hommes; certainement pour des yeux un peu délicats je devais scintiller tout entier comme un miroir à alouettes et mon rayonnement avait attiré cette créature du ciel.

Je revins en courant près de ma mère, ravi de rapporter le canari; mais surtout ce qui me gonflait, ce qui me soulevait de terre, c'était l'enthousiasmante assurance d'avoir été désigné du ciel par l'oiseau. Déjà j'étais passablement enclin à me croire une vocation; je veux dire une vocation d'ordre mystique; il me sembla qu'une sorte de pacte secret me liait désormais, et lorsque j'entendais ma mère souhaiter pour moi telle ou telle carrière, celle des *Eaux et Forêts* par exemple qui lui semblait devoir

SI, LE GRAIN NE MEURT 107

convenir particulièrement à mes goûts, je me prêtais à ses projets par convenance, du bout du cœur, comme on se prêterait à un jeu, mais sachant bien que l'intérêt vital est ailleurs. Pour un peu j'aurais dit à ma mère : Comment disposerais-je de moi ? Ne sais-tu pas que je n'en ai pas le droit ? N'as-tu donc pas compris que je suis élu ? — Il me semble même qu'un jour qu'elle me poussait sur le choix d'une profession, je lui sortis quelque chose de cela.

Le serin (c'était une serine) alla rejoindre, dans une vaste cage, une nichée de chardonnerets que j'avais rapportée de La Roque ; avec laquelle il fit très bon ménage. J'étais ravi. Mais le plus surprenant reste à dire : à quelques jours de là, un matin que je me rendais à Batignolles où habitait à présent M. Richard, voici que, sur le Boulevard Saint-Germain, au moment que je m'apprêtais à le traverser, je vis s'abattre, obliquement, vers le milieu de la chaussée... avais-je la berlue ? Encore un canari ! Je m'élançai ; mais, un peu plus farouche que l'autre, échappé de la même cage sans doute, cet oiseau me fuyait, s'envolait plus loin, non d'un vol franc, du reste, mais par courtes

108 SI LE GRAIN NE MEURT

étapes, rasant le sol, comme un oiseau jusqu'à présent captif et que la liberté de son vol étourdit. Je le poursuivis quelque temps ; le long de la ligne de tramways, il m'éluda trois fois, mais enfin je parvins à le couvrir de ma casquette. C'était entre deux rails, à l'instant qu'un tramway menaçait de nous écraser tous les deux.

Cette chasse m'avait mis en retard pour ma leçon ; je courus chez mon professeur, éperdu de joie, délirant, tenant mon canari dans mes mains closes. M. Richard n'était pas difficile à distraire ; gentiment, l'heure de la leçon se passa à la recherche d'une minuscule cage provisoire dans quoi je pusse ramener rue de Commaille mon oiseau. Moi qui précisément souhaitais un mâle pour ma serine ! Le voir tomber du ciel à nouveau, voici qui tenait du miracle. Qu'à moi fussent réservées de si gracieuses aventures, j'en ressentais un orgueil fou, bien plus que de quelque haut fait que j'aurais accompli moi-même. Décidément j'étais prédestiné. Je n'allais plus que les regards en l'air, attendant du ciel, comme Elie, mon plaisir et ma nourriture.

Mes canaris firent souche et, quelques

SI LE GRAIN NE MEURT 109

semaines plus tard, si grande que fût ma cage, mes protégés s'y bouscullaient. Les dimanches, jours de sortie de mon cousin Edouard, on les lâchait tous dans ma chambre ; ils s'ébattaient, fientaient de tous côtés ; ils posaient sur nos têtes, sur le haut des meubles, sur des cordons tendus, et sur quelques ramures rapportées du Bois de Boulogne ou de la forêt de Meudon, qu'on coinçait dans des tiroirs, qu'on fichait horizontales dans des trous de serrures, ou verticales dans des pots. Au rez de chaussée, dans un dédale de tapis, ingénieusement entassés, folâtrait une famille de souris blanches. Je fais grâce de l'aquarium.

Diverses raisons avaient ramené les Richard dans Paris : l'élévation des loyers dans le quartier de Passy ; le désir de se rapprocher d'un lycée où le petit Blaise pût commencer ses études ; l'espoir des répétitions aux élèves de ce lycée. Il faut dire aussi que Madame Bertrand avait pris le parti de s'installer de son côté, avec sa fille, ce qui certainement amenait une grande défaillance de budget. Enfin les deux miss pensionnaires avaient repassé le détroit. Edmond Richard était reparti pour Guéret.

110 SI LE GRAIN NE MEURT

Moi-même je n'habitais plus chez Monsieur Richard ; j'arrivais chez lui chaque matin, vers 9 heures ; j'y déjeûnais et rentrais rue de Commaille pour le dîner. A la reprise des classes, cette année, j'avais bien essayé de nouveau de l'Ecole Alsacienne et m'y étais cramponné quelques mois ; mais, de nouveau, des maux de tête des plus gênants m'avaient empêché, et force avait été de reprendre l'autre régime, je veux dire cette instruction rompue, indulgente et n'appuyant pas trop le licol. Monsieur Richard s'y entendait à merveille, étant de tempérament musardeur. Que de fois la promenade nous tint-elle lieu de leçon ! Le soleil vaporisait-il notre zèle, on s'écriait : C'est péché de rester enfermé par ce beau temps ! — D'abord nous flânions par les rues, reflétant, observant, réflexionnant ; mais, l'an suivant, nos promenades eurent un but : pour je ne sais quel motif, M. Richard se mit en tête de redéménager ; le logement qu'il avait pris ne faisait décidément pas son affaire ; il fallait chercher mieux... Alors, autant par jeu que par besoin, nous courûmes l'écriteau et visitâmes tout ce qui se présentait « à louer ».

SI LE GRAIN NE MEURT 111

En avons-nous gravi, des étages, dans des immeubles luxueux, dans des taudis ! Nous chassions de préférence le matin. Il arrivait souvent que le gîte n'était pas vide et que nous surprinions à leur petit lever les habitants. Ces voyages de découverte m'instruisaient plus que la lecture de maints romans. Nous chassions à l'entour du lycée Condorcet, de la gare Saint-Lazare et dans le quartier dit : de l'Europe ; je laisse à penser le gibier que parfois nous levions. M. Richard s'en amusait aussi ; il avait soin de me précéder dans les pièces, par décence, et parfois, se retournant vers moi, criait brusquement : Ne venez pas ! Mais j'avais le temps néanmoins d'en voir beaucoup, et, de certaines de ces visites domiciliaires, je ressortais tout ahuri. Avec une autre nature que la mienne, cette indirecte initiation eût présenté bien des dangers ; mais l'amusement que j'y prenais ne me troublait guère et ne m'échauffait que l'esprit ; bien mieux : j'y cultivais plutôt une sorte de réprobation pour ce que j'entrevois de la débauche, contre quoi mon instinct secrètement m'insurgeait. Et peut-être quelque aventure particulière-

112 SI LE GRAIN NE MEURT

ment scabreuse éclaira-t-elle enfin M. Richard sur l'incongruité de ces visites : il y mit le holà. A moins que tout simplement il eût fini par trouver un logis à sa convenance. Toujours est-il que nous arrê tâmes de chercher.

En dehors des leçons je lisais beaucoup. C'était le temps où le *Journal intime* d'Amiel faisait fureur ; M. Richard me l'avait indiqué, m'en avait lu de longs passages ; il y trouvait un complaisant reflet de ses indécisions, de ses retombements, de ses doutes, et comme une sorte d'excuse ou même d'autorisation ; pour moi je ne laissais pas d'être sensible au charme ambigu de cette préciosité morale, plutôt que ne me rebutait l'amphigouri du parler suisse, qui m'exaspère tant, lorsqu'il m'arrive de rouvrir ce livre aujourd'hui. Puis aussi je céda is à M. Richard et j'admirais par sympathie, ou mieux, comme il advient souvent, pour ne pas me trouver en reste ; au demeurant le plus sincèrement du monde.

A la table des Richard s'assey aient deux pensionnaires ; l'un un peu plus âgé que moi, l'autre d'un ou deux ans plus jeune. Adrien Giffard, l'aîné, était un orphelin de

SI LE GRAIN NE MEURT 113

père et de mère, sans frères ni sœurs, une sorte d'enfant trouvé ; je ne sais trop à la suite de quelles aventures il avait fini par échouer chez les Richard. C'était un de ces êtres de second plan qui semblent ne figurer dans la vie qu'en comparse et pour grossir un nombre. Il n'était ni méchant ni bon, ni gai ni triste et ne s'intéressait jamais qu'à demi. Il vint à La Roque avec M. Richard l'année précisément que cessa d'y venir Armand. Les premiers temps il y fut très malheureux parce qu'il n'osait fumer tout son souf, par égard pour ma mère ; il en tomba presque malade ; ce que voyant, on mit à sa disposition tout le tabac qu'il voulut, et il s'enfonça dans une fumerie sans arrêt.

Quand j'étudiais mon piano, il s'approchait, collait son oreille au bois de l'instrument et restait, aussi longtemps que je faisais des gammes, dans un état proche de la félicité ; puis s'en allait, sitôt que je commençais un morceau. Il disait :

— Ça n'est pas que j'aime la musique. Mais c'est les exercices que vous faites qui me plaisent.

Lui-même, s'essayait sur une flûte de

114 SI LE GRAIN NE MEURT

bazar. Ma mère lui faisait peur. Elle représentait pour lui, j'imagine, un degré de la civilisation qui lui donnait le vertige. Il arriva qu'un jour, au cours d'une promenade, en traversant une haie (car il n'était pas bien adroit) une ronce au derrière lui déchira son pantalon. L'idée de devoir réparer dans cet état devant ma mère le terrifia au point qu'il s'enfuit et qu'on ne le revit pas de deux jours — qu'il passa, couchant on ne sut où et se nourrissant on ne sut comment.

— Ce qui m'a fait revenir, me confia-t-il ensuite, c'est le tabac. Tout le reste, je m'en passe.

Bernard Tissaudier était un gros garçon réjoui, franc, coloré, aux cheveux noirs taillés en brosse ; plein de bon sens, aimant à causer, et vers qui me poussait une sympathie assez vive. Le soir, quittant M. Richard, chez qui nous n'étions l'un et l'autre que demi-pensionnaires, nous faisons volontiers un bout de route ensemble, en bavardant ; un de nos thèmes favoris était l'éducation des enfants. Nous nous entendions à merveille pour reconnaître que les Richard, tant M. que M^{me}, élevaient dé-

SI LE GRAIN NE MEURT 115

plorablement les leurs, et nous naviguions de conserve sur l'océan des théories — car en ce temps je ne savais pas encore à quel point le natif l'emporte sur l'acquis, et qu'à travers tous les apprêts, les empois, les repassages et les plis, la naturelle étoffe reparaît, qui se tient, d'après le tissu, raide ou floche. Je projetais alors d'écrire un traité sur l'éducation et lui en promettais la dédicace.

Adrien Giffard suivait les cours de Lakanal. Bernard Tissaudier allait au lycée Condorcet. Or il arriva que ma mère, un soir, lisant certain article de journal, se récria et me dit sur un ton interrogatif :

— J'espère au moins que ton ami Tissaudier, en sortant du lycée, ne passe pas par le passage du Havre? (Il faut dire, pour ceux qui l'ignorent, que ledit passage est à quelques pas du lycée).

Comme je ne m'étais jamais inquiété de l'itinéraire de mon ami Tissaudier, la question demeura sans réponse. Maman reprit :

— Tu devrais lui dire de l'éviter.

La voix de maman était grave, et elle fronçait les sourcils comme je me souviens que faisait le capitaine du navire, certain

jour de traversée orageuse entre le Havre et Honfleur.

— Pourquoi?

— Parce que je lis dans le journal que le passage du Havre est extrêmement mal fréquenté.

Elle n'en dit pas davantage, mais je restai tout troublé par ces énigmatiques paroles. Je comprenais bien, à peu près, ce que ce mot « mal fréquenté » prétendait dire, mais mon imagination, que ne refrénait aucune idée des convenances ni des lois, me représenta tout aussitôt le passage du Havre (où je n'étais jamais entré) comme un lieu de stupre, une géhenne, le Roncevaux des bonnes mœurs. Malgré mes explorations à travers les appartements des cocottes, j'étais demeuré, à quinze ans, incroyablement ignorant des alentours de la débauche; tout ce que j'en imaginais n'avait aucun fondement dans le réel; je brodais et chargeais aussi bien dans l'indécent, dans le charmant et dans l'horrible — dans l'horrible surtout, à cause de cette instinctive réprobation dont je parlais plus haut: je voyais par exemple mon pauvre Tissaudier orgiastiquement lacéré par les hétaires. Et

d'y penser, chez M. Richard, mon cœur se serrait, tandis que je contemplais ce bon gros garçon rouge et joufflu, si calme, si joyeux, si simple... Nous étions seuls dans la pièce, Adrien Giffard, lui et moi, faisant nos devoirs. Enfin je n'y tins plus, et d'une voix étranglée par l'angoisse, je lui demandai :

— Bernard, quand tu sors du lycée, tu ne prends pas par le passage du Havre, au moins ?

Il ne dit d'abord oui, ni non ; mais répondant à ma question par une autre question, que l'inattendu de mon interrogation rendait naturelle :

— Pourquoi est-ce que tu me demandes ça ? fit-il en ouvrant de grands yeux.

Soudain quelque chose d'énorme, de religieux, de panique, envahit mon cœur, comme à la mort du petit Raoul, ou comme le jour où je m'étais senti séparé, forclos et, tout secoué de sanglots, me précipitant aux genoux de mon camarade :

— Bernard ! Oh ! Je t'en supplie : n'y va pas.

L'accent de mes paroles, ma véhémence, mes larmes étaient d'un fou. Adrien recu-

118 SI LE GRAIN NE MEURT

lait sa chaise et roulait des yeux effarés. Mais Bernard Tissaudier, d'éducation puritaine ainsi que moi, ne se méprit pas un instant sur la nature de mon angoisse ; du ton le plus naturel et le plus propre à me calmer :

— Tu crois donc que je ne connais pas le métier ? me dit-il.

Je jure que ce furent là ses paroles ; mon émotion retomba net ; j'entrevis aussitôt qu'il en savait aussi long ou plus long que moi sur ces matières, et certes le regard qu'il y portait, droit, ferme et même quelque peu chargé d'ironie, était plus rassurant que mon désordre ; mais c'est précisément là ce qui me renversait : que le dragon que je m'étais fait de *cela*, on le pût considérer de sang froid et sans frissonner d'épouvante. Le mot « métier » sonnait péniblement à mon oreille, apportant une signification pratique et vulgaire où je n'avais vu jusqu'alors qu'un pathétique mélange de hideur et de poésie ; je crois bien que je ne m'étais encore jamais avisé que la question d'argent entrât en rien dans la débauche, ni que la volupté se finançât ; ou peut-être, (car pourtant j'avais quelque lecture et ne

SI LE GRAIN NE MEURT 119

voudrais pas me peindre par trop niais) était-ce de voir quelqu'un de plus jeune, et j'allais dire : de plus tendre que moi, le savoir, qui me désarçonnait ainsi. La seule connaissance de cela me paraissait déjà flétrissante. Il s'y mêlait également je ne sais quelle affection, peut-être à mon insu frémissante, quel besoin fraternel de protection, et le dépit de le voir tourné...

Cependant, comme après la répartition de Tissaudier je demeurais pantois et prêt à ne plus sentir que mon ridicule, lui me tapa sur l'épaule et riant, d'un gros rire bien franc, bien positif :

— Tu n'as pas besoin d'avoir peur pour moi, va ! reprit-il d'un ton qui remettait tout à sa place.

J'ai décrit de mon mieux cette sorte de suffocation profonde, accompagnée de larmes, de sanglots, à quoi j'étais sujet, et qui, dans les trois premières manifestations que j'en eus et que j'ai redites, me surprit moi-même si fort. Je crains pourtant qu'elle ne demeure parfaitement incompréhensible à qui n'a connu rien d'approchant. Depuis, les accès de cette étrange aura, loin de devenir moins fréquents, s'acclimatèrent, mais tem-

120 SI LE GRAIN NE MEURT

pérés, maîtrisés, apprivoisés pour ainsi dire, de sorte que j'appris à n'en être effrayé, non plus que Socrate de son démon familier. Je compris vite que l'ivresse sans vin n'est autre que l'état lyrique, et que l'instant heureux où me secouait ce délire était celui que Dionysos me visitait. Hélas ! pour qui connut le dieu, combien mornes et désespérées les périodes débilitées où il ne consent plus à paraître !

Si Bernard Tissaudier n'avait été que peu remué par le pathos de ma sortie, combien je le fus, en revanche, par la bonhomie souriante de sa réplique ! C'est à la suite de cette conversation, il me semble, sinon peut-être aussitôt après, que je commençai de prêter attention à certains spectacles de la rue. Ma tante Démarest habitait Boulevard Saint-Germain, à peu près en face du théâtre Cluny, ou, plus exactement, de cette rue montante qui mène au Collège de France, dont on voyait la façade du balcon de son appartement, lequel était au quatrième. La maison avait porte cochère, il est vrai ; mais comment ma tante, avec ses goûts et ses principes, avait-elle été choisir ce quartier ? Entre le bou' Mich' et la place

SI LE GRAIN NE MEURT 121

Maub', à la tombée du jour, le trottoir commençait de s'achalander. Albert avait mis en garde ma mère :

— Je crois, ma tante, lui avait-il dit devant moi, qu'il est préférable que ce grand garçon rentre avec vous, le soir, quand vous venez dîner ici (c'était tous les quinze jours). Et même, pour vous en retourner, vous ferez mieux de suivre le milieu de la chaussée, jusqu'à la station du tramway.

Je ne sais si j'avais tout à fait compris. Mais un soir, contrairement à ma coutume qui était de courir sans arrêt depuis la rue du Bac jusqu'à la porte de ma tante, mettant mon orgueil à devancer le tramway où j'avais fait monter ma mère, certain soir dis-je — et c'était un soir de printemps — comme ma mère avait passé l'après-midi chez sa sœur et que j'étais parti plus tôt qu'à l'ordinaire, j'allais plus lentement, jouissant de la tiédeur nouvelle. Et déjà j'étais presque arrivé, lorsque je m'avisai de l'allure bizarre de certaines femmes en cheveux, qui vaguaient de-ci de-là, comme indécises, et précisément à l'endroit où je devais passer. Ce mot de « métier » dont

122 SI LE GRAIN NE MEURT

s'était servi Tissaudier, retentit dans mon souvenir ; j'hésitai, le temps d'un éclair, si je ne quitterais pas le trottoir, pour n'avoir pas à passer près d'elles ; mais quelque chose en moi presque toujours l'emporte sur la peur : c'est la peur de la lâcheté ; je continuai donc d'avancer. Brusquement, tout contre moi, une autre de ces femmes, que d'abord je n'avais pas remarquée ou qui bondit de dessous une porte, vint me dévisager, me barrant la route. Je dus faire un brusque détour, et de quel pas chancelant, précipité ! Elle alors, qui d'abord chantait, s'écria d'une voix à la fois grondeuse, moqueuse et enjouée :

— Mais il ne faut pas avoir peur comme ça, mon joli garçon !

Un flot de sang me monta au visage. J'étais ému comme si je l'avais échappé belle.

Nombre d'années après, ces quêtantes créatures m'inspiraient encore autant de terreur que des vitrioleuses. Mon éducation puritaine encourageait à l'excès une retenue naturelle où je ne voyais point malice. Mon incuriosité à l'égard de l'autre sexe était totale ; tout le mystère féminin, si

SI LE GRAIN NE MEURT 123

j'eusse pu le découvrir d'un geste, ce geste, je ne l'eusse point fait; je m'abandonnais à cette flatterie d'appeler réprobation mes répugnances et de prendre mon aversion pour vertu; je vivais replié, contraint, et m'étais fait un idéal de résistance; si je cédaï, c'était au vice; j'étais sans attention pour les provocations du dehors. Au surplus, à cet âge, et sur ces questions, avec quelle générosité l'on se dupe! Certains jours qu'il m'arrive de croire au diable, quand je pense à mes saintes révoltes, à mes nobles hérissements, il me semble entendre l'*autre* rire et se frotter les mains dans l'ombre. Mais pouvais-je pressentir quels lacs... Ce n'est pas le lieu d'en parler.

En décrivant notre appartement, j'ai réservé la bibliothèque. C'est que, depuis la mort de mon père, ma mère ne m'y laissait plus pénétrer. La pièce restait fermée à clef; et, bien que située à une extrémité de l'appartement, il me semblait qu'elle en faisait le centre; mes pensées, mes ambitions, mes désirs gravitaient autour. C'était, dans l'esprit de ma mère, une sorte de sanctuaire où respirait le cher souvenir

124 SI LE GRAIN NE MEURT

du défunt ; sans doute elle eût trouvé mal-séant que je prisse trop vite sa place ; je crois aussi qu'elle balayait de son mieux tout ce qui, à mes propres yeux, pouvait souffler mon importance ; enfin dirai-je qu'il ne lui paraissait pas prudent de mettre à la disposition de mon avidité tous ces livres qui n'étaient rien moins que des livres d'enfant. A l'approche de ma seizième année pourtant, Albert commença d'intercéder en ma faveur ; je surpris quelques bribes de discussion ; maman s'écriait :

— Il va mettre la bibliothèque au pillage.

Albert argüait doucement que le goût que j'avais pour la lecture méritait d'être encouragé.

— Il a bien assez à faire avec les livres du couloir et ceux de sa chambre. Attendons qu'il les ait tous lus, ripostait ma mère.

— Ne craignez-vous pas de prêter à ceux du cabinet un attrait de fruit défendu ?

Ma mère protestait que « à ce compte-là on ne devrait jamais rien défendre ». Elle se débattit ainsi quelque temps, puis finit par céder, comme elle faisait presque toujours lorsque c'était Albert qui lui tenait tête, parce qu'elle avait pour lui beaucoup

ou jours lorsque c'

SI LE GRAIN NE MEURT 125

d'affection, beaucoup d'estime, et parce que le bon sens, avec elle, finissait toujours par triompher.

A dire vrai, non, l'interdiction n'ajoutait rien à l'attrait de cette pièce ; ou qu'un peu de mystère en sus. Je ne suis pas de ces tempéraments qui d'abord s'insurgent ; au contraire il m'a toujours plu d'obéir, de me plier aux règles, de céder, et, de plus, j'avais une particulière horreur pour ce que l'on fait en cachette ; s'il m'est arrivé par la suite et trop souvent, hélas ! de devoir dissimuler, je n'ai jamais accepté cette feinte que comme une protection provisoire comportant le constant espoir et même la résolution d'amener bientôt tout au grand jour. Et n'est-ce pas pourquoi j'écris aujourd'hui ces mémoires?... Pour en revenir à mes lectures de naguère, je puis dire que je n'ai pas souvenir d'une seule, faite dans le dos de ma mère ; je mettais mon honneur à ne pas la tromper. Qu'avaient donc de si particulier les livres de la bibliothèque ? Ils avaient d'abord pour eux leur bel aspect. Puis, tandis que dans ma chambre et dans le couloir abondaient presque uniquement les livres d'histoire, d'exégèse ou de cri-

126 SI LE GRAIN NE MEURT

tique, dans le cabinet de mon père je découvrais les auteurs mêmes dont ces livres de critique parlaient.

A peu près convaincue par Albert, ma mère ne céda pourtant pas tout d'un coup ; elle composa. Il fut admis que j'entrerais dans la pièce, mais avec elle ; que je choiserais tel ou tel livre qui me plairait et qu'elle m'autoriserait à le lire, mais avec elle, à haute voix. Le premier livre sur lequel mon choix s'abattit fut le premier volume des poésies complètes de Gautier.

Je faisais volontiers lecture à ma mère, mais, par souci de se former le goût, par méfiance de son jugement personnel, les livres qui obtenaient sa faveur étaient d'un genre tout différent. C'étaient les niaises et fastidieuses études de Paul Albert ; c'était le *cours de littérature dramatique* de Saint-Marc-Girardin dont, à raison d'un chapitre par jour, nous venions d'absorber l'un après l'autre les cinq volumes. J'admire que de tels aliments ne m'aient pas davantage rebuté. Mais non ; j'y prenais plaisir au contraire et, tant était pressant mon appétit, j'allais de préférence au plus scolaire, au plus compact, au plus ardu. J'estime

aujourd'hui que ma mère n'avait point tort, du reste, d'accorder tant aux ouvrages de critique ; son tort était de ne les pas mieux choisir ; mais personne ne la renseignait. Et puis ! si j'eusse lu tout aussitôt les *Lundis* de Sainte-Beuve, ou la *Littérature Anglaise* de Taine, en eussé-je pu déjà tirer profit, comme je devais faire plus tard ? L'important était d'occuper mon esprit.

Si l'on s'étonne que ma mère ne me dirigeât point, de préférence, ou également du moins, vers des livres d'histoire, je répondrai que rien ne décourageait plus mon esprit. C'est une infirmité sur laquelle il faudra tout à l'heure que je m'explique. Un bon maître aurait peut-être éveillé mon intérêt s'il eût su, tout au travers des faits, montrer le jeu des caractères ; mais ma chance voulut que, pour m'enseigner l'histoire, je n'eusse jamais affaire qu'à des cuistres. Maintes fois, depuis, j'ai voulu forcer ma nature et m'y suis appliqué de mon mieux ; mais mon cerveau reste rebelle, et du plus brillant des récits ne retient rien — sinon ce qui s'inscrit en deça des événements, comme en marge, et les conclusions qu'un moraliste en peut tirer.

128 SI LE GRAIN NE MEURT

Avec quelle reconnaissance je lus, au sortir de ma rhétorique, les pages où Schopenhauer tente d'établir le départ entre l'esprit de l'historien et celui du poète : Et voilà donc pourquoi je n'entends rien à l'histoire ! me disais-je avec ravissement : c'est que je suis poète. C'est poète que je veux être ! C'est poète que je suis !

*« Was sich nie und nirgends hat begeben
Das allein veraltet nie. »*

Et je me répétais la phrase qu'il cite d'Aristote : « C'est une plus importante chose, la philosophie, et c'en est une plus belle, la poésie — que l'histoire ». Mais je reviens à ma lecture de Gautier.

Me voici donc un soir, dans la chambre de ma mère, assis près d'elle, avec ce livre qu'elle m'a permis de prendre dans une petite bibliothèque vitrée, réservée plus particulièrement aux poètes. Et je me lance dans la lecture à haute voix d'*Albertus*. *Albertus* ou *l'Ame et le Péché*... De quel prestige s'auréolait encore en ce temps le nom de Gautier ! Puis l'impertinent sous-titre : *Poème théologique*, m'attirait. Gautier

SI LE GRAIN NE MEURT 129

représentait pour moi, comme pour tant d'autres écoliers d'alors, le dédain du convenu, l'émancipation, la licence. Et certes il entraît du défi dans mon choix. Maman voulait m'accompagner : nous verrions qui de nous deux, le premier, crierait grâce. — Mais du défi surtout contre moi-même ; comme lorsque, peu de mois auparavant, je m'étais contraint d'entrer, et avec quel raidissement, quel air de mauvaise assurance, dans l'immonde boutique d'un herboriste de la rue Saint-Placide, qui vendait de tout et aussi des chansons — pour acheter la plus niaise et la plus vulgaire d'entre elles : « *Ah ! qu'el'sent bon, Alexandrine !* » — Pourquoi ? Oh ! je vous dis : uniquement par défi ; car, en vérité, je n'en avais aucun désir. Oui, par besoin de me violenter et parce que, la veille, en passant devant la boutique, je m'étais dit : Ça, tu n'oserais tout de même pas le faire. Je l'avais fait.

Je lisais sans regarder maman ; assise, enfouie dans un des vastes fauteuils, elle faisait de la tapisserie. J'avais commencé très allégrement, mais, à mesure que j'avancçais, ma voix se glaçait tandis que le texte

130 SI LE GRAIN NE MEURT

devenait plus gaillard. Il s'agit, dans ce poème « gothique », d'une sorcière qui, pour attirer Albertus, revêt l'aspect de la plus fraîche des jouvencelles : prétexte à des descriptions infinies... Maman tirait l'aiguille d'une main toujours plus nerveuse ; tout en lisant j'accrochais du coin de l'œil l'extrémité de son mouvement. J'avais atteint la strophe CI :

...La âame était si belle

Qu'un saint du paradis se fût damné pour elle.

Oh! le tableau charmant! Toute honteuse et rouge...

— Passe-moi le livre un instant, dit ma mère, m'interrompant soudain, à mon immense soulagement. Alors seulement je la regardai : elle approcha le livre de la lampe et, les lèvres serrées, parcourut les strophes qui suivaient, avec ce regard froncé du juge qui, durant un huis clos, écoute une déposition scabreuse. J'attendais. Elle tourna la page ; puis revint en arrière, hésitant ; puis tourna de nouveau, allant de l'avant, et, me rendant le livre, elle m'indiqua le point où raccrocher ma lecture :

— Oui... Enfin :

« Elle valait tout un sérail. »

dit-elle, citant le vers qui pouvait le mieux résumer, d'après elle, les strophes censurées — et dont je ne pris connaissance que beaucoup plus tard, pour ma parfaite déception.

Ce pénible et ridicule essai ne fut heureusement pas renouvelé. Je m'abstins durant quelques semaines de regarder vers la bibliothèque, et lorsque enfin ma mère m'en permit l'accès, ce fut sans plus parler de m'y rejoindre.

La bibliothèque de mon père se composait, en majeure partie, de livres grecs et latins ; livres de droit également, il va sans dire ; mais qui n'occupaient point la place d'honneur. Celle-ci était donnée à Euripide dans la grande édition de Glasgow, à Lucrece, à Eschyle, à Tacite, au beau Virgile de Heyne et aux trois élégiaques latins. Je pense qu'il fallait voir dans cette élection, moins un effet des préférences de mon père, qu'une certaine appropriation des reliures et des formats. Un grand nombre de ces livres, vêtus de vélin blanc, tranchaient sans dureté sur le sombre et chatoyant

ite déception .

' en permit l' accès ,

ce d' honneur . Celle

' il fallait voir dans

1 blanc , tranchaient

132 SI LE GRAIN NE MEURT

émail de l'ensemble. La profondeur du meuble énorme permettait un second rang légèrement surhaussé ; et rien n'était exquis comme de voir entre un Horace et un Thucydide, la collection des lyriques grecs, dans l'exquise petite édition de Lefèvre, abaisser leur maroquin bleu devant l'ivoire des Ovide de Burmann et devant un Tite-Live en sept volumes, également habillé de vélin. Au milieu du meuble, sous les Virgile, ouvrait une armoire dans laquelle divers albums étaient serrés ; entre l'armoire et le rayon de cymaise, une planchette formant pupitre permettait de poser le livre en lecture ou d'écrire debout ; de chaque côté de l'armoire, des rayons bas supportaient de lourds in-folios : l'anthologie grecque, un Plutarque, un Platon, le Digeste de Justinien. Mais quelque attrait qu'eussent pour moi ces beaux livres, ceux de la petite bibliothèque vitrée l'emportaient.

Il n'y avait là que des livres français ; et presque uniquement des poètes... J'avais accoutumé depuis longtemps d'emporter en promenade, quelqu'un des premiers recueils de Hugo, dans une charmante petite édition qu'avait ma mère, et qui lui

SI LE GRAIN NE MEURT 133

avait été donnée, je crois, par Anna ; où j'achevais d'apprendre par cœur nombre de pièces des *Voix Intérieures*, des *Chants du Crépuscule* et des *Feuilles d'Automne*, que je me redisais inlassablement et me promettais de réciter bientôt à Emmanuèle. En ce temps j'avais pour les vers une prédilection passionnée ; je tenais la poésie pour la fleur et l'aboutissement de la vie. J'ai mis beaucoup de temps à reconnaître — et je crois qu'il n'est pas bon de reconnaître trop vite — la précellence de la belle prose et sa plus grande rareté. Je confondais alors, comme il est naturel à cet âge, l'art et la poésie ; je confiais mon âme à l'alternance des rimes et à leur retour obligé ; complaisamment je les sentais élargir en moi comme le battement rythmé de deux ailes et favoriser un essor... Et pourtant, la plus émouvante découverte que je fis dans la bibliothèque vitrée, ce fut celle, je crois, des poésies de Henri Heine. (Je parle de la traduction.) Certainement l'abandon de la rime et du mètre, ajoutait au charme de l'émotion une invite fallacieuse, car ce qui me plaisait aussi dans ces poèmes, c'est ce que je me persuadaid'abord que j'allais pouvoir imiter.

134 SI LE GRAIN NE MEURT

Je me revois, étendu sur le tapis, à l'étrusque, au pied de la petite bibliothèque ouverte, en ce printemps de ma seizième année, tremblant à découvrir, à sentir s'éveiller et répondre à l'appel d'Henri Heine, l'abondant printemps de mon cœur. Mais que peut-on raconter d'une lecture? — C'est le fatal défaut de mon récit, aussi bien que de tous les mémoires ; on présente le plus apparent ; le plus important, sans contours, élude la prise. Jusqu'à présent je prenais plaisir à m'attarder aux menus faits ; mais voici que je nais à la vie.

Les maux de tête, qui, l'an précédent, plus fréquents que jamais, m'avaient forcé d'abandonner presque complètement toute étude, du moins toute étude suivie, à présent s'espaçaient. J'avais quitté M. Richard, dont sans doute l'enseignement ne paraissait plus assez sérieux à ma mère ; elle me confia cette année à la pension Keller, rue de Chevreuse, tout près de l'Ecole Alsacienne où l'on ne désespérait pas de me voir rentrer.

Si nombreux que fussent les élèves de la pension Keller, j'étais le seul d'entre eux qui ne suivît pas les cours du lycée. J'arri-

vais, le matin et le soir, aux heures où précisément la pension se désertait. Un grand silence régnait alors dans les salles vides, et je prenais mes leçons tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre ; de préférence dans une pièce toute petite, plus propice au travail, et où se resserraient les relations avec le tableau noir ; propice également aux confidences des professeurs. J'ai toujours été friand des confidences ; je me flattais d'avoir l'oreille particulièrement bien faite pour les recevoir et rien ne m'enorgueillissait davantage. Je mis bien longtemps à comprendre que d'ordinaire l'autre cède au besoin de se raconter qui tourmente le cœur de l'homme, et sans s'inquiéter beaucoup si l'oreille où il se déverse a vraiment qualité pour l'entendre.

C'est ainsi que M. de Bouvy me faisait part de ses déboires. M. de Bouvy, maître répétiteur à la pension, ne commençait pas une phrase qu'il ne la fît précéder d'un soupir. C'était un petit homme flasque, au poil noir, à la barbe épaisse. Je ne sais plus trop ce que j'étudiais avec lui ; et sans doute je n'apprenais pas grand'chose, car, dès le début de la leçon, le regard de M. de

136 SI LE GRAIN NE MEURT

Bouvy s'éteignait ; les soupirs se multipliaient et la phrase cessait bientôt de les suivre. Tandis que je récitais mes leçons, il hochait la tête pensivement, murmurait une suite de : « ouih » plaintifs, puis tout à coup m'interrompant :

— Cette nuit encore, elle ne m'a pas laissé rentrer.

Les déboires de M. de Bouvy étaient de l'ordre conjugal.

— Quoi ! m'écriais-je, plus amusé je le crains qu'apitoyé : vous avez de nouveau couché dans l'escalier ?

— Ouïh ! Vous trouvez aussi que cela n'est pas tolérable.

Il regardait dans le vague. Je crois qu'il cessait de me voir et oubliait que c'était à un enfant qu'il parlait.

— D'autant plus, continuait-il, que je deviens la risée des autres locataires, qui ne se rendent pas compte de la situation.

— Vous n'auriez pas pu forcer la porte ?

— Quand je fais cela, elle me bat. Mettez-vous seulement à ma place.

— A votre place, je la battrais.

Il soupirait profondément levait, vers le

plafond un œil de vache, et sentencieusement :

— On ne doit pas battre une femme. Et il ajoutait dans sa barbe : D'autant plus qu'elle n'est pas seule !..

M. de Bouvy fut remplacé bientôt par un M. Daniel, être malpropre, ignare et liquoreux, qui fleurait la taverne et le bordel ; mais qui du moins ne faisait pas de confidences ; qui fut remplacé par je ne sais plus qui. L'ignorance et la vulgarité de ces répétiteurs successifs désolait M. Keller, homme de réel mérite et qui se donnait beaucoup de mal pour maintenir la pension à peu près digne de sa première renommée, laquelle était grande et, je crois, parfaitement justifiée. J'obtins bientôt de prendre avec lui seul toutes mes leçons ; à l'exception de celles de mathématiques qui m'étaient données par M. Simonnet — tous deux, professeurs excellents, de ces professeurs nés, qui, loin d'accabler le cerveau de l'enfant, mettent leur soin à le délivrer au contraire, et qui s'y usent ; de sorte qu'ils semblent, dans leurs rapports avec l'élève mettre en pratique la parole du Précurseur : Il faut qu'il croisse et que je diminue —

138 **SI LE GRAIN NE MEURT**

tous deux, dis-je, me chauffèrent si bien qu'en un peu plus de dix huit mois je rattrapai les années vides et pus, en octobre 1887 rentrer en rhétorique à l'École Alsacienne, où je retrouvai les camarades que j'avais perdus de vue depuis si longtemps (1).

(1) Je crois pourtant que je fais erreur : que je ne retrouvai que ceux de la classe suivante, et que mes premiers camarades m'avaient devancé d'une année.

VIII

La joie, en moi, l'emporte toujours ; c'est pourquoi mes arrivées sont plus sincères que mes départs. Au moment de partir, cette joie, souvent il n'est point décent que je la montre. J'étais ravi de quitter la pension Keller, mais je ne voulais pas trop le laisser paraître, par crainte d'attrister Monsieur Jacob, que j'aimais beaucoup. On appelait ainsi, par son prénom M. Keller, mon professeur ; ou plutôt : il se faisait appeler ainsi, par égard pour son vieux père, le fondateur et directeur de la pension. Semblable au Wemmick des *Grandes Espérances*, M. Jacob avait pour ses parents — car sa mère également vivait encore — mais principalement pour son vieux père, une vénération quasi religieuse et paralytante. Si mûr qu'il fût déjà lui-même, il subordonnait sa pensée, ses desseins, sa vie, à cet « *Aged* » que les élèves connaissaient à peine, car il ne se montrait que dans les

140 SI LE GRAIN NE MEURT

occasions solennelles, mais dont l'autorité pesait sur la maison entière ; et M. Jacob en revenait tout chargé lorsqu'on le voyait redescendre (comme, de la montagne, Moïse porteur des tables saintes) de la chambre du second où le Vieux restait enfermé. Lieu très saint où il ne me fut permis de pénétrer (et je puis témoigner que l'*Aged* existait vraiment) que de rares fois, accompagnant ma mère, car, seul, je n'aurais jamais osé. On était introduit dans une petite pièce huguenote, où le vieux, installé pour tout le jour dans un grand fauteuil de reps vert, près d'une fenêtre par où il surveillait le défilé des pensionnaires dans la cour, s'excusait d'abord de ne pouvoir se lever pour vous recevoir. Son coude droit posait de biais sur le pupitre d'un bureau d'acajou, chargé de papiers ; à sa gauche je remarquais, sur un petit guéridon, une Bible énorme et un bol bleu qui lui servait de crachoir, car il était très catarrheux. Bien que de grande taille, le poids des ans ne le courbait point trop. Il avait le regard droit, la voix sévère, et ses ordres, que M. Jacob transmettait au reste de la pension, on comprenait ou sentait

qu'il les recevait, lui, directement de Dieu.

Quant à la vieille Madame Keller, qui se décida la première à quitter ce monde, je ne me souviens d'elle que comme de la créature la plus ratatinée qu'il m'ait été donné de voir, après ma grand'mère. Plus petite encore que ma grand'mère, mais tout de même un peu moins ridée.

M. Jacob était lui-même marié et père de trois enfants à peu près de mon âge, fondus dans le gros de la pension et avec qui je n'avais que de fuyants rapports. M. Jacob faisait de vains efforts pour se donner une apparence rébarbative et cacher à ses élèves sa bonté ; car il était, au fond, très doux ; je devrais dire plutôt : débonnaire — et ce mot implique pour moi quelque chose d'enfantin dans le propos. De naturel enjoué, il remplaçait communément, n'étant pas très spirituel, le trait par le calembour, et répétait insatiablement les mêmes, comme pour bien montrer qu'il n'importait que de marquer sa bonne humeur, et aussi parce que les soucis l'empêchaient de chercher mieux. Quand, par exemple, traduisant un peu précipitamment mon Virgile, je m'embarquais dans un faux sens, j'enten-

142 SI LE GRAIN NE MEURT

dais immanquablement : « Ne nous emportons pas, nous nous en porterons mieux » ; et si, par aventure, il lui arrivait de faire erreur, il s'écriait : « Pardon Monsieur ! c'est moi qui se trompe ». Ah ! l'excellent homme ! La Suisse est la patrie de ces êtres-là. Töpfer est leur auteur.

Il tenait l'harmonium, le dimanche matin, au culte de la rue Madame où prêchaient tour à tour M. Hollard et M. de Pressensé, un vieux pasteur sénateur, presque aussi laid que le pasteur Bavretel, père du rédacteur du *Temps*, prédicateur assez éloquent, mais ressasseur et affligé d'un coriza perpétuel qui lui faisait rater parfois ses effets les plus pathétiques. M. Jacob improvisait, avant le chant des cantiques, d'anodins préludes où se racontait sa candeur ; moi, qui manquais totalement d'imagination mélodique, je restais dans l'admiration de sa fécondité.

Donc, devant que de quitter la pension Keller pour rentrer à l'École Alsacienne, je cherchai quelque moyen subtil de marquer à M. Jacob le souvenir ému que je gardais de ses bons soins. Evidemment j'aurais pu continuer à le voir, la pension étant sur le

chemin de l'Ecole, à lui faire visite de temps à autre, mais je n'aurais trouvé rien à lui dire ; et puis cela ne me suffisait pas. Cette absurde délicatesse — ou plus exactement : ce besoin de prouver ma délicatesse, qui me forçait de raffiner sur l'exquis, et tantôt me bourrelait d'inutiles scrupules, tantôt me conseillait des prévenances incompréhensibles pour ceux qui en étaient l'objet — me fit inventer de prendre pension une fois par semaine chez les Keller. Il y avait aussi là-dedans le désir de goûter, mais du bout des lèvres, au régime de l'internat. Et il fut convenu que, le mercredi, je déjeunerais à la pension. C'était le jour du veau. Je pensais qu'on me ferait asseoir parmi les autres élèves ; mais M. Jacob tint à me traiter comme un hôte de marque et rien ne fut plus gênant que la situation privilégiée où il me mit. Une quinzaine d'élèves prenaient leur repas à l'extrémité de l'énorme table, que M. et Madame Keller, à l'autre extrémité, présidaient. Assis à côté de M. Jacob, je semblais présider avec lui, séparé des élèves par un grand vide. Le plus fâcheux c'est que les fils Keller eux-mêmes prenaient place, loin de leurs parents, con-

144 SI LE GRAIN NE MEURT

fondus avec le reste de la classe. Cet effort pour me mettre au pas ne réussit donc qu'à me différencier davantage, comme il advint chaque fois que je tentai de m'enrégimenter.

L'intérêt extrême que je prenais à tout désormais, venait surtout de ceci, que m'accompagnait partout Emmanuèle. Je ne découvrais rien que je ne l'en voulusse aussitôt instruire, et ma joie n'était parfaite que si elle la partageait. Dans les livres que je lisais, j'inscrivais son initiale en marge de chaque phrase qui me paraissait mériter notre admiration, notre étonnement, notre amour. La vie ne m'était plus de rien sans elle, et je la rêvais partout m'accompagnant, comme à La Roque, l'été, dans ces promenades matinales où je l'entraînais à travers bois : Nous sortions quand la maison dormait encore. L'herbe était lourde de rosée ; l'air était frais ; la rose de l'aurore avait fané depuis longtemps, mais l'oblique rayon nous riait avec une nouveleté ravissante. Nous avançons la main dans la main, ou moi la précédant de quelques pas, si la sente était trop étroite. Nous marchions à pas légers, muets, pour n'effa-

SI LE GRAIN NE MEURT 145

roucher aucun dieu, ni le gibier, écureuils, lapins, chevreuils, qui folâtre et s'ébroue, confiant en l'innocence de l'heure, et ravive un éden quotidien avant l'éveil de l'homme et la somnolence du jour. Eblouissement pur, puisse ton souvenir, à l'heure de la mort, vaincre l'ombre ! Mon âme, que de fois, par l'ardeur du milieu du jour, s'est rafraîchie dans ta rosée...

Séparés, nous nous écrivions. Une correspondance suivie avait commencé de s'établir entre nous... J'ai voulu récemment relire mes lettres ; mais leur ton m'est insupportable et je m'y parais odieux. Je tâche de me persuader aujourd'hui qu'il n'y a que les simples, pour être naturellement naturels. Pour moi j'avais à démêler ma ligne d'entre une multitude de courbes ; encore n'étais-je point conscient de l'enchevêtrement à travers quoi je m'avançais ; je sentais s'accrocher ma plume, mais je ne savais trop à quoi ; et, malhabile encore à démêler, je tranchais.

C'est en ce temps que je commençai de découvrir les Grecs, qui eurent sur mon esprit une si décisive influence. Les traduc-

146 SI LE GRAIN NE MEURT

tions de Leconte de Lisle achevaient alors de paraître, dont on parlait beaucoup et que ma tante Lucile (je crois) m'avait données. Elles présentaient des arêtes vives, un éclat insolite et des sonorités exotiques propres à me ravir ; même on leur savait gré de leur rudesse et de cette petite difficulté de surface, parfois, qui rebutait le profane en quête du lecteur une plus attentive sympathie. A travers elles, je contemplais l'Olympe, et la douleur de l'homme et la sévérité souriante des dieux ; j'apprenais la mythologie ; j'embrassais, je pressais sur mon cœur ardent la Beauté.

Mon amie lisait de son côté l'*Iliade* et les Tragiques ; son admiration surexaltait la mienne et l'épousait ; je doute si même aux pâques de l'Évangile nous avons communiqué plus étroitement. Étrange ! c'était au temps précisément de ma préparation chrétienne que cette belle ferveur païenne flambait. J'admire aujourd'hui combien peu l'un gênait l'autre ; ce que l'on pourrait à la rigueur expliquer si je n'eusse été qu'un tiède catéchumène ; mais non ! et je dirai tout à l'heure mon zèle et jusqu'à quels excès je le poussai. Au vrai, le temple de nos

SI LE GRAIN NE MEURT 147

cœurs était pareil à ces mosquées qui, du côté de l'orient, restent béantes et se laissent divinement envahir par les rayons, les musiques et les parfums. L'exclusion nous semblait impie ; en nous, quoi que ce fût de beau trouvait accueil.

Le pasteur Couve, qui me préparait, était certes le plus digne homme du monde ; mais, Dieu ! que son cours était ennuyeux ! Nous étions une dizaine à le suivre, tant filles que garçons ; dont je n'ai pas gardé le moindre souvenir. L'instruction se faisait dans la salle à manger de M. Couve, qui habitait boulevard Saint-Michel, à la hauteur du Luxembourg. On s'asseyait autour de la grand'table ovale et, après la récitation des versets de l'Écriture que, la fois précédente, M. Couve avait désignés, commençait la leçon, que précédait et que suivait une prière. La première année était employée à l'analyse du livre saint ; et durant toute cette année je pus nourrir l'espoir que le cours s'animerait un peu l'année suivante ; mais M. Couve devait apporter à l'étude des dogmes et à l'exposé historique de la doctrine chrétienne la même impassibilité grave qui faisait, je crois, partie de son

148 SI LE GRAIN NE MEURT

orthodoxie. Et tout le temps que coulait sa voix monotone, nous prenions des notes et des notes, en vue du résumé qu'il faudrait présenter à la prochaine réunion. Fastidieuses leçons, suivies de devoirs plus fastidieux encore. M. Couve était orthodoxe jusque dans le ton de sa voix, égale et forte comme son âme ; et rien ne rebutait plus ma frémissante inquiétude que son imperturbabilité. C'était au demeurant le cœur le plus tendre, mais qui n'avait que faire à se montrer ici... Quelle déconvenue ! Car j'avancais vers les mystères saints comme on s'approchait d'Eleusis. Avec quel tremblement j'interrogeais ! et pour toute réponse j'apprenais quel était le nombre des prophètes et l'itinéraire des voyages de Saint Paul. Je fus déçu jusqu'au cœur de l'âme ; et, comme mon interrogation subsistait, j'en venais à me demander si la religion où l'on m'instruisait, j'entends : la protestante, était bien celle qui répondît à mes appels ; j'eusse voulu connaître un petit peu la catholique ; car enfin je ne laissais pas d'être sensible à tout l'art dont elle s'entourait, et je n'avais point retrouvé dans l'enseignement de M. Couve l'émotion

qui m'étreignait à la lecture de Bossuet, de Fénelon ou de Pascal.

J'eus la naïveté de m'en ouvrir à M. Couve lui-même ; j'allai jusqu'à lui dire, en entretien particulier, que je n'étais pas certain de quel autel s'approchait mon cœur en quête de Dieu... Cet excellent homme me remit alors un livre où la doctrine catholique se trouvait fort honnêtement exposée ; ce n'était pas, il va sans dire, une apologie ; mais rien n'était plus loin du pamphlet ; rien plus propre à me refroidir. C'était aussi dépouillé qu'un constat, aussi morne qu'un exposé de M. Couve ; de sorte que, ma foi ! je pensai qu'ici comme là, force était de rester sur ma soif — ou de puiser à même ; ce que je fis éperdument. C'est à dire que je commençai de lire la Bible mieux que je n'avais fait jusqu'alors. Je lus la Bible avidement, gloutonnement, mais avec méthode. Je commençai par le commencement, puis lus à la suite, mais entamant par plusieurs côtés à la fois. Chaque soir, dans la chambre de ma mère et près d'elle, je lisais ainsi un chapitre ou plusieurs dans les livres historiques, un ou plusieurs dans les poétiques, un ou plusieurs dans les pro-

150 SI LE GRAIN NE MEURT

phètes. Ainsi faisant, je connus bientôt de part en part toute l'Écriture ; j'en repris alors la lecture partielle, plus posément, mais avec un appétit non calmé. J'entrais dans le texte de l'ancienne alliance avec une vénération pieuse, mais l'émotion que j'y puisais n'était sans doute point d'ordre uniquement religieux, non plus que n'était d'ordre purement littéraire celle que me versait l'*Illiade* ou l'*Orestie*. Ou plus exactement, l'art et la religion en moi dévotieusement s'épousaient, et je goûtais ma plus parfaite extase au plus fondu de leur accord.

Mais l'Évangile... Ah ! je trouvais enfin la raison, l'occupation, l'épuisement sans fin de l'amour. Le sentiment que j'éprouvais ici m'expliquait en le renforçant le sentiment que j'éprouvais pour Emmauèle ; il n'en différait point ; on eût dit qu'il l'approfondissait simplement et lui conférait dans mon cœur sa situation véritable. Je ne buvais à pleine Bible que le soir, mais au matin reprenais plus intimement l'Évangile ; le reprenais encore au cours du jour. Je portais un Nouveau Testament dans ma poche ; il ne me quittait

point ; je l'en sortais à tout instant, et non point seulement quand je me trouvais seul, mais bien aussi en présence de gens précisément qui m'eussent pu tourner en ridicule et dont j'eusse à redouter la moquerie : en tramway, par exemple, tout comme un prêtre, et pendant les récréations, à la pension Keller, ou, plus, tard, à l'Ecole Alsacienne, offrant à Dieu ma confusion et mes rougeurs sous les quolibets de mes camarades. La cérémonie de ma première communion trancha peu sur mes habitudes; ni l'eucharistie ne m'apprit une extase nouvelle, ni même elle n'augmenta sensiblement celle que déjà je savourais en moi ; au contraire je fus plutôt g n  par la sorte d'apparat et d'officialité dont on se plaît à entourer ce jour, et qui presque le profanait à mes yeux. Mais de même que ce jour n'avait été précédé d'aucune langueur, de même aucun retombement ne le suivit ; tout au contraire, ma ferveur, après la communion, ne fit que croître et pour atteindre son apogée l'an suivant.

Je me maintins alors, des mois durant, dans une sorte d'état séraphique, celui-là même, je présume, que ressaisit la sainteté.

152 SI LE GRAIN NE MEURT

C'était l'été. Je n'allais presque plus en classe, ayant obtenu, par une extraordinaire faveur, de ne plus suivre que les cours où je trouvais profit réel, c'est-à-dire que quelques rares. Je m'étais dressé un emploi du temps, à quoi je me soumettais strictement, car je trouvais la plus grande satisfaction dans sa rigueur même, et quelque fierté à ne m'en point départir. Levé dès l'aube, je me plongeais dans l'eau glacée dont, la veille au soir, j'avais pris soin d'emplir une baignoire ; puis, avant de me mettre au travail, je lisais quelques versets de l'Écriture, ou plus exactement relisais ceux que j'avais marqués la veille comme propres à alimenter ma méditation de ce jour ; puis je priais. Ma prière était comme un mouvement perceptible de l'âme pour entrer plus avant en Dieu ; et ce mouvement, je le renouvelais d'heure en heure ; ainsi je rompais mon étude et dont je ne changeais point l'objet sans à nouveau l'apporter en offrande. Par macération je dormais sur une planche ; au milieu de la nuit je me relevais, m'agenouillais encore, mais non point tant par macération que par impatience de joie. Il me semblait alors

atteindre à l'extrême sommet du bonheur.

Qu'ajouterais-je?... Ah! je voudrais exté-
nuer l'ardeur de ce souvenir radieux ! Voici
la duperie des récits de ce genre : les évé-
nements les plus futiles et les plus vains
usurpent sans cesse la place, et tout ce qui
se peut raconter. Hélas ! ici quel récit faire ?
Ce qui gonflait ainsi mon cœur tient dans
trois mots qu'en vain je souffle et j'allonge.
O cœur encombré de rayons ! O cœur insou-
cieux des ombres qu'ils allaient projetant,
ces rayons, de l'autre côté de ma chair.
Peut-être, à l'imitation du divin, mon amour
pour ma cousine s'accommodait-il par trop
facilement de l'absence. Les traits les plus
marquants d'un caractère se forment et
s'accusent avant qu'on en ait pris cons-
cience. Mais pouvais-je déjà comprendre le
sens de ce qui se dessinait en moi ?..

Et pourtant ce n'était pas l'Évangile
que Pierre Louis surprenait entre mes
mains, à la récréation du soir, mais bien le
Buch der Lieder d'Henri Heine, et que je
lisais dans le texte, à présent. Nous venions
de composer en français. Pierre Louis, que
je retrouvais en rhétorique, n'avait pas

154 **SI LE GRAIN NE MEURT**

cessé, lui, de suivre les classes. C'était mieux qu'un brillant élève ; une sorte de génie l'habitait et ce qu'il faisait de mieux c'était avec le plus de grâce. A chaque nouveau concours de français, la place de premier lui revenait sans conteste ; il précédait de loin les suivants. Dietz, notre professeur, annonçait d'une voix amusée, ce que déjà si souvent avaient annoncé les professeurs des autres classes : — Premier, Louis. Personne n'osait lui disputer cette place ; personne même n'y songeait ; moi non plus que les autres, assurément — habitué depuis nombre d'années à travailler seul, nerveux et beaucoup moins stimulé que gêné par la présence de vingt-cinq camarades. Et tout à coup, sans que j'eusse, me semblait-il, particulièrement mérité, à cette composition-là :

— Premier, Gide, commença Dietz, qui donnait le résultat du classement.

Il dit cela de sa voix la plus haute, comme on jette un défi, avec accompagnement d'un gros coup de poing sur le pupitre de la chaire, et, circulairement, par dessus ses lunettes, un sourire amusé qui débordait. Dietz était devant sa classe comme un orga-

niste devant son clavier ; ce maestro tirait de nous, à son gré, les sons les plus inattendus, les moins espérés par nous-mêmes. Parfois on eût dit qu'il s'en divertissait un peu trop, comme il advient aux virtuoses. Mais que ses cours étaient amusants ! J'en sortais surnourri, gonflé. Et combien j'aimais sa voix chaude ! et cette affectation d'indolence qui le couchait à demi dans le fauteuil de sa chaire, de travers, une jambe passée sur un bras du fauteuil, le genou à hauteur du nez...

— Premier, Gide !

Je sentis se diriger vers moi tous les regards. Je fis, pour ne pas rougir, un effort énorme, qui me fit rougir davantage ; la tête me tournait ; mais je n'étais point tant satisfait de ma place, que consterné à l'idée de mécontenter Pierre Louis. Comment prendrait-il cet affront ? S'il allait me haïr ! En classe je n'avais d'yeux que pour lui ; il ne s'en doutait pas, assurément ; jusqu'à ce jour je n'avais pas échangé avec lui vingt paroles ; il était très exubérant, très camarade, mais j'étais déplorablement timide, perclus de réticences, paralysé de scrupules. Pourtant, ces temps derniers, j'avais pris

156 **SI LE GRAIN NE MEURT**

une résolution : j'irais à lui ; je lui dirais : Louis, il faut à présent que nous causions. Si quelqu'un peut te comprendre ici, c'est moi... Oui, vraiment, je me sentais à la veille de lui parler. Et tout à coup, la catastrophe :
— Second, Louis.

Et de loin, de plus loin que jamais, me disais-je, je le regardais qui appointait un crayon, avec l'air de ne rien entendre, mais un peu crispé, un peu pâle, me semblait-il. Je le regardais entre mes doigts, ayant mis ma main devant mes yeux, quand je m'étais senti rougir.

A la récréation qui suivit, je m'en allai, selon ma coutume, dans un couloir vitré qui menait à la cour où jouaient bruyamment les autres ; là j'étais seul ; là, préservé. Je sortis de ma poche le *Buch der Lieder* et commençai de relire :

*« Das Meer hat seine Perlen ;
Der Himmel hat seine Sterne*

consolant avec son amour mon cœur en
peine d'amitié,

*Aber mein Herz, mein Herz,
Mein Herz hat seine Liebe.»*

Des pas derrière moi. Je me retourne. C'était Pierre Louis. Il portait une veste à petits carreaux noirs et blancs, aux manches trop courtes ; un col déchiré, car il était batailleur ; une cravate flottante... Je le revois si bien ! un peu dégingandé, comme un enfant grandi trop vite, flexible, délicat ; le désordre de ses cheveux cachait à demi son beau front. Il était contre moi avant que j'aie eu le temps de me ressaisir, et tout de suite :

— Qu'est-ce que tu lis là ? me dit-il.

Incapable de parler, je lui tendis mon livre. Il feuilleta le *Buch der Lieder* un instant :

— Tu aimes donc les vers ? reprit-il avec un ton de voix, un sourire que je ne lui connaissais pas encore.

Alors quoi ! ce n'était pas en ennemi qu'il venait. Mon cœur fondait.

— Oui, je connais ceux-là, continua-t-il en me rendant le petit livre. Mais, en allemand, je préfère ceux de Goethe.

Craintivement, je hasardai :

— Je sais que tu en fais.

Récemment on s'était passé de main en main, dans la classe, un poème burlesque

que Louis avait remis à Dietz en guise de pensum, pour avoir « grogné » pendant la classe :

— Monsieur Pierre Louis, vous me ferez pour lundi prochain trente vers sur le grognement, avait dit Dietz.

J'avais appris par cœur la pièce (je crois que je la sais encore) ; elle était d'un écolier sans doute, mais prodigieusement bien venue. Je commençai de la lui réciter. Il m'interrompit en riant :

— Oh ! ceux-là ne sont pas sérieux. Si tu veux, je t'en montrerai d'autres ; des vrais.

Il était d'une juvénilité exquise ; une sorte de bouillonnement intérieur secouait, on eût dit, le couvercle de sa réserve, dans une sorte de bégaiement passionné qui me paraissait le plus plaisant du monde.

La cloche sonna, qui mit fin à la récréation et, partant, à notre causerie. J'avais mon suffisant de joie pour ce jour. Mais les jours suivants il y eut un retombement. Que s'était-il passé ? Louis ne m'adressait plus la parole ; il semblait qu'il m'eût oublié. C'est, je crois, que par une craintive pudeur, pareille à celle des amoureux, il voulait dérober aux autres le secret de notre nais-

Il m'interrompit en

ne paraissait le plus

nt. Que s'était-il
dérober aux autres le

SI LE GRAIN NE MEURT 159

sante amitié. Mais je ne le comprenais pas ainsi ; je jalousais Glatron, Gouvy, Brocchi, ceux avec qui je le voyais parler ; j'hésitais à m'approcher de leur groupe ; ce qui me retenait n'était point tant la timidité que l'orgueil ; je répugnais à me mêler aux autres, et n'admettais point que Louis m'assimilât à eux. J'épiais l'occasion de le rencontrer seul ; elle s'offrit bientôt.

J'ai dit que Louis était querelleur ; comme il était plus bouillant que robuste, il avait souvent le dessous. Ces empoignades entre copains de l'Ecole Alsacienne n'étaient pas bien féroces ; elles ne rappelaient en rien les brimades du lycée de Montpellier. Mais Louis était taquin ; il provoquait ; et, dès qu'on le touchait, se débattait en forcené ; ce dont ses vêtements avaient parfois beaucoup à souffrir. Ce jour-là, il y laissa sa casquette ; qui s'en alla voler au loin ; qui retomba de mon côté ; dont subrepticement je m'emparai, et que je cachai sous ma veste, avec le propos, qui déjà me faisait battre le cœur, de la rapporter chez lui tout à l'heure. (Il habitait presque à côté).

— Certes il sera touché de cette attention, me disais-je ; il me dira sans doute :

160 SI LE GRAIN NE MEURT

' autres ; et bientôt

Mais entre donc. Je refuserai d'abord. Et puis j'entrerai tout de même. Nous causerons. Peut-être qu'il me lira de ses vers...

Tout ceci se passait après la classe. Je laissai les autres s'éloigner et sortis le dernier. Devant moi, Louis marchait sans se retourner ; et, sitôt dans la rue, il pressa son allure ; j'emboîtai le pas. Il arriva devant sa porte. Je le vis s'engager dans un vestibule obscur, et quand j'y pénétrai moi-même, j'entendis son pas dans l'escalier. C'est au second qu'il habitait. Il atteignit le palier, sonna... Alors, vite, avant que la porte aussitôt ouverte ne se refermât entre nous, je criai, d'une voix qui s'efforçait d'être amicale, mais que l'émotion étranglait :

— Eh ! Louis ! Je te rapporte ta casquette.

Mais, en retour, du haut des deux étages, tombèrent sur mon pauvre espoir ces mots écrasants :

— C'est bien. Pose-la chez le concierge.

Ma déconvenue ne fut que de courte durée. Le surlendemain un entretien pressant y mit fin ; qui fut suivi de beaucoup d'autres ; et bientôt après, j'avais pris

SI LE GRAIN NE MEURT 161

le pli de m'arrêter chez Louis à la sortie de la classe du soir, autant de fois et aussi longtemps que nos leçons du lendemain le permettaient. Ma mère avait demandé à connaître ce nouvel ami, des mérites duquel je lui rebattais les oreilles. Avec quel tremblement je l'amenai rue de Commaille. S'il allait n'être pas agréé !

Les bonnes manières de Louis, son tact et sa décence me rassurèrent, aussitôt que je l'eus présenté ; et j'eus l'immense plaisir, après qu'il fut parti, d'entendre ma mère déclarer :

— Il est très bien élevé, ton ami. Puis, comme se parlant à elle-même, elle ajouta : Et cela m'étonne.

Je hasardai timidement :

— Pourquoi ?

— Ne m'as-tu pas dit qu'il a perdu ses parents de bonne heure et qu'il vit seul avec un frère aîné ?

— Il faut croire, arguai-je, que ces bonnes manières lui sont naturelles.

Mais maman tenait pour l'éducation. Elle eut un petit geste de la main (qui rappelait un peu celui de sa sœur) où je pouvais lire : Je sais très bien ce que je

162 SI LE GRAIN NE MEURT

pourrais répondre, mais je préfère ne pas discuter ; puis par conciliation elle ajouta :
— Enfin c'est certainement un garçon distingué.

Quelque temps après cette présentation, Louis me proposa de l'accompagner un dimanche à la campagne. Nous irions dans les bois de Meudon par exemple, que déjà je connaissais aussi bien que le Luxembourg, mais à quoi notre nouvelle amitié saurait prêter tous les mystères du Labyrinthe. La seule ombre de ce projet c'était la promesse que j'avais faite à Louis d'apporter des vers à mon tour ; de mes vers... En lui disant que j'en *faisais* je m'étais beaucoup avancé ; j'étais, il est vrai, tourmenté par un constant désir de poésie ; mais rien n'était plus embarrassé que ma muse. Au vrai tout mon effort tendait à « traduire en vers » des pensées auxquelles j'attachais beaucoup trop d'importance — à la manière de Sully-Prudhomme, dont je raffolais alors et dont l'exemple et le conseil étaient bien les plus pernicioeux que pût écouter et suivre l'écolier sentimental que j'étais. Je me laissais affreusement gêner par les rimes ; loin d'être escortée, guidée,

SI LE GRAIN NE MEURT 163

soutenue par elles, mon émotion se fatiguait et s'épuisait à leur poursuite, et je n'avais rien pu mener à bien jusqu'alors. Le samedi qui précéda cette sortie, je peinaï désespérément, mais ne parvins, o désespoir ! à dépasser la seconde strophe d'un poème qui commençait ainsi :

*J'ai voulu lui parler, il ne m'a pas compris.
Quand j'ai dit que j'aimais, il s'est mis à sourire.
J'aurais dû mieux choisir les mots pour le lui dire,
De mon amour secret feindre quelque mépris...
Peut-être même en rire.*

La suite ne valait rien, et j'enrageais de le sentir. Mais, racontai-je à Pierre Louis pour expliquer ma maladresse, un livre, un projet de livre, habitait uniquement mon cœur, m'occupait tout entier, me désœuvrait de tout le reste. C'était *André Walter* que déjà je commençais d'écrire et que j'alimentais de toutes mes interrogations, de tous mes débats intérieurs, de tous mes troubles, de toutes mes perplexités ; de mon amour, surtout, qui formait proprement l'axe du livre et autour de quoi je faisais tout le reste graviter.

Ce livre se dressait devant moi et fermait

164 SI LE GRAIN NE MEURT

ma vue, au point que je ne supposais pas que je pusse jamais passer outre. Je ne parvenais pas à le considérer comme le premier de ma carrière, mais comme un livre unique, et n'imaginai rien au-delà ; il me semblait qu'il devait consumer ma substance ; après, c'était la mort, la folie, je ne sais quoi de vide et d'affreux vers quoi je précipitais avec moi mon héros. Et je n'aurais plus su dire bientôt qui de nous deux guidait l'autre, car, si rien n'appartenait à lui que je ne pressentisse d'abord et dont je ne fisse pour ainsi dire l'essai en moi-même, souvent aussi, poussant ce double en avant de moi, je m'aventurais à sa suite, et c'est dans sa folie que je m'apprêtais à sombrer.

Il s'en fallait encore de plus d'un an que je pusse m'atteler vraiment à ce livre ; mais j'avais pris l'habitude de tenir un journal, par besoin d'informer une confuse agitation intérieure ; et maintes pages de ce journal ont été transcrites telles quelles dans ces *Cahiers*. La préoccupation où je vivais avait ce grave inconvénient d'absorber introspectivement toutes mes facultés attentives ; je n'écrivais et ne souhaitais rien écrire que

SI LE GRAIN NE MEURT 165

d'intime ; je dédaignais l'histoire, et les événements m'apparaissaient comme d'impertinents dérangeurs. Aujourd'hui que je n'admire peut-être rien tant qu'un récit bien fait, une irritation me prend à relire ces pages ; mais, en ce temps, loin de comprendre que l'art ne respire que dans le particulier, je prétendais le soustraire aux contingences, tenais pour contingent tout contour précis, et ne rêvais que quintessence.

Pierre Louis m'eût-il encouragé dans ce sens, j'étais perdu. Heureusement il n'avait garde, artiste autant que j'étais musicien. On n'imaginerait pas deux natures plus dissemblables, et c'est pourquoi je trouvais à sa fréquentation un si extraordinaire profit. Mais à quel point nous différions, c'est ce que nous ne savions pas encore. Un égal amour pour la littérature et les arts nous rapprochait et nous faisait glisser sur le reste ; il nous semblait (avons-nous tort?) que cet amour seul importait.

L'année suivante nous sépara. Georges Louis s'installa à Passy. C'est à Janson que mon ami devait faire sa philosophie. Quant à moi je décidai, je ne sais trop

166 SI LE GRAIN NE MEURT

pourquoi, de lâcher l'École Alsacienne pour Henri IV. Ou plus exactement je décidai de ne suivre bientôt plus aucun cours, mais bien de préparer mes examens tout seul, avec le secours de quelques répétitions. L'initiation à la sagesse, que je voulais que fût cette classe de philosophie, nécessitait à mon avis la solitude. Dès après le premier trimestre, je séchai le lycée.

IX

Entraîné par mon récit, je n'ai su parler en son temps de la mort d'Anna. C'est en mai 84 qu'elle nous quitta. Nous l'avions accompagnée, ma mère et moi, dix jours auparavant, à la maison de santé de la rue Chalgrin, où on devait l'opérer d'une tumeur qui depuis assez longtemps la déformait et l'oppressait. Je la laissai dans une petite chambre banale, propre et froide ; et je ne la revis plus. L'opération réussit, il est vrai ; mais la laissa trop affaiblie ; Anna ne put s'en remettre, et prit congé de la vie à sa modeste manière, si doucement et discrètement qu'on ne s'aperçut point qu'elle mourait, mais seulement qu'elle était morte. Je fus extrêmement affecté à la pensée que ni ma mère, ni moi, n'avions pu l'entourer à son heure dernière, qu'elle ne nous avait pas dit adieu et que ses derniers regards n'avaient rencontré que des visages étrangers. Durant des semaines et des mois

168 SI LE GRAIN NE MEURT

m'habita l'angoisse de sa solitude. J'imaginai, j'entendais l'appel désespéré, puis le retombement, de cette âme aimante que tout, sauf Dieu, désertait ; et c'est l'écho de cet appel qui retentit dans les dernières pages de ma *Porte Etroite*.

Aussitôt après ma rhétorique, Albert Démarest proposa de faire mon portrait. J'avais pour mon cousin, je l'ai dit, une sorte d'admiration tendre et passionnée ; il personnifiait à mes yeux l'art, le courage, la liberté ; mais bien qu'il me témoignât une affection des plus vives, je restais inquiet près de lui, arpentant impatiemment le peu d'espace que j'occupais dans son cœur et dans sa pensée, soucieux sans cesse des moyens de l'intéresser à moi davantage. Sans doute Albert était-il aussi soucieux de tempérer mes sentiments, que je l'étais de les exagérer au contraire. Je souffrais indistinctement de sa réserve, et je ne puis croire aujourd'hui qu'il ne m'aurait pas rendu plus grand service en s'en départant.

Sa proposition me surprit. Il ne s'agissait tout d'abord que de lui servir de modèle

SI LE GRAIN NE MEURT 169

pour le tableau qu'il voulait présenter au Salon, où figurait un violoniste. Albert m'arma d'un violon, d'un archet, et durant de longues séances je crispai mes doigts sur les cordes de l'instrument, m'évertuant à garder une pose où devait se profiler l'âme du violon et la mienne.

— Prends un air douloureux, me disait-il. Et certes je n'y avais aucun mal, car le maintien de cette position surtendue devenait vite une torture. Mon bras replié s'ankylosait ; l'archet allait s'échapper de mes doigts...

— Allons ! repose-toi. Je vois que tu n'en peux plus.

Mais je craignais, si je la quittais, de ne pouvoir retrouver la pose.

— Je tiens encore. Va toujours.

Puis, au bout d'un instant, l'archet tombait. Albert déposait palette et pinceaux, et nous nous mettions à causer. Albert me racontait sa vie. Mon oncle et ma tante s'étaient longtemps opposés à ses goûts, de sorte qu'il n'avait commencé de travailler sérieusement que très tard. A quarante ans il tâtonnait encore, trébuchait, hésitait, se reprenait sans cesse, et n'avan-

te s' étaient
e reprenait sans cesse

çait que sur terrain rebattu. De sensibilité vive, mais de pinceau lourd et maladroit, tout ce qu'il peignait restait déplorablement en deçà de lui-même ; il avait conscience de son impuissance, mais à chaque nouveau tableau, l'espoir d'en triompher par excès d'émotion l'exaltait. D'une voix tremblante et avec les larmes aux yeux, il me racontait son « sujet », en me faisant promettre de n'en parler à personne. Les sujets des tableaux d'Albert n'avaient le plus souvent qu'un rapport assez peu direct avec la peinture ; lignes et couleurs, il les appelait à la rescousse et se désolait de leur peu de docilité. Sa défiance, son tremblement, se confessaient malgré lui dans ses toiles, leur prêtant, indépendamment de ce qu'il voulait y dire, une sorte de grâce plaintive qui restait leur plus réelle qualité. Avec un peu plus d'assurance, un peu plus d'ingénuité, ces mêmes maladresses eussent pu le servir ; mais, par conscience, par modestie, il s'appliquait sans cesse à les corriger et ne parvenait qu'à banaliser ses velléités les plus exquises. Si inexpérimenté que je fusse encore, je devais bien reconnaître qu'Albert, dans le monde des arts,

malgré tout son trésor intérieur, ne faisait pas figure de héros ; mais en ce temps je croyais, moi aussi, l'émotion de souveraine efficace, et partageais son espoir de voir soudain un de ses « sujets » triompher.

— Je voudrais, comprends-tu, mettre en peinture ce sentiment que Schumann exprime dans sa mélodie : « l'heure du mystère ». Ce serait le soir ; sur une espèce de colline, une forme de femme, étendue, voilée dans les vapeurs du couchant, tendrait les bras vers une créature ailée qui descendrait vers elle. Je voudrais mettre dans les ailes de l'ange quelque chose de frémissant — et ses mains simulaient des battements d'ailes — de tendre, d'éperdu, comme la mélodie ; et il chantait :

« Le ciel étreint la terre
Dans un baiser d'amour. »

Puis il me montrait des esquisses, où l'abondance des nuées dissimulait de son mieux les formes de l'ange et de la femme, c'est à dire l'insuffisance du dessin.

— Naturellement, disait-il en manière d'excuse et de commentaire, naturellement je devrai me reporter au modèle. Puis il ajoutait soucieusement : On ne se figure

172 SI LE GRAIN NE MEURT

pas ce que c'est embêtant, dans notre métier, ces questions de modèles. D'abord ça coûte horriblement cher...

Ici j'ouvre une parenthèse : Albert, depuis qu'il avait hérité sa part de la fortune de son père, se serait trouvé dans une position presque aisée s'il n'avait assumé les charges secrètes que je vais être amené bientôt à dire. Mais la crainte de n'y point suffire le tourmentait sans cesse, l'obsédait. Au surplus, cette crainte de la dépense était dans sa nature ; il l'avait toujours eue.

— Que veux-tu, disait-il ; c'est plus fort que moi. J'ai toujours été regardant. C'est un défaut dont j'ai honte, mais dont je n'ai jamais pu me corriger. Quand, il y a vingt ans, je suis parti pour l'Algérie, j'emportais avec moi une petite somme que j'avais mise de côté pour le voyage ; ma crainte de trop dépenser a fait que je l'ai rapportée presque intacte ; là-bas, niaisement, je me refusais tout plaisir.

Certes ce n'était point de l'avarice, mais bien, chez cet être au contraire si foncièrement généreux, une forme de la modestie. Et tout ce que lui coûtait sa peinture (car il n'était jamais assuré de la vendre) il se le

SI LE GRAIN NE MEURT 173

reprochait. Il lésinait misérablement, préoccupé sans cesse de ne pas gâcher de la toile, ni d'employer trop de couleurs. Il lésinait surtout sur les séances de modèles.

— Et puis, continuait-il, je ne trouve jamais de modèles à ma convenance ; jamais exactement ; jamais ces gens-là ne comprennent ce qu'on leur demande. Tu ne peux pas imaginer ce qu'ils sont bêtes. Ce qu'ils vous mettent devant les yeux est toujours si différent de ce que l'on voudrait ! Il y a des peintres qui interprètent, je sais bien ; d'autres qui se fichent du sentiment. Moi je suis toujours gêné par ce que je vois. Et d'un autre côté, je n'ai pas assez d'imagination pour pouvoir me passer de modèle... Enfin, c'est ridicule, mais pendant tout le temps de la pose, je reste tourmenté par la crainte que le modèle ne se fatigue ; je me retiens tout le temps pour ne pas le prier de se reposer.

Mais l'empêchement principal était celui qu'Albert n'osait avouer à personne, et que je ne fus à même de comprendre que deux ans plus tard : Depuis quinze ans, à l'insu de tous les siens, de son frère même, Albert vivait conjugalement avec une compagne

174 SI LE GRAIN NE MEURT

dont le jaloux amour supportait mal de le voir s'enfermer des heures durant avec une femme jeune, belle et aussi dévêtue que « l'heure du mystère » le comportait.

Pauvre cher Albert ! Je ne sais qui de nous deux était le plus ému, le jour où il me fit confidence^r du secret de sa double vie. Rien de plus pur, de plus noble, de plus fidèle, que son amour ; et rien de plus craintif ni de plus absorbant. Il avait installé celle qu'il appelait déjà sa femme et qu'il devait plus tard épouser, dans un petit appartement de la rue Denfert, où il s'ingéniait à l'envelopper de confort ; et elle s'ingéniait à augmenter les modiques ressources de leur ménage, par des travaux de couture fine et de broderie. Je fus surtout frappé, lorsqu'il m'introduisit près d'elle, par l'extrême distinction de ma cousine Marie ; son beau visage, patient et grave, s'inclinait pensivement dans l'ombre ; elle ne parlait qu'à demi-voix ; le bruit semblait l'effaroucher autant que la pleine lumière, et je crois que c'est par humilité qu'elle ne demandait point à Albert de légitimer une situation que la naissance d'une petite fille avait depuis longtemps consacrée. Albert,

SI LE GRAIN NE MEURT 175

avec son aspect herculéen, était, de son côté, le plus timide des êtres. Il reculait devant le chagrin que pourrait causer à sa mère ce que celle-ci considérerait sûrement comme une mésalliance. Il avait peur du jugement de tous et de chacun, de sa belle-sœur en particulier ; ou plus exactement, il redoutait l'ombre que ces méjugements pourraient porter sur son ménage. Il préférait, lui si franc, si ouvert, les louvoiemens sournois à quoi cette fausse situation l'obligeait. Avec cela très scrupuleux, soucieux d'autant plus de ne rien rogner sur ce qu'il estimait devoir à sa mère, il partageait son cœur, son temps et ne vivait jamais qu'à cloche-pied. Ma tante, dont il restait le seul compagnon depuis son veuvage et le mariage de mes autres cousins, le traitait en grand enfant écervelé et se persuadait qu'il ne saurait se passer d'elle ; il prenait avec elle un dîner sur deux et rentrait coucher chez elle tous les soirs. Pour protéger son secret, Albert évoquait une amitié qui tenait, à vrai dire, dans sa vie presque autant de place que son amour ; mais reconnue, celle-ci, admise, et même que sa mère voyait d'un assez bon œil. Chaque repas qu'Albert

176 SI LE GRAIN NE MEURT

n'accordait pas à ma tante, c'est avec son ami Simon qu'il était censé le prendre ; c'est près de lui, qu'il était censé s'attarder. Monsieur Simon était célibataire, et rien ne paraissait moins suspect que l'association de ces deux vieux garçons. Le manteau de cette amitié couvrait de même les longues absences d'Albert, et ses villégiatures conjugales durant les mois d'été que ma tante passait à La Roque ou à Couverville.

Edouard Simon était juif ; mais, sinon peut-être sur les traits de son visage, les caractères de sa race étaient, me semble-t-il, on ne peut moins marqués ; ou peut-être étais-je trop jeune pour savoir les reconnaître. Edouard Simon vivait très modestement, bien qu'il ne fût pas sans fortune ; il n'avait de goût, de besoin, que d'aider et de secourir. Ancien ingénieur, il n'exerçait d'autre profession, depuis longtemps, que celle de philanthrope. En rapport à la fois avec les ouvriers en quête d'ouvrage et les patrons en quête d'ouvriers, il avait organisé chez lui une sorte d'agence gratuite de placement. Sa journée se passait en visites de pauvres, en courses, en démarches. Je

SI LE GRAIN NE MEÛRT 177

crois que le poussait l'amour moins de chaque homme en particulier, que de l'humanité tout entière, et, plus abstraitement encore : de la justice. Il donnait à sa charité l'allure d'un devoir social ; et, tout de même, en cela se montrait très juif.

Auprès d'une vertu si active, si pratique, auprès de ses résultats évidents, le pauvre Albert prenait honte de sa chimère, à laquelle son ami, force était de s'en convaincre, n'entendait rien.

— J'aurais besoin d'être encouragé, soutenu, me disait Albert tristement. Edouard feint de s'intéresser à ce que je fais ; mais c'est par affection pour moi ; au fond il ne comprend que ce qui est utile. Ah ! vois-tu, il me faudrait faire un chef-d'œuvre, pour me prouver à moi-même que je ne suis pas un vaurien.

Alors il passait son énorme main veinée et velue sur son front déjà dégarni, et je voyais, un instant après, ses sourcils bourrus tout ébouriffés et ses grands bons yeux pleins de larmes.

Je n'étais peut-être pas d'abord très sensible à la peinture — moins qu'à la sculpture assurément — mais animé par un

178 SI LE GRAIN NE MEURT

tel désir, un tel besoin de compréhension, que mes sens bientôt s'affinèrent. Certain jour que, par expérience, Albert avait laissé traîner une photographie sur sa table, il fut ravi parce que j'y reconnus à première vue un dessin de Fragonard ; et je m'étonnai à mon tour de son étonnement même, car il ne me paraissait pas que personne eût pu s'y tromper. Il hochait la tête et souriait en me regardant :

— Il faudra que je te mène chez le patron, dit-il enfin. Ça t'amusera de voir son atelier.

Albert avait été l'élève de Jean-Paul Laurens ; il gardait pour celui qu'il appelait toujours « le patron », des sentiments de chien, de fils et d'apôtre. Jean-Paul Laurens occupait alors, rue Notre-Dame des Champs un assez incommode appartement flanqué de deux grands ateliers ; l'un, aménagé en salon, où recevait Madame Laurens ; dans l'autre travaillait « le patron ». Chaque mardi soir, on relevait les rideaux entre les deux ateliers. Il ne venait à ces soirées hebdomadaires que quelques intimes, anciens élèves pour la plupart ; on faisait un peu de musique ; on causait ; rien

SI LE GRAIN NE MEURT 179

n'était plus cordial ni plus simple : n'empêche que la première fois que je pénétrai dans ce milieu si nouveau pour moi, mon cœur battait... Une harmonie sévère, pourpre et presque ténébreuse, m'enveloppa d'abord d'un sentiment quasi religieux ; là, tout me paraissait flatter les regards et l'esprit, inviter à je ne sais quelle contemplation studieuse. Ce jour-là, tout à coup, mes yeux s'ouvrirent, et je compris aussitôt combien l'ameublement de ma mère était laid ; il me semblait que j'en apportais avec moi quelque chose, et le sentiment de mon indignité fut si vif que je crois que je me serais évanoui de honte et de timidité, sans la présence, dans l'atelier, de mon ancien camarade de classe, le fils aîné de Jean-Paul Laurens, dont la cordialité s'efforça de me mettre à l'aise.

Paul-Albert était exactement de mon âge ; mais à cause du retard de mes études, je l'avais perdu de vue depuis longtemps ; depuis la neuvième, où nous avons été ensemble. J'avais gardé le souvenir d'un cancre indocile et charmant. Assis sur un des derniers bancs de la classe, il passait tout le temps des cours à couvrir ses cahiers

180 SI LE GRAIN NE MEURT

de dessins fantastiques qui me paraissaient les plus prodigieux du monde. Parfois je me faisais punir, pour le plaisir d'être renvoyé près de lui. Il se servait, comme d'un pinceau, du gros bout de son porte-plume mâchuré, qu'il trempait dans l'encre ; ce travail l'absorbait et lui donnait l'air studieux, mais, si le professeur s'avisait de l'interroger, Paul, hagard et le regard perdu, semblait revenir de si loin que toute la classe partait de rire. Certes j'étais heureux de le revoir et d'être reconnu par lui, mais tourmenté plus encore par la crainte qu'il ne me prît pour un bourgeois. Depuis que j'avais posé pour Albert (il venait d'achever mon portrait) je m'occupais beaucoup de mon personnage ; le souci de paraître précisément ce que je sentais que j'étais, ce que je voulais être : un artiste, allait jusqu'à m'empêcher d'être, et faisait de moi ce que l'on appelle : un poseur. Dans le miroir d'un petit bureau-secrétaire, hérité d'Anna, que ma mère avait mis dans ma chambre et sur lequel je travaillais, je contemplais mes traits, inlassablement, les étudiais, les éduquais comme un acteur, et cherchais sur mes lèvres, dans mes regards, l'expression

SI LE GRAIN NE MEURT 181

de toutes les passions que je souhaitais d'éprouver. Surtout j'aurais voulu me faire aimer ; je donnais mon âme en échange. En ce temps, je ne pouvais écrire, et j'allais presque dire : penser, me semblait-il, qu'en face de ce petit miroir ; pour prendre connaissance de mon émoi, de ma pensée, il me semblait que, dans mes yeux, il me fallait d'abord les lire. Comme Narcisse, je me penchais sur mon image ; toutes les phrases que j'écrivais alors en restent quelque peu courbées.

Entre Paul Laurens et moi une amitié ne tarda pas de s'établir, qui devint bientôt des plus vives ; j'attends, pour en parler, le voyage que nous fîmes ensemble et reviens d'abord à Albert.

Ce n'était pas seulement l'affection qui poussait Albert à la confiance. Il gardait une arrière pensée, dont bientôt il me fit part. Sa fille, qui maintenant avait plus de douze ans, se révélait musicienne. Albert, dont les doigts, au piano, restaient aussi maladroits que ses pinceaux sur la toile, rêvait de prendre sa revanche avec elle ; il reportait sur Antoinette ses espoirs et ses ambitions.

182 SI LE GRAIN NE MEURT

— Je veux en faire une pianiste, me disait-il. Cela me consolera. J'ai trop souffert de n'avoir pas travaillé quand j'étais jeune. Il est temps qu'elle s'y mette.

Or ma mère, dont les yeux enfin s'étaient ouverts sur la médiocrité des leçons de piano que j'avais reçues jusqu'alors, et sur le profit que je pourrais tirer de leçons meilleures, avait depuis vingt mois confié mon instruction musicale à un maître des plus remarquables, Marc de la Nux, qui m'avait aussitôt fait faire des progrès surprenants. Albert me demanda si je pensais pouvoir, à mon tour, donner des leçons à ma cousine et lui transmettre quelque reflet de cet excellent enseignement; car, reculant devant la dépense, il n'osait s'adresser à M. de la Nux lui-même. Je commençai tout aussitôt, gonflé par l'importance de mon rôle et par la confiance d'Albert, que je travaillai donc à mériter. Ces leçons bi-hebdomadaires, auxquelles, durant deux ans, je mis un point d'honneur à ne point manquer, me furent de profit aussi grand qu'à mon élève, dont par la suite le vieux père de la Nux s'occupa directement. Si j'avais à gagner ma vie, je me ferais pro-

SI LE GRAIN NE MEURT 183

fesseur ; professeur de piano, de préférence ; j'ai la passion de l'enseignement et, pour peu que l'élève en vaille la peine, une patience à toute épreuve. J'en fis plus d'une fois l'expérience et j'ai cette fatuité de croire que mes leçons valent celles des maîtres les meilleurs. Ce que celles du père de la Nux furent pour moi, si je ne l'ai pas dit encore, c'est par crainte de trop m'y étendre ; mais le moment est venu d'en parler.

Les leçons de Mademoiselle de Gœcklin, de Monsieur Schiffmaker, de Monsieur Merriman surtout, étaient on ne peut plus rebutantes. De loin en loin je revoyais Monsieur Dorval, qui veillait à ce que le « feu sacré », comme il disait, ne s'éteignît point ; mais, même plus suivis, les conseils de ce dernier n'eussent pu me mener bien loin. Monsieur Dorval était trop égoïste pour bien enseigner. Quel pianiste eût fait de moi Monsieur de la Nux, si je lui eusse été confié plus tôt ! Mais ma mère partageait cette opinion courante que, pour les débuts, tous les maîtres se valent. Dès la première séance, Marc de la Nux entreprit de tout réformer. Je croyais n'avoir point de

184 SI LE GRAIN NE MEURT

mémoire musicale, ou que très peu ; je n'apprenais par cœur un morceau, qu'à force de le ressasser, me reportant au texte sans cesse, perdu dès que je le quittais des yeux. De la Nux s'y prit si bien qu'en quelques semaines j'avais retenu plusieurs fugues de Bach sans seulement avoir ouvert le cahier ; et je me souviens de ma surprise en retrouvant, écrite en ut dièze, celle que je croyais jouer en ré bémol. Avec lui tout s'animait, tout s'éclairait, tout répondait à l'exigence des nécessités harmoniques, se décomposait et se recomposait subtilement ; je comprenais. C'est avec un pareil transport, j'imagine, que les apôtres sentirent descendre sur eux le Saint-Esprit. Il me semblait que je n'avais fait jusqu'à présent que répéter sans les vraiment entendre les sons d'une langue divine, que tout à coup je devenais apte à parler. Chaque note prenait sa signification particulière, se faisait mot. Avec quel enthousiasme je me mis à étudier ! Un tel zèle me soulevait, que les plus rebutants exercices devenaient mes préférés. Certain jour, après ma leçon, ayant cédé la place à un autre élève, je m'attardai sur le palier, derrière la porte

SI LE GRAIN NE MEURT 185

refermée, mais qui ne m'empêchait point d'entendre. L'élève qui m'avait remplacé, non plus âgé que moi peut-être, joua le morceau même qu'alors j'étudiais, la grande *Fantaisie* de Schumann, avec une vigueur, un éclat, une sûreté, à quoi je ne pouvais encore prétendre ; et je demeurai longtemps, assis sur une marche de l'escalier, à sangloter de jalousie.

Monsieur de la Nux semblait prendre le plus vif plaisir à m'instruire, et ses leçons se prolongeaient souvent bien au delà de l'heure convenue. Je ne connus que longtemps ensuite la démarche qu'il fit auprès de ma mère ; il tâcha de la persuader qu'il valait la peine de sacrifier à la musique le reste de mon instruction, déjà suffisamment avancée ; il la pria de me confier à lui complètement. Ma mère avait hésité, eu recours au conseil d'Albert, puis enfin pris sur elle de refuser, estimant que j'aurais dans la vie mieux à faire qu'à simplement interpréter l'œuvre d'autrui ; et, pour ne point éveiller en moi de vaine ambition, elle pria Monsieur de la Nux de ne me rien dire de ses propositions (je dois ajouter qu'elles étaient parfaitement désintéres-

186 SI LE GRAIN NE MEURT

. J'ai noté de ses

sées). Et tout cela je ne l'appris que beaucoup plus tard, par Albert, alors qu'il n'était plus temps d'y revenir.

Au cours des quatre années que je restai sous la direction de Monsieur de la Nux une grande intimité s'était établie entre nous. Même après qu'il eût cessé de m'instruire (à mon grand regret, je l'entendis un jour me déclarer qu'il m'avait appris à me passer de lui, et mes protestations ne purent le décider à continuer des leçons qu'il jugeait désormais inutiles) je continuai de le fréquenter assidûment. J'avais pour lui une sorte de vénération, d'affection respectueuse et craintive, semblable à celle que je ressentis un peu plus tard auprès de Mallarmé, et que je n'éprouvai jamais que pour eux deux. L'un comme l'autre réalisait à mes yeux, sous une de ses formes les plus rares, la sainteté. Un ingénu besoin de révérence inclinait devant eux mon esprit.

Marc de la Nux n'était pas seulement un professeur ; sa personnalité même était des plus marquées, sa vie tout entière admirable. Il avait fait de moi son confident. J'ai noté de ses propos, nombre de conver-

SI LE GRAIN NE MEURT 187

sations que j'eus avec lui, surtout dans les derniers temps de sa vie ; celles-ci me paraissent encore, à les relire, d'un intérêt extrême ; mais elles chargeraient trop mon récit. Je ne puis ici que tracer rapidement son portrait :

Marc de la Nux devait à son origine créole ses cheveux à demi crépus, qu'il portait assez longs et rejetés en arrière, son teint olivâtre et son regard languide. Tout son être respirait un bizarre mélange de fougue et de nonchaloir. La main qu'il vous tendait fondait dans la vôtre plus qu'aucune autre main de pianiste que j'aie serrée, et son grand corps dégingandé semblait tout de cette même étoffe. Il donnait ses leçons debout, arpentant la pièce, ou appuyé contre un grand piano à queue, dont il ne se servait pas pour l'étude, les coudes en avant et le buste penché, d'une main soutenant son front bombé. Sanglé dans une longue redingote de coupe romantique, le col relevé par une cravate de mousseline à double tour et à tout petit nœud haut placé, sous certain éclairage qui faisait valoir la saillie de ses pommettes et le ravalement de ses joues, il ressemblait extraordinaire-

188 SI LE GRAIN NE MEURT

ment au portrait de Delacroix par lui-même. Une sorte de lyrisme, d'enthousiasme, l'animait parfois et il devenait alors vraiment beau. Par modestie je crois, il consentait rarement à se mettre au piano devant moi, ou seulement pour quelque indication passagère ; par contre, il ressortait volontiers (avec moi du moins) un violon, qu'il tenait caché d'ordinaire et dont il prétendait jouer fort mal, bien que, dans les sonates que nous lûmes ensemble, il tint sa partie beaucoup mieux que je ne tenais la mienne. De son humeur je ne dirai donc rien, de crainte de me laisser entraîner ; mais je ne me retiens pas de rapporter ce petit trait, qui peint tout l'homme :

Il trouvait qu'on élevait très mal ses petits enfants.

— Tenez, me disait-il en s'en ouvrant à moi, je vais vous donner un exemple : chaque mercredi soir la petite Mimi vient coucher ici (c'était la seconde de ses petites filles). Dans la chambre qu'elle occupe, il y a un réveille-matin ; la petite s'en plaint ; elle dit que le tic-tac l'empêche de dormir. Savez-vous ce qu'a fait Madame de la Nux ? Elle a enlevé le réveille-matin. C'est ab-

surde ! Comment voulez-vous que la petite s'habitue ?

Et ceci me fait penser à ce mot exquis de Mademoiselle de Marcillac, certain jour que je tombai chez elle, à Genève, au milieu d'une réunion de vieilles filles. L'une d'elles parlait de sa petite nièce qui manifestait une particulière horreur pour ces grosses larves de hanneton, qu'on appelle communément des « turcs » ou des vers blancs. Sa mère avait résolu de triompher de cette répugnance.

— Savez-vous comment elle s'y est pris ? Elle a imaginé de lui en faire manger, à la pauvre enfant !

— Mais, s'écria Mademoiselle de Marcillac, il y avait de quoi l'en dégoûter pour toute la vie !

Peut-être ne verra-t-on pas bien le rapport. Laissons.

L'École Alsacienne, excellente dans les basses classes, passait en ce temps pour insuffisante dans les classes supérieures. La rhétorique allait encore, mais pour la philosophie, ma mère se laissa persuader que les cours d'un lycée seraient préféra-

190 SI LE GRAIN NE MEURT

bles, et décida que je ferais la mienne à Henri IV. Cependant je m'étais promis de préparer le nouvel examen tout seul, ou avec l'aide de quelques leçons particulières. (N'avais-je pas, en deux ans de semblable régime, rattrapé cinq années de jachère?) L'étude de la philosophie me paraissait alors exiger un recueillement peu compatible avec l'atmosphère des classes et la promiscuité des camarades. Je quittai donc le lycée dès le troisième mois. Monsieur L..., dont je suivais le cours à Henri IV, accepta de me guider dans les sentiers de la métaphysique, et de corriger mes devoirs. C'était un petit homme, sec et court — j'entends quant à l'esprit, car de corps il était long et mince ; sa voix grêle et sans harmoniques eût morfondu la plus avenante pensée ; mais, dès avant qu'il l'exprimât, la pensée dont il s'était saisi, l'on sentait qu'il la dépouillait de toute fleur, de toute branche, et qu'elle ne pouvait qu'à l'état de concept trouver place en ce triste esprit. Son enseignement distillait l'ennui le plus pur. J'éprouvais avec lui le même désenchantement qu'avec Monsieur Couve lors de mon instruction religieuse. Quoi ! c'était

SI LE GRAIN NE MEURT 191

là cette science suprême dont j'espérais l'éclaircissement de ma vie, ce sommet de la connaissance d'où l'on pût contempler l'univers... Je me consolais avec Schopenhauer. Je pénétrai dans son *Monde comme représentation et comme volonté* avec un ravissement indicible, le lus de part en part et le relus avec une application de pensée dont, durant de longs mois, aucun appel du dehors ne put me distraire. Je me suis mis plus tard sous la tutelle d'autres maîtres et que, depuis, j'ai de beaucoup préféré : Spinoza, Descartes, Leibnitz, Nietzsche enfin ; je crois même m'être assez vite dégagé de cette première influence ; mais mon initiation philosophique, c'est à Schopenhauer, et à lui seul, que je la dois.

Recalé en juillet, je passai tant bien que mal, en octobre, la seconde partie de mon baccalauréat, que je considérais comme devant clore la première partie de mes études. Nullement désireux de pousser jusqu'à la licence, de faire du droit, ou de me préparer à n'importe quel autre examen, je résolus de me lancer tout aussitôt dans la carrière. Ma mère obtint de moi, néanmoins,

192 SI LE GRAIN NE MEURT

moi nous l'avions

la promesse de travailler encore, l'an suivant, avec M. Dietz ; n'importe ! je me sentais dès lors étrangement libre, sans charges, sans soucis matériels, — et j'imaginais mal, à cet âge, ce que pouvait être celui d'avoir à gagner sa vie. — Libre ? non, car tout obligé par mon amour et par ce projet de livre dont j'ai parlé, qui s'imposait à moi comme le plus impérieux des devoirs.

Une autre résolution que j'avais prise, c'était celle d'épouser au plus tôt ma cousine. Mon livre ne m'apparaissait plus, par moments, que comme une longue déclaration, une profession d'amour ; je la rêvais si noble, si pathétique, si péremptoire, qu'à la suite de sa publication nos parents ne pussent plus s'opposer à notre mariage, ni Emmanuèle me refuser sa main. Cependant mon oncle, son père, à la suite d'une attaque, venait de mourir ; elle et moi nous l'avions veillé, penchés, rejoints sur ses derniers instants ; il me semblait que dans ce deuil s'étaient consacrées nos fiançailles.

Mais malgré le pressant besoin de mon âme, je sentais bien que mon livre n'était pas mûr, que je n'étais pas encore capable

de l'écrire ; c'est pourquoi j'envisageai sans trop d'impatience la perspective de quelques mois d'études supplémentaires, d'exercices et de préparations ; de lectures surtout (je dévorais un livre par jour). Un court voyage, entre temps, occuperait profitablement mes vacances, pensait ma mère ; je pensais de même ; mais nous cessâmes de nous entendre quand il fallut faire choix d'un pays. Maman optait pour la Suisse ; elle acceptait de me laisser voyager sans elle ; mais non précisément seul. Quand elle parla de m'enrôler dans une bande d'excursionnistes du Club Alpin, je déclarai tout net que l'allure de cette association me rendrait fou, et que du reste j'avais pris la Suisse en horreur. C'est en Bretagne que je voulais aller, sac au dos et sans compagnon. Ma mère commença par ne rien vouloir entendre. J'appelai Albert à la rescousse ; lui qui m'avait fait lire *Par les champs et par les grèves*, comprendrait mon désir ; il plaiderait pour moi... Ma mère finit par céder ; mais du moins voulut-elle me suivre. Il fut convenu que nous nous retrouverions de loin en loin, tous les deux ou trois jours. Je tins un carnet de route. Quelques

194 SI LE GRAIN NE MEURT

pages de ce journal, ont paru dans la *Wallonie* ; considérablement remaniées, car j'éprouvais déjà le plus grand mal à désembroussailler ma pensée. De plus, tout ce que j'eusse aisément exprimé me paraissait banal, sans intérêt. D'autres reflets de ce voyage ont passé dans *André Walter*. Grâce à quoi je n'ai plus envie d'en rien dire. Ceci pourtant :

Comme je suivais le littoral, remontant à petites journées de Quiberon à Quimper, j'arrivai, certaine fin de jour, dans un petit village ; le Pouldu, si je ne fais erreur. Ce village ne se composait que de quatre maisons, dont deux auberges ; la plus modeste me parut la plus plaisante ; où j'entrai, car j'avais grand soif. Une servante m'introduisit dans une salle crépie à la chaux, où elle m'abandonna en face d'un verre de cidre. La rareté des meubles et l'absence de tentures laissaient remarquer d'autant mieux, rangées à terre, un assez grand nombre de toiles et de châssis de peintre, face au mur. Je ne fus pas plus tôt seul que je courus à ces toiles ; l'une après l'autre, je les retournai, les contemplai avec une stupéfaction grandissante ; il me parut

SI LE GRAIN NE MEURT 195

qu'il n'y avait là que d'enfantins bariolages, mais aux tons si vifs, si particuliers, si joyeux que je ne songeai plus à repartir. Je souhaitai connaître les artistes capables de ces amusantes folies ; j'abandonnai mon premier projet de gagner Hennebon - ce même soir, retins une chambre dans l'auberge, et m'informai de l'heure du dîner.

— Voudrez-vous qu'on vous serve à part ? ou si vous mangerez dans la même salle que ces Messieurs ? demanda la servante.

« Ces Messieurs » étaient les auteurs de ces toiles ; ils étaient trois, qui s'amènèrent bientôt, avec boîtes à couleurs et chevalets. Il va sans dire que j'avais demandé qu'on me servît avec eux, si toutefois cela ne les dérangeait pas. Ils montrèrent de reste que je ne les gênais guère ; c'est-à-dire qu'ils ne se gênèrent point. Ils étaient tous trois pieds nus, débraillés superbement, au verbe sonore. Et durant tout le dîner, je demeurai pantelant, gobant leurs propos, tourmenté du désir de leur parler, de me faire connaître, de les connaître, et de dire à ce grand, à l'œil clair, que ce motif qu'il chantait à tue tête et que les autres reprenaient en chœur, n'était pas de

II. *

196 SI LE GRAIN NE MEURT

Massenet, comme il croyait, mais de Bizet..

Je retrouvai l'un d'eux plus tard, chez Mallarmé : c'était Gauguin. L'autre était Sérurier. Je n'ai pu identifier le troisième (Filiger je crois).

Cet automne et cet hiver furent occupés par de menus travaux surveillés par M. Dietz, par des visites, des entretiens avec Pierre Louis, des projets de revue où s'usait impatientment notre flamme. Au printemps je sentis le moment venu ; mais, pour écrire mon livre, il me fallait la solitude. Un petit hôtel, au bord du minuscule lac de Pierrefonds, m'offrit un gîte provisoire. Le surlendemain Pierre Louis vint m'y relancer : force était de chercher plus loin. Je partis pour Grenoble, fouillai les environs, d'Uriage à Saint-Pierre de Chartreuse, d'Allevard à je ne sais où ; la plupart des hôtels étaient encore fermés, les chalets réservés pour les familles — et je commençais à me décourager, lorsque je découvris, près d'Annecy et presque sur les bords du lac, à Menton, un charmant cottage entouré de vergers, dont le propriétaire accepta de me louer au mois deux chambres. Aménageant en cabi-

SI LE GRAIN NE MEURT 197

net de travail la plus grande, je fis aussitôt venir d'Annecy un piano, sentant que je ne pourrais me passer de musique. Je pris pension, pour mes repas, dans une sorte de restaurant d'été, au bord du lac, et dont, vu la saison peu avancée, je restai, tout le mois durant, le seul hôte. M. Taine habitait non loin, dont je venais de dévorer *la Philosophie de l'Art, l'Intelligence, et La Littérature Anglaise* ; mais je m'abstins de l'aller voir, par timidité, et par crainte de me distraire de mon travail. Dans la complète solitude où je vécus, je pus chauffer à blanc ma ferveur, et me maintenir dans cet état de transport lyrique hors duquel j'estimais mal séant d'écrire.

Quand je rouvre aujourd'hui mes *Cahiers d'André Walter*, leur ton jaculatoire m'exaspère. J'affectionnais en ce temps les mots qui laissent à l'imagination pleine licence, tels qu'*incertain, infini, indicible* — auxquels je faisais appel, comme Albert avait recours aux brumes pour dissimuler les parties de son modèle qu'il était en peine de dessiner. Les mots de ce genre, qui abondent dans la langue allemande, lui donnaient à mes yeux un caractère particulière-

198 SI LE GRAIN NE MEURT

ment poétique. Je ne compris que beaucoup plus tard que le caractère propre de la langue française est de tendre à la précision. N'était le témoignage que ces *Cahiers* apportent sur l'inquiet mysticisme de ma jeunesse, il est bien peu de passages de ce livre que je souhaiterais conserver. Pourtant, au moment que je l'écrivais, ce livre me paraissait un des plus importants du monde, et la crise que j'y peignais, de l'intérêt le plus général, le plus urgent ; comment eussé-je compris, en ce temps, pourquoi elle m'était particulière ? Mon éducation puritaine avait fait un monstre des revendications de la chair ; comment eussé-je compris, en ce temps, que ma nature se dérobaît à la solution la plus généralement admise, autant que mon puritanisme la réprouvait. Cependant l'état de chasteté, force était de m'en persuader, restait insidieux et précaire ; tout autre échappement m'étant refusé, je retombais dans le vice de ma première enfance et me désespérais à neuf chaque fois que j'y retombais. Avec beaucoup d'amour, de musique, de métaphysique et de poésie, c'était le sujet de mon livre.

J'ai dit précédemment que je ne voyais rien au delà ; ce n'était point seulement mon premier livre, c'était ma Somme ; ma vie me paraissait devoir s'y achever, s'y conclure. Mais par moments pourtant, bondissant hors de mon héros, et tandis qu'il sombrait dans la folie, mon âme, enfin délivrée de lui, de ce poids moribond qu'elle traînait depuis trop longtemps après elle, entrevoyait des possibilités vertigineuses. J'imaginai une suite de « Sermons laïques », à l'imitation des *Sources* du père Gratry, où, par un vaste détour, bouclant la terre entière, je ramenait les plus rétifs au Dieu de l'Évangile (qui n'était point tout à fait tel qu'on l'imagine d'ordinaire, ainsi que je le démontrerais dans une seconde suite plus purement religieuse). Je projetais aussi certain récit, inspiré par la mort d'Anna, qui devait s'appeler « l'essai de bien mourir » et qui devint plus tard la *Porte Étroite*. Enfin je commençais de me douter que le monde était vaste et que je n'en connaissais rien.

Je me souviens d'une longue course par delà l'extrémité du lac ; ma solitude m'exaltait et m'exaspérait à la fois ; la réclamation

200 SI LE GRAIN NE MEURT

de mon cœur devint, à la tombée du jour, si véhémence que, tout en marchant à grands pas (à si grands pas qu'il me semblait voler ; c'est-à-dire que je courais presque) j'appelais à grands cris ce camarade dont l'exaltation fraternelle eût gémellé la mienne, et je me racontais à lui, et lui parlais à haute voix, et sanglotais de ne le point sentir à mon côté. Je décidai que ce serait Paul Laurens (qu'en ce temps je connaissais à peine, car ce que j'ai dit de lui et de mon introduction dans l'atelier de son père, il faut le reporter à plus tard) et pressentis extraordinairement qu'un jour nous partirions ainsi, tous deux ensemble, seuls, au hasard des routes.

Quand, vers le milieu de l'été, je revins à Paris, ce fut avec mon livre achevé. Albert, à qui je le lus aussitôt, fut consterné par l'intempérance de mon piétisme et par l'abondance des citations de l'Écriture. On peut juger de cette abondance par ce qu'il en reste encore après que, sur ses conseils, j'en eus supprimé les deux tiers... Puis je le lus à Pierre Louis. Il avait été convenu que chacun laisserait en blanc une page de son premier livre, page que l'ami remplirait ;

SI LE GRAIN NE MEURT 201

par une semblable courtoisie, Aladdin laissait à son beau-père le soin de décorer un des balcons de son palais. Le conte nous apprend que le beau-père ne parvint point à mettre ce balcon d'accord avec le reste de l'édifice ; et, de même, nous nous sentîmes l'un et l'autre aussi peu capables, moi d'écrire un de ses sonnets, que lui d'écrire une page de mes *Cahiers*. Mais pour ne renoncer point tout à fait, Louis me proposa une sorte d'introduction qui donnerait au livre une apparence vraiment « posthume ». (1)

En ce temps les journaux étaient pleins de pressants appels à la jeunesse. Au *Devoir présent* de Paul Desjardins, il me semblait que mon livre faisait réponse. Tel article que Melchior de Vogüé adressait « à ceux qui ont vingt ans », me persuadait que j'étais attendu. Oui, mon livre, pensais-je, répondait à un tel besoin de l'époque, à une si précise réclamation du public, que je m'étonnais même si quelque autre n'allait pas s'aviser de l'écrire, de le faire paraître,

(1) Cette courte préface, signée P. C. initiales de son premier pseudonyme (Pierre Chrysis) ne figure que dans l'édition Perrin,

202 SI LE GRAIN NE MEURT

vite, avant moi. J'avais peur d'arriver trop tard, et pestais contre Dumoulin, l'imprimeur, à qui j'avais envoyé le « bon à tirer » depuis longtemps et qui ne me livrait point le volume. Le vrai, comme je l'appris un peu plus tard, c'est que mon livre le mettait dans un grand embarras. Dumoulin, qu'on m'avait indiqué comme un des meilleurs imprimeurs de Paris, était très catholique, et bien pensant, et désireux de le paraître ; il avait accepté ce travail sans avoir pris connaissance du texte ; or voici qu'il lui revenait que ce livre sentait le fagot. Sans doute il balança quelque temps, puis, par crainte de se compromettre, emprunta la signature d'un confrère.

A côté de cette édition soignée et tirée à peu d'exemplaires, qui devait être la première, j'en ménageais une autre, plus commune, pour satisfaire à l'appétit du public, que je m'imaginai devoir être considérable. Cependant les scrupules de Dumoulin, ses pourparlers avec le complaisant confrère avaient tant duré que, malgré toutes mes précautions, je ne pus faire que l'édition vulgaire ne prît le pas.

Le nombre des coquilles qui s'y trou-

SI LE GRAIN NE MEURT 203

vaient me consterna ; et comme d'autre part la vente, force était de m'en convaincre, s'annonçait nulle, dès que la petite édition fut prête, je condamnai l'autre au pilon. Je l'y portai moi-même, l'ayant été cueillir dans sa presque totalité chez le brocheur (moins, je pense, soixante-dix exemplaires environ, employés au service de presse) et fus fort réjoui de recevoir quelque argent en échange. On payait au poids du papier... Mais tout ceci n'a d'intérêt que pour les bibliophiles.

Oui, le succès fut nul. Mais j'ai le caractère ainsi fait que je pris plaisir à ma déconvenue. Au fond de tout déboire gît, pour qui sait l'entendre, un « ça t'apprendra » que j'écoutai. Incontinent je cessai de désirer un triomphe qui se dérobaît à moi ; ou du moins je commençai de le souhaiter différent, et me persuadai que la qualité des applaudissements importe bien davantage que leur nombre.

Quelques conversations que j'eus alors avec Albert précipitèrent une résolution qui flattait mon goût naturel, et décidèrent d'une attitude qui fut par la suite beaucoup critiquée : celle de me dérober au succès. Le moment est

peut-être venu de m'expliquer là dessus.

Je ne veux point me peindre plus vertueux que je ne suis : j'ai passionnément désiré la gloire ; mais il m'apparut vite que le succès, tel qu'il est offert d'ordinaire, n'en est qu'une imitation frelatée. J'aime être aimé pour le bon motif et souffre de la louange si je sens qu'elle m'est octroyée par méprise. Je ne saurais non plus me satisfaire des faveurs cuisinées. Quel plaisir prendre à ce qui vous est servi sur commande, ou à ce que des considérations d'intérêt, de relations, d'amitié même, ont dicté ? La seule idée que je puisse être loué par reconnaissance, ou pour désarmer ma critique, ou pour armer mon bon-vouloir, enlève d'un coup tout prix à la louange ; je n'en veux plus. Car ce qui m'importe avant tout, c'est de connaître ce que vaut réellement mon ouvrage, et je n'ai que faire d'un laurier qui risque de faner bientôt.

Ma virevolte fut subite ; certainement il y entraît du dépit ; mais le dépit fut de courte durée, et si d'abord il put motiver mon attitude, il n'eut pas à la maintenir. Cette attitude, je m'en rendis compte bientôt — cette attitude qu'on put prendre

pour de la pose — répondait exactement à ma nature, et je m'y sentis tellement à mon aise, que je ne cherchai point d'en changer.

J'avais fait tirer un nombre mortifiant d'exemplaires de mon premier livre ; des suivants je ne ferais tirer que tout juste assez ; même un peu moins. Je prétendais trier désormais mes lecteurs ; je prétendais, excité par Albert, me passer de cornacs ; je prétendais... Mais je crois qu'il entraît surtout de l'amusement et de la curiosité dans mon cas : je prétendais courir une aventure qu'aucun autre encore n'eût courue. J'avais, Dieu merci, de quoi vivre et pouvais me permettre de faire fi du profit : si mon œuvre vaut quelque chose, me disais-je, elle peut durer : j'attendrai.

Une sorte de morosité naturelle m'enfonça dans cette résolution de rebuter les critiques, voire les lecteurs ; et cette diversité d'humeur qui me force, aussitôt délivré d'un livre, de bondir à l'autre extrémité de moi-même (par besoin d'équilibre aussi) et d'écrire précisément le moins capable de plaire aux lecteurs que le précédent m'avait acquis.

— Tu ne me feras jamais croire, s'écriait

206 SI LE GRAIN NE MEURT

ma vieille cousine, la baronne de Feuchères (quoi ! je ne l'ai pas encore présentée...) tu ne me feras jamais croire que tu ne te tiendras pas à un genre, une fois que tu y auras réussi.

Mais précisément je préférerais ne réussir point, plutôt que de me fixer dans un genre. Quand elle me mènerait aux honneurs, je ne puis consentir à suivre une route toute tracée. J'aime le jeu, l'inconnu, l'aventure : j'aime à n'être pas où l'on me croit ; c'est aussi pour être où il me plaît, et que l'on m'y laisse tranquille. Il m'importe avant tout de pouvoir penser librement.

Certain soir, peu de temps après la publication des *Cahiers*, comme j'essuyais les épais compliments d'Adolphe Retté, c'est irrésistiblement que j'y coupai court (car dans tout ce que je fais il faut voir beaucoup moins de résolution que d'instinct ; je ne puis agir autrement), et tout à coup lui faussai compagnie. Ceci se passait au café Vachette, ou à celui de la Source, où Louis m'avait entraîné.

— Si c'est ainsi que tu accueilles les louanges, on ne t'en fera pas souvent, me dit Louis quand il me revit.

SI LE GRAIN NE MEURT. 207

Pourtant j'aime les compliments ; mais ceux des maladroits m'exaspèrent ; ce qui ne me flatte pas au bon endroit, me hérissé ; et plutôt que d'être mal loué, je préfère ne l'être point. Facilement aussi je me persuade qu'on exagère ; une incurable modestie me présente aussitôt mes manques ; je sais où je m'arrête et où commence le défaut ; et comme je ne redoute rien tant que de m'en laisser accroire, et que je tiens l'infatuation pour fatale au développement de l'esprit, je ramène sans cesse en deçà mon estimation de moi-même et mets tout mon orgueil à me diminuer. Qu'on n'aille pas voir trop d'apprêt dans ce que j'en dis : le mouvement est spontané, que j'analyse. Si le ressort est compliqué, qu'y puis-je ? La complication, je ne la cherche point ; elle est en moi. Tout geste me trahit, où je ne reconnais point toutes les contradictions qui m'habitent.

Je me relis. Tout ceci ne me satisfait guère. J'aurais dû mettre en avant, pour expliquer ma sauvagerie et mes retraits, une crainte extrême de la fatigue. Dès que je ne puis m'y montrer parfaitement naturel, toute fréquentation m'exténue.

208 SI LE GRAIN NE MEURT

La cousine que tout à l'heure j'ai nommée, née Gide, veuve du général de Feu-chères dont une avenue de Nîmes porte le nom, habitait, du temps de ma jeunesse, rue de Bellechasse, le second étage d'un élégant hôtel particulier. Il y avait une verandah devant l'entrée, et tandis qu'on traversait la cour pour l'atteindre, le concierge sonnait deux coups d'un timbre invisible, pour avertir, de manière qu'on trouvât là-haut, derrière la porte entr'ouverte, un grand laquais prêt à vous introduire. Ce timbre rendait exactement le même son cristallin que, lorsqu'on la heurtait légèrement, une belle cloche à fromage dont mes parents ne se servaient que lorsque nous avions « du monde » à dîner ; ainsi tout ce qui touchait à ma cousine ne devait éveiller que des idées de luxe et de cérémonie. Elle nous recevait, ma mère et moi, lorsque j'étais petit enfant, dans une pièce étroite, aux meubles d'acajou. Je me souviens en particulier d'un grand secrétaire, dont je ne pouvais détacher mes regards, car je savais qu'à un certain moment de la visite ma cousine allait en sortir une boîte de fruits confits, comme, dans les théâtres,

SI LE GRAIN NE MEURT 209

l'on passe des bonbons et des oranges pendant l'entracte. Cela coupait agréablement la visite, qui me paraissait interminable ; car la cousine profitait de l'inlassable patience de ma mère pour l'accabler du récit de ses fastidieux griefs contre sa fille, ou son banquier, ou son notaire, ou son pasteur ; elle en avait à tous et à chacun. Aussi observait-elle cette précaution de ne jamais offrir les fruits confits trop tôt, mais au moment où elle sentait que la patience risquait de faiblir. Alors elle soulevait sa robe, prenait dans sa jupe de taffetas un trousseau de clefs, en choisissait une qui ouvrait le tiroir d'un petit « bonheur du jour » près d'elle ; dans ce tiroir, elle trouvait une autre clef, celle du secrétaire d'où elle sortait, avec la boîte de fruits confits, une liasse de papiers dont elle allait donner lecture à ma mère. La boîte était toujours à peu près vide, de sorte qu'on n'osât se servir qu'avec discrétion ; ma mère s'abstenait ; et comme un jour je lui demandai pourquoi :

— Tu vois bien, mon petit, que la cousine n'a pas insisté, me dit-elle.

Après que j'avais pris mon fruit, la

210 SI LE GRAIN NE MEURT

cousine remettait la boîte dans le secrétaire, et le second acte de la visite commençait. Les papiers qu'elle produisait ainsi, papiers dont peu d'années plus tard, et sitôt que je fus jugé d'oreille assez mûre, j'eus à subir moi aussi la lecture, ces papiers n'étaient pas seulement des lettres à elle adressées, et le double de ses réponses, c'étaient aussi des conversations dont elle avait pris note et où elle avait consigné, non point tant les propos d'autrui, que ses répliques qui étaient d'une excessive noblesse, à la fois lapidaires et infinies ; je soupçonne qu'à la manière de Tite Live, elle écrivait non point tant ce qu'elle avait dit, que ce qu'elle aurait voulu dire, et que c'est même pour cela quelle l'écrivait.

— Voici donc ce que je lui ai répondu, commençait-elle, d'une voix de théâtre ; et l'on en avait pour longtemps.

— Allons ! aujourd'hui il a été raisonnable ; il grandit, dit-elle un jour, tandis que nous prenions congé. Il n'a pas demandé, comme autrefois, « quand on s'en irait ». Tout cela commence à l'intéresser, lui aussi.

Et le temps vint où je fus jugé d'âge à ne plus accompagner ma mère. De fruits confits

SI LE GRAIN NE MEURT 211

il ne fut plus question. J'étais mûr pour les confidences ; et je me sentis assez flatté, lorsque, pour la première fois, ma cousine sortit pour moi ses papiers.

Ce fut Avenue d'Antin (la cousine ayant déménagé) dans un somptueux appartement dont elle n'occupait guère qu'une pièce, car elle se faisait servir ses repas dans sa chambre. En s'y rendant on entrevoyait, à travers des glaces sans tain, deux grands salons fastueux aux volets clos. Un jour, elle m'y accompagna pour me montrer un grand portrait de Mignard qu'elle avait « l'intention de léguer au Louvre ». Sa préoccupation constante était de déshériter le plus possible sa fille, la comtesse de Blanzey, et je crois que certains ne demandaient pas mieux que d'y aider. Ses récits n'étaient pas inintéressants, mais péchaient par extravagance. Je me souviens en particulier de celui d'une entrevue avec le pasteur Bersier, à qui elle racontait je ne sais quelle tentative d'empoisonnement dont elle aurait été victime, et dont elle accusait sa fille :

- Mais c'est du drame, s'écriait-il.
- Non Monsieur; c'est de la Cour d'Assises.

212 SI LE GRAIN NE MEURT

Elle prenait, pour redire ces mots, une voix tragique, se redressant dans le fauteuil à oreillettes qu'elle ne quittait guère, et où je la revois encore. Son visage blafard était encadré par les tours d'une perruque d'un noir de jais, que surmontait un bonnet de dentelle. Elle était vêtue d'une robe de faille couleur puce, qui crissait à tout mouvement ; ses longues mains, enveloppées de mitaines noires, sortaient à peine de larges manchettes plissées. Elle croisait volontiers les jambes, de manière à découvrir un pied très mince chaussé d'étoffe de la même couleur que la robe et que rejoignait presque la dentelle du pantalon. Devant elle, était une sorte de chancelière où l'autre pied restait douillettement enfoui.

Elle avait près de cent ans lorsqu'elle est morte, et plus de quatre-vingt-dix lorsqu'elle me faisait ces récits.

IMPRIMERIE SAINTE-CATHERINE, BRUGES-BELGIQUE.

AUG 19 '74

nrf

DATE DUE

<i>1/19/83</i>			
<i>1/23/83</i>			
<i>1/27</i>			
<i>1-25-89</i>			
<i>9-9-94</i>			
<i>5-9-95</i>			
GAYLORD			PRINTED IN U.S.A

RX 000 273 073



NOV 71



N. MANCHESTER.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF VIRGINIA

